

Jean-Jacques Greif

Élève delix

22 rue du petit musc 75004 greif.jj@gmail.com 01 48 87 57 36

<http://www.jjgreif.com>

## Élève delix

1964

**Sans chaussettes**

Greyhound, chien gris. La nuit, tous les chiens sont gris. Lévrier. S'il court le lièvre, pourquoi pas liévrier. Court la lèvre. *Harelip*, lèvre de lièvre. Des lumières filent dans la nuit comme des balles traçantes. Toutes les trois heures, comme les diligences : essence, café, hamburgers. De New York à Pittsburgh.

Ma cousine Beth.

– *Bonne-djor Djinn-Djak* ! Tu vois, je parle français... Où est ta valise ? La compagnie aérienne l'a égarée ? Ça arrive tout le temps. Quand ma mère est revenue de Floride...

– Mais non. J'ai ce sac. Il est déjà allé en Inde.

– Tu te moques de ta pauvre cousine. Tu as quoi, là-dedans ?

– Regarde : une chemise de rechange, ma trousse de toilette.

– Tu veux vraiment faire le tour du monde avec ça ? Pas de chaussettes ?

– Ça ne sert à rien.

– Attends, montre-moi tout. Pas de sous-vêtements ?

– Je porte mon maillot de bain, et voilà.

– C'est dégoûtant.

– Si j'ai besoin d'un truc, je l'achète avec ma carte American Express.

– Oh, oh, tu es devenu riche !

– J'ai demandé à mon père de prendre une carte pour lui et une pour moi. Un Canadien que j'ai rencontré il y a deux ans à Athènes m'a donné le truc. L'été dernier, j'ai failli être coincé à Bombay par manque d'argent.

– Je parie que toutes les belles Indiennes sont tombées dans tes bras... Pas non plus de pyjama, bien sûr.

## Élève delix

– Mais j’emporte un livre, regarde. Je l’ai acheté à New York. Je me suis promené sur la cinquième avenue entre l’avion et l’autocar.

– *Tristram Shandy* ? J’ai étudié ça au lycée. C’est très ennuyeux, si je me souviens bien.

– J’espère que non.

Ruth, la petite sœur de Beth, m’emmène au Country Club. Tout le monde se souvient de moi.

– Vous mangez toujours des araignées ?

– J’ai arrêté, parce que les filles ne voulaient plus m’embrasser.

– Il n’est quand même pas devenu normal. Il veut faire le tour du monde avec un sac plus petit que mon sac à main ! Il habite chez Beth. Elle m’a dit que tu n’as même pas de sous-vêtements.

– En te priant de le répéter à tout le monde ?

Le télégramme que j’attendais arrive le cinquième jour : “Normale 36. Maman.”

– Bonne nouvelle ? demande Beth.

– Pas vraiment. Il y a deux universités : une sorte d’école militaire, qui accepte trois cents étudiants chaque année ; une école prestigieuse, qui en prend seulement trente. Je suis déjà reçu à la première, mais j’aimerais mieux la seconde. Ma mère m’annonce que je suis classé trente-sixième.

– S’il y a trente places, ça ne va pas.

– Certains élèves reçus aux deux concours vont choisir l’école militaire. Tout dépend de leur nombre. Six, j’entre dans l’école prestigieuse. Cinq, je reste à la porte.

– Tu le sauras quand ?

– Le 4 septembre, jour de la rentrée de l’école militaire. La rentrée de l’autre école a lieu un mois plus tard. Si tout va bien, je repars en vacances.

– Mais tu dois être à Paris le 4 septembre.

– Oui. Le tour du monde, ce sera pour une autre fois.

– Tu peux rester ici.

## Élève delix

– J’ai envie de me promener un peu quand même : je vais partir vers le sud et rentrer par les Antilles. Je pense aller d’abord à la Nouvelle Orléans.

– En autostop ?

– L’Amérique me paraît plus dangereuse que l’Iran ou l’Inde. En 1961, j’ai traversé Brooklyn à trois heures du matin. Mes cheveux se dressent encore sur ma tête rien que d’y penser.

– C’est plutôt parce que tu ne les coiffes pas. Tu aurais dû emporter un peigne.

### **Interdit aux noirs et aux juifs**

Le jeudi 6 août, je remonte dans un Greyhound. Mon billet dit “Pittsburgh – New Orleans”, mais je dois changer à Cincinnati (Ohio), Louisville (Kentucky), Nashville (Tennessee), Birmingham (Alabama), Mobile (Mississippi).

Une frontière invisible passe quelque part entre l’Ohio et le Mississippi. À Birmingham, je vois deux belles places libres au fond du chien gris. Ah, je vais prendre mes aises au lieu de me faire tout petit pour échapper au coude pointu du voisin. J’entends des murmures, je sens un parfum d’hostilité. Je remarque alors que la frontière invisible divise l’intérieur même du Greyhound : devant, les blancs ; derrière, les noirs. Au fait, c’était peut-être déjà vrai à Nashville. Je m’étais assis au premier rang pour voir la route.

L’an dernier, entre Samsun et Trabzon, l’autocar s’était arrêté quand une jeune femme avait traversé l’allée pour me parler. Le chauffeur turc intraitable : les hommes d’un côté, les femmes de l’autre. Le *driver* n’arrête pas son lévrier. Si ce foutu yankee veut s’asseoir avec les nègres, tant pis pour lui.

J’attends souvent des heures pour la correspondance. J’arrive à La Nouvelle Orléans le vendredi à dix heures du soir, trente-cinq heures après mon départ, ayant parcouru mille cinq cents kilomètres. Au lieu de coucher par terre dans la salle d’attente comme je le faisais en Inde, je cherche un hôtel miteux à côté de la gare routière. *Roosevelt Hotel*. Même dans les hôtels pour pauvres, une télévision dans la chambre. La différence avec les palaces, c’est que l’image bafouille et crachouille.

## Élève delix

Les cafards adorent ça. Bon, vous regarderez la télé une autre fois. Moi je suis épuisé, j'éteins le poste.

J'explore la ville à l'aube ; aussi désertique et minérale que les hauts plateaux iraniens. Rues Marais, Dauphine, Baronne, Ursulines. Dans un magasin de pianos, deux êtres vivants : un balayeur noir laisse galoper ses mains sur le clavier d'un grand Steinway, tandis qu'une femme de ménage sautille au rythme de sa musique. On dirait une scène destinée aux touristes, mais je suis le seul touriste dans la rue à six heures du matin.

Tous les bars affichent dans leur vitrine la même pancarte : "Ceci est un établissement privé. Nous nous réservons le droit de recevoir qui nous voulons." Autrement dit : *No blacks*. L'avantage d'être juif, c'est que ça ne se voit pas. Sauf ceux qui portent une petite calotte sur la tête. Ils ne sont peut-être pas mieux accueillis dans ces bars que les noirs.

Je me renseigne dans une agence de voyage. Non, aucun paquebot ne va aux Antilles. Un avion relie New Orleans à San Juan de Porto Rico, mais ça coûte très cher. L'employée consulte ses guides et ses catalogues.

– Vous savez comment vous pouvez vous rapprocher des Antilles ? Allez en autocar à Miami. Là-bas, vous aurez un grand choix d'avions et de bateaux.

– *Right*. Ça fait loin d'ici ?

– Neuf cent cinquante miles à peu près.

– *Thanks*.

Tout en m'imaginant déjà en Floride, je regarde à droite et à gauche dans l'espoir de trouver un hôtel moins affreux que le Roosevelt. Voilà : un YMCA. Ce n'est pas un bâtiment modeste comme le YMCA de Bombay, mais un immense immeuble moderne. J'interroge deux clients, un grand maigre et un petit dodu, qui étudient une carte routière dans le hall.

– Combien coûte la nuit, ici ?

– Cinq dollars, répond le grand maigre.

– Ça me va.

– D'où venez-vous ?

## Élève delix

- Je suis français. Je m'appelle Jean-Jacques.
- Moi, dit le petit dodu, je suis hollandais. Peter.  
Il ne prononce pas Pitère comme en anglais, mais Pétère.
- Et moi américain, dit le grand maigre. Joe. Tu sais quoi, Jean-Jacques ? Il y a deux lits inoccupés dans notre chambre. Cela m'étonnerait que d'autres personnes viennent : le YMCA est presque vide. Tu couches dans notre chambre sans rien dire à personne. Nous partageons. Cela nous revient moins cher à tous les trois.
- D'accord. C'est une carte de la région ? Vous allez quelque part ?
- Au lac Pontchartrain, de l'autre côté de la ville. Avec cette chaleur, nous avons envie de nous baigner.
- Je vous accompagne, si ça ne vous dérange pas. Vous restez longtemps à La Nouvelle Orléans ?
- Nous pensons partir demain matin en stop. Suivre la côte vers l'ouest ou vers l'est. Nous n'avons pas encore décidé. Et toi ?
- Je vais à Miami pour prendre le bateau ou l'avion vers les Antilles.
- Ah, pas mal ! Qu'en penses-tu, Peter ?
- Ça mieux pour moi que Texas. Je remonte côte atlantique pour prendre bateau New York à Rotterdam.
- Adopté à l'unanimité : nous allons à Miami. Tu veux venir avec nous, Jean-Jacques ?
- En stop ? À trois, ça ne fait pas trop ?
- En Amérique, les voitures sont grosses. Trois personnes, ce n'est rien.  
Nous allons au lac en autobus, nous revenons en autostop pour essayer. *No problem, man.*
- Nous passons la soirée dans le *French Quarter* ou "Vieux Carré". C'est un quartier que l'on a figé pour les touristes, comme la butte Montmartre. Certains coins de rue avec colonnades et balcons en fer forgé rappellent *Un tramway nommé Désir*. Ils ont peut-être racheté et installé le décor du film pour faire plus vrai.
- Une salle de Bourbon Street annonce : "Ici a été inventé le jazz". Pour deux dollars par personne, nous avons le droit d'écouter les inventeurs : James, Arnie, Zacharie et

## Élève delix

Zina. Les trois premiers sont des frères de quatre-vingt dix ans qui jouent de la batterie, de la trompette et du trombone. Zina, la pianiste, est leur mère.

– Tu te rappelles, la première fois ? demande James.

– En 1901, murmure Arnie.

– Tu perds la boule, ricane Zacharie. En 1897 : l’année où ils ont brûlé l’église du Bon Sauveur.

– Arrêtez de vous disputer, les enfants, gronde Zina, si vous ne voulez pas que je distribue une tournée. Zak, essuie-toi la bouche.

Zacharie bave comme un bébé. Ils l’ont mis au trombone, ainsi il peut utiliser le robinet de vidange de la coulisse.

Un jeune homme assis derrière moi me tape sur l’épaule pendant que les musiciens boivent quelques litres d’eau pour pouvoir continuer à transpirer.

– Eh, Greif ! Qu’est-ce que tu fais là ? Tu connais Pigeon ?

– Moreau-Béthune et Pigeon ! Ce que je fais là ? La même chose que vous !

– T’es reçu à Polytechnique, il paraît ?

– Il paraît. Et vous ?

– HEC.

– J’étudie la socio.

Je les ai connus au lycée Montaigne et au lycée Louis-le-Grand. Sales bourgeois. Rien à voir. Autostoppeur. Hôte clandestin d’une chambre au YMCA. Ça m’apprendra à passer la soirée dans un piège à touristes.

Si Arnie continue à gonfler ses joues comme la grenouille qui veut faire un bœuf, elles vont éclater. Ils seront obligés d’engager un remplaçant plus jeune, alors ils ne pourront plus se présenter comme les inventeurs du jazz. Oh, Zak, doucement ! Il lance la coulisse avec une telle énergie qu’il a failli éborgner sa mère. Pour frapper ses tambours avec plus de vigueur, James imagine qu’il tape sur la tête de ses frères : *“You bums ! Tiens, Arnie ! Et voilà pour toi, Zak !”* Zina joue une mélodie de son invention : *Ah, les braves petits... Ils se disputent un peu, mais il faut bien que jeunesse se passe !*

## Élève delix

### **French Students to Miami**

Je retrouve un des grands plaisirs de l'autostop : errer dans des banlieues incertaines à la recherche de la route.

– Nous aurions dû prendre un Greyhound jusqu'à la première petite ville.

– Tu as raison, Jean-Jacques, mais cela ne sert à rien de se lamenter. Je sens que nous y sommes presque.

– Je vais demander garage. Où allons-nous ?

– Biloxi.

Nous voici enfin au bord de la route. Une énorme voiture, ce que l'on appelle en France une familiale<sup>1</sup> et ici un *station-wagon*, s'arrête presque aussitôt.

– Vous n'êtes pas trois de ces *fucking freedom riders* ? demande le conducteur, un gros rougeaud portant chemise à carreaux.

– *Oui are sri Frinche stioudantz*, répond Joe.

– Okay. Montez ! Je vais à De Lisle pour pêcher dans le bayou.

Je me demande si je dois imiter l'accent français de Maurice Chevalier, moi aussi. Il fait semblant, Maurice. En réalité, il est américain et s'appelle Knight.

– *Excuse me, sir...* Un *freedom rider*, qu'est-ce que c'est ?

– Un sale communiste qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

Dès que nous sommes sortis de la voiture, Joe nous donne une explication plus complète.

– Ils ont descendu trois *freedom riders* près d'ici la semaine dernière. C'était dans tous les journaux. Ils viennent du nord pour défendre les droits des noirs.

– Qui a tué *freedom riders* ?

– Est-ce que je sais ? Le Ku Klux Klan, la police, ou n'importe qui. Le bonhomme, tout à l'heure, il était prêt à sortir son fusil du coffre de la voiture.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Aujourd'hui : un break.

<sup>2</sup> Dix-neuf membres du Ku Klux Klan ont été arrêtés dès 1967. Sept d'entre eux ont été condamnés à quelques années de prison pour "atteinte aux droits civiques" des militants antiracistes. Un

## Élève delix

– Alors tu t’es dit : *Better French than dead*.

Une camionnette nous emmène de Biloxi à Pascagoula. Pendant que nous déjeunons, Joe s’éclipse. À son retour, il exhibe fièrement une pancarte portant l’inscription : *French Students to Miami*.

– J’ai demandé un carton d’emballage dans le supermarché. Ils m’ont prêté un marqueur noir. C’est pour le cas où l’un de ces fous voudrait tirer avant de s’informer. J’ai cherché une formule lisible à cent à l’heure. *American, Dutch and French students to Miami*, c’était trop compliqué.

– Tu aurais dû acheter des bérets, aussi.

Ça marche trop bien. Le conducteur d’une Lincoln toute neuve, aussi chromée qu’un fauteuil de dentiste, s’adresse à nous en français.

– Vous êtes français ? Moi aussi ! Je suis un Américain français. Mes ancêtres sont venus de France au temps du Régent, quand Le Moyne de Bienville a fondé La Nouvelle Orléans. Je m’appelle Henri Des Longchamps.

– Moi je suis français, mais lui il est américain et lui hollandais. Nous avons écrit cette pancarte pour dissuader les gens de nous écraser.

– Pourquoi voudraient-ils donc vous écraser ?

– Ils nous prennent pour des *freedom riders*.

– Ah, ils n’apprécient pas que les yankees viennent du nord pour leur dicter leur conduite. Il suffit d’attendre. La situation des noirs s’arrange peu à peu. Je le vois dans ma plantation : ils ont de belles voitures, ils envoient leurs enfants à l’université.

– À l’université dans le sud ?

– Touché ! Plutôt dans le nord... Figurez-vous que moi aussi, je suis allé à l’université dans le nord : à la Sorbonne, pendant quatre ans.

– J’ai vu un film où les gens parlent une sorte de vieux français : *Louisiana Story*, de Flaherty.

prédicateur appartenant au Ku Klux Klan, Edgar Ray Killen, a été acquitté en 1967 parce qu’une jurée “ne pouvait pas condamner un prédicateur”. Il a été arrêté de nouveau en janvier 2005, alors qu’il était âgé de 79 ans, et inculpé de meurtre.

## Élève delix

– Oh, ce sont des Cajuns, qui vivent à l’ouest de la Louisiane. Des gens très grossiers, qui ne vont pas à l’école et ne parlent pas anglais. Ils sont arrivés ici quand la France a perdu le Canada, un demi-siècle après nous.

Il nous emmène jusqu’à une ville du nord de la Floride, Chattahoochee. Le soir tombe. Nous avons parcouru plus de cinq cents kilomètres. J’aimerais pouvoir dire : “J’ai passé une nuit à Chattahoochee”, mais Joe veut continuer.

– Je sens que nous allons avoir de la chance.

– Ils ne pourront plus lire notre pancarte.

Mauvais argument. Le chauffeur d’une vieille Ford ouvre la vitre du côté passager et sort la tête.

– Qu’est-ce que vous avez écrit sur votre carton, les mecs ?

– *French Students to Miami.*

– Wow, des Français ! Vous savez vous amuser, il paraît. Je vais à Tampa. Ça marche ? Je vais inviter des copines. Oh yeah... On va faire la fête ! Je m’appelle Mickey.

J’entends “Miki” avant de comprendre : ils ont le droit de s’appeler Mickey et Donald sans être des souris ou des canards.

– C’est loin, Tampo ?

– Tampa. Quatre cents kilomètres à peu près.

– Tu vas inviter tes copines à trois heures du matin ?

– Elle nous apporteront le petit déjeuner.

Il se gare bientôt près d’une baraque bancale.

– Vous n’avez pas faim, *you guys* ?

– C’est un restaurant ? Bizarre, l’enseigne dit : *Lamont Zoo.*

– Nous mange alligator !

– Je m’arrête souvent ici. Vous allez voir.

Nous commandons des hamburgers. Bien malin qui pourrait dire si c’est de l’alligator ou du bœuf.

Le jardin est plein de cages. Elles contiennent des chats sauvages, qui ressemblent à des chats domestiques aux oreilles pointues ; des chouettes mélancoliques ; des

## Élève delix

belettes, fouines et furets ; et un raton-laveur. Les États-Unis, c'est le pays de la liberté. Chacun peut aligner une douzaine de cages et appeler ça zoo. Mickey est très fier de nous avoir montré cette magnifique attraction.

– Au moins, vous ne serez pas venus de France pour rien.

– J'ai visité le zoo d'Istanbul l'année dernière. Ils avaient un chien domestique dans une cage.

– Un chien ? C'est dégoûtant.

Il est onze heures du soir. Moi, j'aimerais dormir un peu. C'est bien ma chance : après avoir passé toute la journée dans des voitures gigantesques, nous voyageons dans une Ford minuscule. Heureusement, Joe et Michael, qui ont bu des litres de café, n'ont pas sommeil. Ils s'assoient à l'avant et me laissent toute la banquette arrière. Dans cette petite Falcon, que les Américains qualifient de "compacte", on peut quand même s'asseoir à trois devant.

Il existe deux sortes de villes en Amérique : les petites qui se ressemblent toutes, avec des maisons basses, quelques églises et deux stations-services ; les grandes qui se ressemblent toutes, avec des gratte-ciels, un quadrillage de rues et d'avenues, des parkings entre les immeubles. Tampa est une grande ville.

Nous dormons chez Mickey jusqu'à l'heure du déjeuner sur des canapés ou des coussins jetés par terre. En attendant ses copines, qui viennent dîner, nous regardons la télévision et lisons Playboy. Mickey chante des chansons de Paul Anka en s'accompagnant à la guitare.

Il a trouvé seulement deux copines, Bonnie et Barbara. De plus, elles tombent toutes les deux amoureuses de Peter. Elle le trouvent à croquer. Il ressemble au petit bonhomme en pâte à pain que l'on voit sur les publicités Pillsbury. Elles ont apporté du poulet frit pour nous, c'est toujours ça de pris. Mickey descend acheter de la bière. En l'honneur de la France, il rapporte aussi une bouteille dont l'étiquette dit "Bordeaux". Pas de chance : il est tombé sur le seul et unique Français qui ne boit pas de vin.

– Mon père est neurologue. Pour sa thèse, il a démontré que l'alcool détruit les cellules du cerveau. Quand tu bois un verre, tu ne remarques rien, mais au bout de

## Élève delix

vingt ans, tu découvres que tu ne peux plus diviser 217 par 31 de tête, des trucs comme ça.

– Dans ce cas, j’ai déjà trop bu.

J’essaie une bière sans alcool appelée *root beer*. C’est sûrement un ancien médicament, comme le Coca Cola. S’il reste encore quelques amibes pakistanaises dans mon ventre, elles vont tomber raides mortes ou s’enfuir en courant.

### **Une nuit à Naples**

Bonnie et Barbara sont reparties vers deux heures du matin. Mickey, Joe et Peter dorment comme des loirs qui auraient bu trop de bière. Eh, les gars, debout ! Je dois me présenter à la caserne le 4 septembre.

Une Cadillac en or massif nous emmène à Sarasota. Boîte de vitesse automatique ! Vitres électriques ! Radio à bord ! Le conducteur, Mr Piggy, nous invite à nous reposer chez lui pendant les heures les plus chaudes de la journée. Mrs et Miss Piggy paraissent un peu étonnées de nous voir. Miss Piggy ne peut pas détacher son regard de Peter. La servante noire ajoute trois assiettes de porcelaine sur la table et nous sert le déjeuner habituel des Américains : une salade de miettes de thon et de tomates sandwichée entre deux tranches de pain de mie. Nous pourrions nous servir dans la cuisine sans faire tant de façons. J’espère que ses enfants vont à l’université dans le nord.

Nous repartons vers six heures du soir. Nous allons d’abord à Venice, puis à Naples – villes qui ressemblent plus à Bradenton et Pahokee qu’à Venezia et Napoli. Alors que la nuit tombe sur Naples, Joe sent que la chance va nous sourire.

– Ça vaut la peine d’attendre. Nous sommes à deux heures de Miami. Rappelez vous, avant-hier soir, Mickey s’est arrêté à cette heure-ci parce qu’il avait du mal à lire la pancarte.

Nous attendons. Le flot des voitures se tarit. Quelqu’un a dû fermer le robinet.

– Dis donc, Joe, je commence à avoir faim. Si nous allions quelque part ?

## Élève delix

– Surtout pas. Si une voiture passe, il ne faut pas la rater. C'est notre dernière chance. Je fais un saut au drugstore, je vous rapporte des sandwiches et du Coca.

Une voiture passe et repasse : celle du policier de garde. La première fois, il a vérifié nos passeports. Maintenant, il nous adresse un petit signe amical de la main. Des hélicoptères bourdonnent au-dessus de la ville en crachant des nuages de gaz.

– En France, nous tournons des manivelles pour abaisser les vitres de nos voitures. Nous donnons des claques aux moustiques pour les tuer. Ici, les gens sont vraiment paresseux : ils ont des vitres électriques, ils attaquent les moustiques avec des hélicoptères. En tout cas, vous ne risquez rien. Si des moustiques échappent au gaz, ils vont tous se précipiter sur moi.

– Tu devrais te tenir un peu plus loin.

– Ça fait déjà grand moment pas voitures. Bientôt minuit.

– Personne ne va plus s'arrêter. Premièrement, il n'y a personne. Deuxièmement, qui oserait accueillir trois inconnus dans sa voiture au milieu de la nuit ? En français, nous disons : minuit, l'heure du crime.

– Attendez, les mecs... J'entends un moteur.

– C'est encore le policier.

– Nous pourrions lui insulter, alors dormir poste police.

– Nos flics n'ont pas le sens de l'humour. Rien ne leur plaît plus que d'avoir un prétexte pour taper sur les gens.

– Je propose que nous cherchions un motel.

– Le jour va bientôt se lever. Nous allons passer quelques heures dans une chambre, mais cela nous coûtera autant que si nous y restions vingt-quatre heures.

– Regarde la lune comme elle est grosse. C'est un truc qui étonnait beaucoup les Grecs. Pourquoi est-elle plus grosse quand elle est proche de l'horizon ?

– Oui, pourquoi ?

– Je sais pas, moi. Peut-être que l'atmosphère fait loupe. Tu crois que vous réussirez à aller dans la lune ? Les Russes ont pris de l'avance. Vous lancez les fusées près d'ici, non ?

– Cap Kennedy. C'est de l'autre côté de la Floride, sur l'Atlantique.

## Élève delix

– Un jour, tout le monde voyager fusée. Alors moi faire fusée-stop.

– Je vois ça d'ici. Nous passerons toute la nuit sur le spatio-port de Mosquito City à attendre une fusée qui ne vient pas.

Vers six heures du matin, miracle : une Impérial ralentit en nous voyant et s'arrête vingt mètres plus loin. Comme nous somnolons un peu, nous n'avons même pas le réflexe de bondir pour l'attraper. Le conducteur est bien brave ; il effectue une marche arrière et se gare juste devant nous. Cette voiture est surchargée de décorations brillantes qui disent : dollars, dollars ! Les nouveaux riches qui trouvent les Cadillac et les Lincoln trop discrètes achètent une Imperial. Le conducteur adore son jouet.

– Regardez : quand j'enfonce ce bouton, la voiture reste automatiquement à la même vitesse. Je n'ai plus besoin d'appuyer sur l'accélérateur. Il suffit que je freine ou que j'accélère pour reprendre le contrôle.

– Ça va parce que la route est droite et déserte.

– J'habite à Naples et je travaille à Miami. Je parcours cette route deux fois par jour. C'est juste ce qu'il me faut !

– Vous dois quand même tenir volant.

– Ils vont sûrement inventer un système. On n'aura même plus besoin de tenir le volant.

– Ça existe déjà. Ça s'appelle un chauffeur.

Miami est une ville à gratte-ciels et à parkings. Il y a aussi une station balnéaire appelée Miami Beach dans les environs, mais on ne peut pas tout voir. Joe et moi, nous achetons des billets d'avion pour la Jamaïque. D'après l'agent de voyage, je devrais pouvoir rentrer en France en embarquant sur le paquebot Antilles, à la Guadeloupe, dans huit jours.

Je paie mon billet d'avion avec ma carte American Express, sous les regards admiratifs de mes compagnons de voyage.

– Dis donc, Jean-Jacques, t'es le vrai rupin. Tu nous avais caché ça.

– Carte existe en Hollande. Pour millionnaires !

## Élève delix

- C’est la carte de mon père. Ça m’évite d’emporter trop d’argent liquide.  
Peter nous quitte.
- Je visiter Key West, et puis je remonter tranquille vers nord. Peut-être chez Mickey, à Tampa.
- Pour voir Barbara ! Pas la peine de nous faire un dessin !
- *Take it easy, man.*

### **La mangue et la pomme**

L’avion, un bon vieux Vickers Viscount à hélices appartenant à la compagnie BWIA<sup>3</sup>, décolle à sept heures du soir. Nous atterrissons à Montego Bay au bout de deux heures. Bien qu’il fasse déjà nuit, nous nous installons au bord de la route à la sortie de l’aéroport. Une voiture s’arrête presque aussitôt et nous emmène en ville.

Joe voudrait comparer les prix des hôtels.

- Je n’ai pas de carte de crédit. Je dois faire attention.
- Oui, ben moi j’ai passé une nuit assis au bord de la route pour la première fois de ma vie. Ensuite, nous avons marché toute la matinée dans Miami parce que tu voulais déjà comparer le prix des agences de voyage. Je suis un peu fatigué. J’aimerais bien me coucher. Regarde, là, *Walpole Inn*. Restaurant et hôtel. Ça n’a pas l’air d’un palace.
- D’accord. Si nous trouvons mieux demain, nous changerons.
- Walpole, c’était quelqu’un ?
- Premier ministre anglais au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ils ont dû t’en parler en cours d’histoire.
- Chez nous, le premier ministre s’appelait Choiseul ou Turgot. Je me demande pourquoi ils sont allés chercher Walpole. Ce serait plus rigolo si ça s’appelait *Admiral Benbow Inn*.
- Amiral quoi ?

---

<sup>3</sup> British West Indies Airways.

## Élève delix

– Tu connais l’auberge de L’Amiral Benbow, quand même.

– Mais non.

– Dans *L’Île au Trésor* !

– Ah, peut-être.

En France, cet d’endroit s’appellerait plutôt “Bar de la Marine” ou “Hôtel du Centre”. Il y a deux petites tables où l’on peut manger du porc au curry, deux ou trois chambres, un bar qui sert du rhum. Un juke-box hurle une musique au rythme endiablé. Je connais des danses caraïbes : le mambo, le cha-cha. Il faut avancer, reculer, autant dire marcher. Au contraire, les danseurs qui s’agitent autour du juke-box restent sur place. Ils se déhanchent, écartent les jambes, tournicotent, agitent les bras. Leurs mouvements spasmodiques ne s’arrêtent jamais. Ils accompagnent le chanteur en grognant et en haletant. La sueur dégouline sur leur peau noire, qui luit dans la pénombre.

– Comment s’appelle cette danse ? leur demandons-nous.

– Eh, man, c’est le ska !

– C’est la Jamaïque, man, nous dansons le ska !

Nous avalons notre curry de porc, nous essayons de danser un peu. Le secret, pour danser le ska, c’est qu’il faut boire beaucoup de rhum, donc moi je ne pourrai jamais. Je me souviens de ce que chante le vieux loup de mer qui se réfugie dans l’auberge de L’Amiral Benbow :

*Fifteen men on the dead man’s chest –*

*Yo – ho – ho, and a bottle of rum !*

Nous nous couchons vers minuit. Sans doute inquiet de dormir dans un lieu inconnu, je me réveille plusieurs fois. J’entends toujours le battement tête du ska et les rires des danseurs. Tels des oiseaux de nuit ou des vampires, ils attendent le lever du jour pour aller se coucher.

Au petit déjeuner, nous mangeons un légume grillé qui ressemble à de la pomme de terre, en plus fade.

– Tu sais ce que c’est ? me demande Joe.

## Élève delix

– Voyons... De la patate douce ?

– La patate douce est beaucoup plus sucrée. C'est le fruit de l'arbre à pain. Nous en avons mangé à l'école quand quelqu'un a fait un exposé sur les mutins du Bounty. Ils devaient apporter des plants d'arbre à pain de Tahiti aux Antilles pour nourrir les esclaves.

– Ah oui, je m'en souviens. Ils se sont révoltés parce que Charles Laughton était une brute.

– Le capitaine Bligh. Un marin fantastique, mais mauvais patron.

Nous partons nous promener. Nous continuons à parler cinéma.

– J'ai vu un film à Bombay, *James Bond contre Dr No*. Tu l'as vu ?

– Je n'ai pas eu la chance d'aller à Bombay.

– Mais non, c'est un film américain. Ça se passe à la Jamaïque. Quand je l'ai vu, j'ai eu l'impression que la Jamaïque était le contraire de l'Inde. Un ciel bleu, des plages désertes, un pays bien propre. En réalité, c'est comme l'Inde. La foule dans la rue, les odeurs, les fruits. Et d'ailleurs tous les commerçants sont indiens.

– Celui-là est chinois, regarde.

– Bon, presque tous.

Nous allons à la plage. En passant près d'un jardin, nous entendons un bruit sourd et nous voyons des gens se précipiter au pied d'un arbre. C'est une mangue qui vient de tomber. À l'heure du déjeuner, nous achetons des mangues. Je les trouve moins bonnes qu'en Inde : leur chair fibreuse se coince entre les dents. Nous mangeons aussi de la canne à sucre. Ça, c'est délicieux. On la mâche pour en extraire le jus sucré connu sous le nom de sirop de canne.

Nous nous baignons à tour de rôle, car nous craignons de laisser nos affaires sans surveillance. L'eau est chaude et soyeuse. En revenant sur la plage après une petite trempette, je découvre Joe en galante compagnie.

– Je vous présente mon ami Jean-Jacques. Il est français. Jean-Jacques, je te présente Nancy et Meg.

– Vous venez de la Guadeloupe ?

– Non, de Paris.

## Élève delix

Nancy est chinoise. Je veux dire, elle a une tête chinoise, mais elle parle anglais avec l'accent de la Jamaïque. Meg est noire comme tout le monde. J'ai l'impression que Joe préfère Nancy. Ça me va. Je trouve Meg plus amusante. Elle rit sans arrêt, comme les danseurs de ska.

Nous dînons ensemble dans un petit restaurant qu'elles nous recommandent. Pour changer un peu du curry de porc, nous mangeons du curry de chèvre. L'œil de Joe pétille soudain ; on sent qu'il se retient de rire.

– J'espère que c'est du bouc !

Les demoiselles ont l'air de trouver la plaisanterie excellente. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je devine qu'il a prévu... Ce soir... Cette nuit...

Oh, si je m'attendais. Dans quelques heures, je perdrai mon innocence. Je regarde Meg autrement, d'un seul coup. C'est donc elle qui. Ce grand escogriffe de Joe ne ressemble pourtant pas à Cupidon. Un destin farceur. Je croyais que je déciderais moi-même où et quand – et qui ! Que j'aurais le temps de me préparer mentalement. Au fait, je peux refuser. Bien bête. L'occasion ne se représentera sans doute pas de si tôt. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Quelle humiliation si je suis encore, quel horrible mot, *puceau*, à l'âge de vingt ans. Le mois prochain. Alors que tous mes copains. Ils ne le disent pas franchement, mais ils laissent supposer que. Est-ce que je sais ? Jouent les experts, font les blasés. N'ont peut-être jamais. À l'aérogare des Invalides, quand j'ai embrassé Katia sur la joue pour lui dire au revoir, les coins de nos lèvres de sont frôlés. Je décale le prochain baiser de quelques millimètres. Dans un an ou deux, le premier vrai baiser. Ensuite, fiancés. Dans cinq ans, le mariage solennel. Robe blanche, pièce montée, lune de miel, nuit de noces. Oui, mais si un grain de sable s'introduit dans le processus : vieux garçon !

Le dernier repas du condamné à mort : *Old* Jean-Jacques, un pauvre petit gars qui ne sait rien de la vie, un Adam qui n'a pas encore croqué la pomme. Je frissonne en pensant que je vais découvrir le péché. Demain, je serai un autre : *New* Jean-Jacques. Un mec à la coule ! Je connaîtrai les femmes. Je saurai leur parler, enfin j'espère. Je contemple mon Ève noire. Elle n'a peut-être pas seize ans, mais elle est moins

## Élève delix

ignorante que moi. Ses grandes dents blanches s'exhibent fièrement. "Cette petite pomme, nous n'en avons fait qu'une bouchée", disent-elles.

L'écho assourdi de la voix de mon père : "Professionnelles... maladies..." Les demoiselles trop blondes qui attendent le client rue Saint-Denis. Prostituées, putains, putes, traînées, catins, filles de joie. Elles montent dans une chambre d'hôtel avec lui ; elles redescendent au bout de, je ne sais pas moi, mettons vingt minutes ; et puis elles remontent avec le suivant. Tandis que Nancy et Meg... Avec nous depuis des heures. Ou alors c'est leur jour de congé. Nous leur offrons le dîner. Le paiement de la nuit à venir ?

Meg rit de plus en plus. Le rhum y est peut-être pour quelque chose.

– *Let's go to bed, man*, dit-elle.

Nancy et Joe s'enfoncent dans la nuit vers la droite, Meg et moi vers la gauche. Nous entrons dans une cabane en bois couverte d'un toit de tôle ondulée. Une pièce nue, un matelas sur le sol. Belle chambre pour une nuit de noces ! Je ne dis pas à Meg que c'est ma première fois. Je confie les rênes à mon instinct. J'ai lu des descriptions, dans des livres. Ah, mais la réalité... Rien à voir. Au fait, cela ressemble au ska. Les jambes s'agitent, s'écartent. Les corps luisent. Rythme lancinant, mouvements spasmodiques, halètements, grognements. Mais aussi, quand les chairs se mêlent, une sensation de chaude tendresse, de suavité caressante, comme si le plaisir du bain de mer de tout à l'heure était multiplié par mille.

Une grosse voix traverse la cloison.

– *You havin' a good time, man... Who you fuckin' ?*

– *Mind yo own business, Timothy.*

C'est le voisin, m'explique-t-elle. Un vieil ivrogne.

– Il aimerait bien être à votre place !

Elle éclate de rire. Ses dents brillent dans la pénombre comme des pastilles phosphorescentes. Je découvre les mystères sacrés de l'amour, je vis un des moments les plus solennels de mon existence, je traverse le miroir sans regarder en arrière. Pendant ce temps, elle n'arrête pas de rire. De quoi se réjouit-elle ? D'avoir quinze ans sous le bon soleil de la Jamaïque. De pouvoir vivre d'amour et d'eau fraîche, avec

## Élève delix

un peu de rhum dedans. Elle veut me dire ce qui l'amuse, mais son anglais tourne au créole et je n'y comprends rien. Si les paroles sont obscures, la musique est claire : mieux vaut en rire qu'en pleurer, man.

Je reviens au Walpole Inn vers quatre heures du matin. Je traverse la foule des danseurs pour atteindre l'escalier. Attention ! Un mauvais coup de pied est vite arrivé. Je navigue entre les écueils avec autant d'habileté que le capitaine Bligh ou l'Amiral Benbow.

*Fifteen men on the dead man's chest –  
Yo – ho – ho, and a bottle of rum !*

### **Le tombeau de Benbow**

Nous nous levons tard, comme si nous avions dansé le ska toute la nuit. Qu'avons-nous fait toute la nuit ? Nous n'en parlons pas. Peut-être aussi la première fois pour Joe.

J'en suis encore tout émerveillé, à vrai dire, pourtant ce n'était qu'une fusion ou confusion de corps avec une inconnue. Une séance d'éducation physique, en quelque sorte. La prochaine fois, il faudra que j'essaie avec quelqu'un que j'aime, pour voir ce que ça donne quand les âmes s'accordent aussi.

Je regarde les appareils photo dans les magasins indiens. Les vendeurs vous attrapent dans la rue :

– *Tax free, sir, tax free !*  
– *Cameras, binoculars, watches, sunglasses...*  
– *Tax free, tax free !*

Avec ma carte American Express, je peux. J'examine un appareil appelé Nikkorex.  
– C'est sous-marque de Nikon, prétend le vendeur. Nikon coûte deux cents dollars, Nikkorex cent. Comme Cadillac et Chevrolet.

– Oui, mais le nombre de k n'est pas le même. C'est louche.  
– Nikon plus cher parce que vous pouvez changer l'objectif. Sinon, pareil.

## Élève delix

– Pourquoi veux-tu un appareil aussi compliqué ? demande Joe. Chez moi, j’ai un petit Kodak à dix dollars. Tu appuies sur le bouton, tu as ta photo.

– Mes parents m’ont offert un appareil pour gosses comme ton Kodak quand j’avais douze ans. Les photos n’étaient jamais nettes. On ne pouvait pas photographier à l’intérieur. Je veux pouvoir régler l’ouverture, le temps de pose et la distance. En plus, cet appareil a une cellule photo-électrique pour mesurer la lumière. Vous avez dit cinquante dollars ?

– J’ai dit cent, mais pour vous je ferai prix spécial. Quatre-vingts seulement !

– Bon, je vais réfléchir. Je reviendrai peut-être.

– Soixante-dix...

Je finis par payer soixante-cinq dollars et pour ce prix j’emporte aussi un bel étui en cuir.

Comme nous sommes le 14 août, j’envoie une carte à mon père, dont l’anniversaire tombe après-demain. Cinquante-neuf ans.

Le lendemain, nous prenons l’avion jusqu’à Kingston, de l’autre côté de l’île. Des fortifications grandioses dominent le port, comme à Saint-Malo. J’imagine l’attaque de la ville par des pirates assoiffés de sang. J’ai de vagues souvenirs. Gene Kelly le pirate enlève et séduit Judy Garland... Justement, alors que nous flânon dans Wellington Street, je remarque un livre sur les pirates dans une librairie. Tous les ouvrages sont consacrés à la marine. Des trois-mâts voguent fièrement sur leurs couvertures. Une boussole, un sextant, un vieux pistolet décorent la vitrine. L’enseigne dit : “*Trade Winds<sup>4</sup> Bookstore*”.

– Oh, Joe, regarde, là !

– La bataille de Trafalgar ?

– Non, à côté : l’Amiral Benbow !

Nous entrons dans la boutique. Un vieux loup de mer barbu fume une pipe jaunâtre.

---

<sup>4</sup> Alizés.

## Élève delix

– Pardon, monsieur. J’ai vu un livre sur l’Amiral Benbow dans votre vitrine. Qui était l’Amiral Benbow ?

– Ah, l’Amiral Benbow ! Pff. Le plus grand marin que le monde ait porté après le grand Nelson.

– Et le capitaine Bligh...

– Vous avez raison. Pff. Je vois que vous êtes un connaisseur. Le troisième plus grand marin après Nelson et Bligh. Pff. D’où venez-vous, jeune homme ?

– De France.

– Je m’en doutais. Pff. Laissez-moi vous dire que l’Amiral Benbow, sauf votre respect, a botté le cul des Français de belle manière à La Hague en 1692. Pff. Pff. Dix ans plus tard, il croise au large de la Colombie à la tête d’une flottille de sept vaisseaux de sa Majesté. Il aperçoit neuf Français. Que fait-il ? Pff.

– Il les attaque.

– Il s’approche. L’ennemi se dérobe. Il part en chasse. Pff. Cinq jours de poursuite dans la mer caraïbe. Le Français l’a-t-il semé ? On ne sème pas l’Amiral Benbow ! Pff. Pour mieux coller à l’ennemi, il n’a même pas attendu ses propres vaisseaux. Quatre d’entre eux sont perdus dans la brume. Il engage néanmoins le combat. Pff. Trois contre neuf. En se plaçant au vent et en jouant de l’effet de surprise, ça peut marcher. Les marins aussi audacieux que l’Amiral Benbow ne sont pas légion. Les deux autres capitaines le suivent à contrecœur. À l’attaque, mes gaillards ! Les canons tonnent, la mitraille vole de tous côtés. Pff. Pff. Ah, comment voulez-vous que nos Anglais y arrivent ? Trois, pff, neuf, mille sabords ! Les boulets français pleuvent comme des grêlons géants. L’un d’eux arrache la jambe de l’Amiral ! Va-t-il renoncer ? Pff.

– Il prend un morceau de mat comme béquille pour rester debout.

– Exactement. Ses deux capitaines sont réalistes, ou lâches, comme vous voulez. Ils voient qu’il ne tiendra pas longtemps. Pff. Ils rompent le combat, ces cloportes ! Continuer tout seul, une jambe en moins ? Il est obligé de faire de même. Ils viennent réparer dans le port de Kingston. C’était en 1702, la forteresse était toute neuve...

## Élève delix

Son moignon sanguinolent se gangrène. Avant le grand plongeon, il lui reste une dernière tâche à accomplir. Pff.

- Il boit un petit verre de rhum.
- Il fait condamner et fusiller les deux capitaines pour refus d’obéissance et trahison devant l’ennemi.
- C’est normal. L’honneur avant tout.
- Il est enterré ici. Vous connaissez le cimetière près de Richmond Park ? Demain c’est dimanche, je ferme boutique. Je peux vous montrer sa tombe, si vous voulez.
- C’est très aimable, mais nous prenons l’avion demain. Une autre fois...

J’achète un billet Kingston – Pointe-à-Pitre dans une agence de voyage. Je suis très content : je vais voler sur un DC7 de la Pan Am – la compagnie la plus prestigieuse, la première à avoir proposé des vols transatlantiques, celle dont le sigle fixé au sommet du *Pan Am Building* domine Manhattan<sup>5</sup>.

Nous nous installons pour une nuit dans le YMCA de Kingston. Nous dînons avec deux Texans qui appartiennent au *Peace Corps*.

- Vous enseignez dans les écoles ?
- L’anglais, les mathématiques élémentaires.
- Les gens sont rigolos, ici. On dirait qu’ils ne pensent qu’à danser.
- Le pays est indépendant depuis deux ans. Ils n’ont pas encore fini de célébrer l’événement.

### **Caballeros**

Nous allons ensemble à l’aéroport. Joe repart à Miami. J’attends un avion qui arrive avec quatre heures de retard. Il s’envole vers la fin de l’après-midi. Au bout d’une heure et demie, il se pose à Port-au-Prince, capitale de Haïti. De grandes affiches décorent l’aérogare : “Vive le président à vie Duvalier !” Ce président à vie

---

<sup>5</sup> Malgré son prestige, elle a disparu depuis longtemps.

## Élève delix

et ses redoutables tontons macoutes font régner la terreur dans tout le pays. Un saut de puce nous amène à Saint-Domingue, en République Dominicaine. Haïti et la République Dominicaine se partagent une grande île, Hispaniola, découverte par Christophe Colomb en 1492. Après un nouveau vol très bref, nous atterrissons à San Juan de Porto Rico. Il est déjà onze heures du soir. Le commandant de bord annonce un changement de programme.

– En raison de notre retard, nous devons interrompre notre voyage. Nous repartons demain matin à neuf heures.

Je n’ai jamais dormi dans un aéroport. Il faut un début à tout. Je trouve la banquette confortable, mais les haut-parleurs un peu trop bruyants. Alors que je rêve de pirates et de canonnades, un garde en uniforme me secoue vigoureusement.

– Vous ne pouvez pas dormir ici. L’aéroport ferme pour la nuit.

Les horloges de l’aéroport disent minuit vingt. Un peu tard pour l’autostop. Une voiture s’arrête quand même au bout d’une dizaine de minutes.

– Où allez-vous ?

– En ville, je suppose. Il faudrait que je trouve un hôtel.

– Yé connais oun hôtel.

Il m’amène à San Juan, se gare devant un petit hôtel, entre avec moi et réveille un réceptionniste assoupi.

– Oune chambre ? Si, y’ai oune chambre. Dix dollars.

J’accepte. Je remercie le chauffeur. Cela ne lui suffit pas.

– Moi, c’est quatre dollars.

– Quoi, quatre dollars ?

– La course. El taxi.

– Vous n’êtes pas un taxi.

– Mais si. Ye vous ai trouvé oun hôtel, non ?

– Un taxi possède un signe qui dit “taxi”, un compteur, une licence.

– Pas à Porto Rico.

– Il fallait me prévenir. Moi, je suis autostoppeur. Je voyage sans payer. À la Jamaïque, une voiture m’a conduit de l’aéroport à la ville sans me faire payer.

## Élève delix

– Les Yamaïcains font ce qu’ils veulent. Si vous ne me payez pas, vous ne pouvez pas rester à l’hôtel.

Il parle en espagnol au réceptionniste.

– Ce gringo est un sale voleur. Je l’ai pris à l’aéroport et maintenant il ne veut pas me payer. Je ne vais quand même pas le ramener à l’aéroport !

Le réceptionniste me renvoie d’un signe de la main. Cette discussion ridicule a duré près d’une heure, si bien que j’erre sur les boulevards vides de San Juan vers deux heures du matin. Après avoir parcouru quelques kilomètres au hasard, j’aperçois une porte ouverte surmontée de l’inscription *Caballeros*. J’ai étudié l’anglais et l’allemand. “Si un jour j’ai besoin de l’espagnol, me disais-je, je l’apprendrai facilement, parce c’est proche du français.” *Caballeros*, c’est sans doute “cavaliers”. Comment dirait-on “hommes” ? *Hombres*, peut-être. Dans ce cas, *Caballeros* serait plutôt un équivalent de l’anglais “Gentlemen”.

J’entre. Je monte un escalier dans le noir. Dans une grande pièce, je devine des lits occupés par des dormeurs. Mes yeux s’habituant à l’obscurité, je trouve un lit vide. Je me couche sans me déshabiller, la tête sur mon sac. J’ai le temps de dormir deux ou trois heures, et puis un brouhaha de phrases espagnoles me réveille. Je me lave dans une salle d’eau collective avec mes voisins. Je m’en vais sans rien demander à personne. Comme je me méfie des faux taxis de Porto Rico, je prends un autobus pour aller à l’aéroport.

Hop, hop, hop ! Nous sautillons d’une île à l’autre : Sainte Croix, Saint Martin, Antigua. Elles appartiennent respectivement aux États-Unis, à la Hollande, à la Grande Bretagne. Ce sont des îles villageoises, beaucoup moins peuplées que la Jamaïque ou Haïti. Des petits ports aux maisonnettes blanches me rappellent ceux que j’ai pu voir en Nouvelle Angleterre, sauf que les gens ont la peau plus noire que dans la région de Boston.

Nous atterrissons à la Guadeloupe dans la soirée. Une île semblable aux précédentes. La même chaleur moite, les mêmes habitants à la peau noire. J’imagine que je suis un touriste américain. Oh, comme ces douaniers sont pittoresques avec leurs képis !

## Élève delix

– Contrôle des passeports, s’il vous plaît messieurs-dames ! disent-ils.

À Pointe à Pitre, où je vais en autobus pour gagner du temps, j’interroge un agent de police mélancolique. Il se tient au milieu d’une place en espérant voir un jour des embouteillages, ou au moins des voitures.

– Pardon, monsieur l’agent, je cherche un hôtel.

– Il y a des hôtels à la plage. Ici en ville, le seul hôtel, c’est l’hôtel de Paris. Vous voyez le Prisunic, là ? Vous prenez la deuxième à gauche après le Prisunic.

Pour s’y retrouver à Pointe à Pitre, on se réfère toujours au Prisunic. Devant le Prisunic, derrière le Prisunic, à deux cents mètres du Prisunic. C’est leur Notre-Dame et leur Tour Eiffel.

### **Le curé dans la bananeraie**

L’hôtel de Paris ressemble au Walpole inn : au rez-de-chaussée, un petit bar-restaurant ; à l’étage, une chambre ou deux. Il manque seulement les danseurs de ska. Les habitants de la Guadeloupe attendent de fêter l’indépendance pour devenir aussi joyeux que ceux de la Jamaïque.

Le patron est un gros bonhomme qui porte une chemise rose, un short de géant et des sandales.

– Je vous sers dîner, monsieur ?

– Ah oui, je veux bien.

– Ce soir, nous avons la langouste et l’ananas.

Au moment de me coucher, j’examine les deux lits de ma chambre. Comme à la Jamaïque ou à Porto Rico, seulement des draps de dessous. Ni draps de dessus, ni couvertures. Je compare les draps pour choisir le moins sale. Qui c’est qu’a cassé la machine à laver ? Emporter les draps jusqu’au lavoir dans la rivière, c’est fatigant. Lu je ne sais où qu’on ne trouve pas de serpents sur les îles. Et des punaises ? Des puces ? Des poux ? Si je voulais dormir dans des draps propres, je n’avais qu’à rester à Paris. Des voix et des rires toute la nuit, mais pas de musique. Le ska, non ; le rhum, oui.

## Élève delix

Je descends pour prendre mon petit déjeuner. Le patron n'a jamais entendu parler des corn flakes. Le boulanger n'a pas encore livré le pain.

– J'ai la langouste et l'ananas, si vous voulez.

La première chose à faire, c'est de trouver le bureau de la Compagnie Générale Transatlantique.

– Vous savez où est le Prisunic ? C'est juste à côté.

Je vois bien que je dérange la dame qui somnole derrière le comptoir.

– Le paquebot Antilles... Oui, après-demain matin. Le Havre, escale à Vigo. Vous voulez acheter un billet ? En classe touriste, 735 nouveaux francs. Embarquement neuf heures, départ onze heures. Qu'est-ce que c'est ?

– Une carte American Express.

– À quoi ça sert ? C'est en place du passeport ?

– C'est pour payer.

– Je ne connais pas cette carte.

– Vous avez l'écusson dans la vitrine !

– Monsieur Le Garrec ?

– Oui, Marie-Toussaint.

– Venez voir. Ce monsieur veut payer son passage avec une sorte de carte.

Ouf, M. Le Garrec sait comment utiliser la carte American Express. Sinon, je n'avais plus qu'à rentrer en France à la nage. Que dis-je, rentrer en France ? J'y suis déjà.

Après cette aventure, j'autostoppe jusqu'à une plage appelée Gosier. Je peux nager tant que je veux sans craindre que quelqu'un ne vole mon sac, car la plage est déserte. Les gens n'aiment pas le sable noir, sans doute. Pourtant, il n'y a aucune raison de préférer le blanc.

La route est déserte aussi. Je rentre à pied, disons six ou sept kilomètres. J'arrive à l'hôtel au début de l'après-midi. Le patron paraît étonné de me voir.

– Vous voulez déjeuner, monsieur ? Aujourd'hui, j'ai la langouste.

– Et l'ananas ?

– Je crois qu'il m'en reste.

## Élève delix

– D'accord. Je vais d'abord me reposer un peu dans ma chambre.

– Ah... Votre chambre... Vous l'avez louée pour dormir, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Donc pour la nuit. Le jour, vous n'avez pas besoin. Mon ami a une amie, mais sa femme, vous comprenez. Il cherchait un endroit, pour lui et son amie, alors je lui ai prêté la chambre. Juste une heure ou deux. Le temps que vous mangiez la langouste et l'ananas, ils auront fini.

– J'espère qu'ils se sont mis sur l'autre lit.

– N'ayez crainte.

Je mange ma langouste et mon ananas. Le patron m'offre un café.

– Un verre de rhum, monsieur ? Je connais le planteur. C'est la production artisanale.

– Non, merci. Dites, ma chambre ?

– Vous devriez peut-être faire petite promenade digestive.

Quand je reviens de la promenade, je peux enfin monter dans ma chambre. Ils ont utilisé mon lit et n'ont pas tenté d'effacer les traces de leur forfait. L'autre lit est maintenant le plus propre. Je devrais peut-être acheter un drap au Prisunic.

Est-ce que je peux attraper une "maladie honteuse" si je me couche sur le lit souillé ? J'ai entendu parler de deux maladies honteuses dans la cour de récréation : la vérole, appelée pompeusement syphilis, et la chaude-pisse, dont j'ai oublié le nom pompeux. Je suis aux aguets, de toute façon, depuis ma nuit avec Meg. Si j'avais attrapé la chaude-pisse, j'aurais une sensation de brûlure quand je vide ma vessie, enfin je suppose ou alors c'est un nom vraiment trompeur. La vérole, c'est beaucoup plus grave. On devient paralysé et fou, mais pas tout de suite. Baudelaire en est mort, je crois. Heureusement, avec les antibiotiques, on guérit tous ces sales trucs en un rien de temps.

La Guadeloupe ressemble à un papillon. Pointe-à-Pitre se trouve sur l'aile appelée Grande-Terre. Pour mon dernier jour, je décide d'explorer l'autre aile, Basse Terre.

## Élève-delix

Une 403 Peugeot m’emmène au chef-lieu de la Guadeloupe, qui se nomme aussi Basse-Terre. Nous traversons les villages de Petit-Bourg, Goyave, Trois-Rivières.

La préfecture ressemble à celle de n’importe quel département français. Je peste en découvrant dans la rue Clémenceau un magasin de chaussures André comme à Paris. C’est bien la peine de partir au bout du monde.

Je continue mon tour de l’île dans la 2 CV d’un curé. J’aime bien les noms des villages : Vieux-Habitants, Bouillante, Pointe-Noire, Lamentin, Baie Mahault. Nous nous éloignons de la côte pour porter la bonne parole dans les bananeraies qui couvrent le flanc des montagnes. Les ouailles du curé habitent dans des baraques de planches à toit de tôle qui me rappellent celle où j’ai croqué la pomme en compagnie de Meg.

– Cette montagne est un volcan appelé La Soufrière, m’explique l’homme de Dieu. Il reste bien sage. Ce n’est pas comme La Montagne Pelée, à la Martinique, qui a connu une terrible éruption en 1902. Il y a eu des dizaines de milliers de morts.

– Il me semble que l’on commet beaucoup d’adultères dans ces îles. Dieu s’est fâché.

– L’Église a évolué. Nous n’accusons plus le Seigneur aussi facilement que dans le passé. Vous savez ce qu’on dit : “Les voies de Dieu sont impénétrables.”

### **And a bottle of rum**

Le SS Antilles appartient à la Compagnie Générale Transatlantique. C’est le “sister ship” du Flandres, sur lequel je suis revenu d’Amérique il y a trois ans. Le constructeur a dit à la compagnie : “Je vous fais un prix si vous m’en prenez deux d’un coup.” On utilise les mêmes plans, c’est commode.

Je descends dans les profondeurs du navire à la recherche de ma cabine. Mille millions de tonnerres ! Les deux sœurs sont des fausses jumelles. Marie-Toussaint et M. Le Garrec auraient pu me prévenir. Où sont les cabines coquettes à quatre couchettes, la somptueuse salle à manger, la piscine, les salles de danse du Flandres ? La classe Touriste du SS Antilles me rappelle la colonie de vacances de Mimizan : un

## Élève delix

dortoir à lits superposés pour les hommes, un autre pour les femmes et les enfants, séparés par un grand réfectoire verdâtre. J'aurais pu remarquer que le billet ne coûtait pas cher. Le retour en bateau, d'habitude, c'est la cerise sur le gâteau des vacances. J'avais déjà imaginé dix jours de repas raffinés, de soirées dansantes, de farniente au bord de la piscine. Je dois rembobiner le film, renvoyer au néant ces rêves impossibles. Les braves Antillais qui vont travailler en métropole sont moins riches que les touristes qui s'embarquent à New York.

Je pose mon sac au premier étage d'un lit. Mes voisins m'offrent un petit gobelet de rhum à titre de bienvenue.

– Ça réchauffe les boyaux !

– Il a bon goût de biguine.

– Non merci.

Je les comprends quand ils s'adressent à moi, mais entre eux ils parlent créole. Même si je crois reconnaître certains mots, le sens général des phrases m'échappe.

Je me souviens des repas sur le Flandres comme si c'était hier : crème de champignons, bar en croûte, canard aux navets, salade, plateau de fromages, fondant au chocolat, fruits et glaces, servis dans des assiettes de porcelaine sur une nappe blanche repassée de frais. Dans notre cantine à fond de cale, nous mangeons sur des tables de formica dans des assiettes en verre. Carottes rapées, bifteck-purée, crème au caramel.

Passer ma soirée avec des gens qui rient comme des fous en échangeant des blagues créoles ? Attendez un peu... Pas mon premier voyage en bateau. Je cherche l'infirmerie. Vide, très bien. Derrière cette porte, un couloir tapissé d'une moquette épaisse. J'explore prudemment, prêt à faire l'idiot si je rencontre un steward : "Je crois que je me suis perdu. Je suis bien en classe Touriste, non ?" Ne peuvent pas me mettre aux fers, quand même.

Je monte vers le pont. J'arrive dans une petite bibliothèque où deux messieurs jouent aux échecs. Selon le savoir-vivre du jeu d'échecs, un spectateur ne doit pas donner son avis pendant une partie. Au point où j'en suis... Un déclassé, un hors-la-loi.

## Élève delix

– Excusez-moi, monsieur, mais au lieu de bouger votre fou vous pouvez faire mat avec votre cavalier !

– Quel cavalier ?

– Ici, regardez. Échec et mat.

– Le roi ne peut aller nulle part ? C’est incroyable. Vous avez raison. Vous jouez beaucoup aux échecs ?

– Un peu, au lycée.

– Vous êtes nouveau. Vous êtes monté à Pointe-à-Pitre ?

– Oui. Et vous ?

– Moi, je suis à bord depuis trois semaines avec ma bonne vieille maman. Nous nous sommes embarqués au Havre pour une croisière d’un mois. Nous avons fait escale à Trinidad et Tobago, à la Barbade, à la Martinique. Nous avons encore Porto Rico demain et puis nous rentrons.

Cet aimable passager a des cheveux frisés et des petits yeux vifs. Il ne peut pas s’empêcher de sourire, comme s’il trouvait très drôle d’avoir vu Trinidad et Tobago et tout ça.

– Alors ce sera votre premier soir de bal ? me demande-t-il. Nous avons un excellent orchestre.

– Ils jouent *Strangers in the Night* ?

– Ah ah, je vois que ce n’est pas votre premier voyage en bateau ! Cela commence dans trois quarts d’heure. Ils laissent le temps aux dames de se préparer. Je vais travailler un peu en attendant.

J’examine les livres. De mauvais romans policiers occupent deux étagères dans un coin, laissant une troisième étagère à des ouvrages encore plus mauvais écrits par divers membres de l’Académie Française. Si ça se trouve, ils ont *Robinson Crusoe*, *L’Île au Trésor* et *Moby Dick*, mais des passagers les ont empruntés.

Mon nouveau copain est en train d’écrire. En repassant près de lui, je jette un coup d’œil par-dessus son épaule. Mon sans-gêne ne connaît pas de bornes. Il écrit :

*Le Mexicain*

## Élève delix

*Voici, Amigos ! Des tortillas, des tamales, des frijoles, le tout bien épicé !*

*Jack*

*Averell, cesse de baver !*

*(Ils mangent)*

*Averell*

*Scrounch... J'aime bien la cuisine exotique ! Comment s'appelle cette croûte délicieuse autour des frijoles ?*

*Le Mexicain*

*Ça s'appelle un bol en terre cuite, amigo...”*

Je connais cet Averell affamé.

– Vous écrivez Lucky Luke ?

– Oui, comme vous voyez.

– Vous êtes Morris ?

– Morris dessine. Je m'appelle Goscinny. Nous travaillons ensemble depuis quelques années. C'est vrai qu'avant il écrivait les textes lui-même.

– Vous êtes scénariste de bande dessinée, si je comprends bien.

– C'est ça. J'ai créé Astérix le Gaulois avec un autre partenaire, Uderzo. Remarquez, scénariste de bandes dessinées, ce n'est pas un métier qui permet de vivre. J'ai une profession plus sérieuse : je suis rédacteur en chef du magazine Pilote.

– Ah oui, j'ai déjà vu ce Gaulois dans Pilote. Il est tout petit, avec un copain très gros. Je n'ai pas lu de bandes dessinées depuis longtemps. Je lisais Tintin et Lucky Luke, les trucs qui existaient déjà il y a cinq ou dix ans. Ensuite, je me suis plongé dans les mathématiques et je suis devenu inculte. Maintenant je vais avoir du temps libre, je pourrai rattraper mon retard.

– Vous arrêtez les mathématiques ?

– En principe, j'entre à Polytechnique en septembre. On travaille beaucoup pour préparer le concours. À l'école, on se repose.

– Polytechnicien ? Bravo !

– J'aimerais mieux pouvoir écrire Lucky Luke.

## Élèvedelix

– Rien ne vous empêche d’essayer. Tout le monde peut écrire. Alors vous avez été reçu au concours et vous vous offrez un petit voyage en première pour fêter ça.

– J’étais parti faire le tour du monde en autostop. J’espérais être reçu à l’École Normale Supérieure, donc je n’avais pas besoin de revenir si tôt. En fin de compte, mon classement à Normale n’est pas assez bon. J’ai fait un peu d’autostop aux États-Unis et maintenant je rentre. Je ne voyage pas en première, mais dans la cale.

– Il y a des passagers dans la cale ?

– Ils appellent ça la classe Touriste. Je croyais que ce serait luxueux comme sur le Flandres, que j’ai pris il y a trois ans pour revenir de New York. En fait, c’est moche comme tout. Je me réjouissais d’avance de danser tous les soirs. Ils n’ont pas d’orchestre. Juste un réfectoire. En guise de réjouissances, nous pouvons jouer aux dominos sur le formica. J’ai voulu réaliser quand même une partie de mon rêve. J’ai traversé l’infirmierie en douce : c’est un passage secret.

– Vous êtes un aventurier !

– Ou une sorte de passager clandestin. Je ne savais même pas si j’arriverais en classe Cabine ou en première.

– Venez, je vais vous présenter à mes amis. Comment vous appelez-vous ?

– Jean-Jacques.

Sa mère est assise à une table près de la piste de danse avec deux demoiselles.

– Je vous présente Jean-Jacques. C’est un super-cerveau : il est reçu à Polytechnique ! Tu vois à quoi ça ressemble, maman, un élève de l’X. Quand j’étais petit, maman rêvait de me voir à Polytechnique. Au lieu de ça, j’écris des bêtises pour les gosses. Tiens, Élèvedelix, ça ferait un bon nom pour un Gaulois.

Mme Goscinny mère le regarde en souriant. Il écrit pour les enfants parce qu’il est resté très gamin. Elle espère qu’il ne grandira jamais.

Je danse avec Oriane, l’une des deux demoiselles. Je trouve que l’autre, Gilberte, est plus jolie, mais je crois que Goscinny l’a déjà choisie pour lui.

– Que faites-vous dans la vie, mademoiselle ?

– J’étudie le piano.

– Ah oui ? Où ça ?

## Élève delix

- Au Conservatoire de Paris.
  - Dans quelle classe ? Mon frère aussi.
  - Chez Pierre Sancan. Et votre frère ?
  - Chez Lucette Descaves. C'est drôle, j'ai l'impression d'avoir déjà eu cette conversation. Est-ce que vous possédez une Floride blanche ?
  - Mais oui. Comment le savez-vous ?
  - Vous souvenez-vous d'avoir pris un autostoppeur près de Nice il y a deux ans ?
  - Peut-être. Je ne sais plus. Oui, je crois.
  - Vous étiez avec une copine.
  - Oui, je m'en souviens. Oui.
  - C'était moi.
- Nous revenons à la table de Goscinny pour lui raconter cette belle histoire.
- C'est écrit, que voulez-vous. Le grand scénariste, là-haut, doit bien rigoler. Il vous envoie des signes du destin pour vous compliquer la vie. Ah, mais vous faites un beau couple, tous les deux, je vous assure. N'est-ce pas, maman ?
  - Cesse de les embêter, René...
- Nous retournons danser. Oriane m'explique à sa façon l'attitude de Goscinny :
- Il est très content d'avoir rencontré Gilberte, alors il voudrait que chacun trouve sa chacune sur le bateau. Tous les soirs, il me présente un nouveau cavalier qui est exactement ce qu'il me faut.
  - Il est obligé de partir en croisière pour rencontrer la femme de sa vie. Dans son magazine, *Pilote*, il n'y a sûrement que des hommes. Toutes les bandes dessinées sont faites par des hommes et lues par des hommes. Les dessinateurs sont presque tous belges. J'ai lu qu'ils ne dessinent jamais de femmes. Vous savez pourquoi ?
  - C'est difficile à dessiner.
  - Oh non, ils y arrivent très bien, mais ils ne peuvent pas s'empêcher de commettre le péché de concupiscence en dessinant les seins et les fesses. Ils n'ont pas le temps d'aller à confesse à cause du bouclage, donc s'ils passent sous les roues du tramway c'est l'enfer direct.

## Élève delix

À propos d'enfer : je redescends dans ma cale vers minuit. Je n'ai pas besoin de marcher sur la pointe des pieds et de me déshabiller dans le noir. Toutes les lumières sont allumées. Mes compagnons folâtraient comme des farfadets. Ils hurlent des blagues en créole d'un bout du dortoir à l'autre. Je commence par me dire qu'ils doivent leur belle énergie à l'air vif du large, puis j'aperçois une bouteille qui passe de main en main... *Yo – oh – oh, and a bottle of rum !*

– Vous voulez licher, monsieur ? Il vient de chez mon oncle.

– Non, merci. Je suis un peu fatigué. Il est plus de minuit. Nous pourrions peut-être éteindre la lumière et dormir.

– Dormir, pourquoi donc ?

– Vous voulez lever bon matin ?

– Vous partez travailler ?

Je me couche et tente de dormir malgré la lumière et le bruit. J'ouvre l'œil toutes les cinq minutes pour voir s'ils se calment enfin. Par moments, j'ai l'impression de vivre une sorte de cauchemar dans lequel j'entends du français que je ne comprends pas. Au secours ! J'ai oublié ma langue natale ! Et mes parents qui n'ont pas jugé utile de m'enseigner le polonais.

Après avoir avalé en vitesse une sorte de porridge que l'on nous sert au petit déjeuner, je pars à la recherche du commissaire de bord.

– Bonjour, je voudrais savoir s'il est possible de changer de classe.

– Tout est possible, jeune homme. En quelle classe êtes-vous, en quelle classe voulez-vous aller ?

– Je suis dans la cale et je voudrais remonter un peu vers la surface, mettons en classe Cabine.

– Vous trouvez la classe Touriste un peu bruyante ?

– J'ai cru que ce serait la même classe Touriste que sur le Flandres, que j'ai pris il y a trois ans.

– C'est une classe Touriste sans touristes, en effet. Voyons... Puisque nous allons faire escale à Porto Rico tout à l'heure, je vais vous compter un surclassement sur San Juan – Le Havre. 325 nouveaux francs. Ah non. Je suis désolé.

## Élève-delix

– J’ai utilisé cette carte pour acheter mon billet, donc la Compagnie Générale Transatlantique l’accepte.

– Pas à bord. Nous ne sommes pas équipés.

– C’est bien ma chance.

– Vous connaissez peut-être quelqu’un qui vous câblerait de l’argent.

– Eh bien, mes parents.

– Où sont-ils ?

– Sur la Côte d’Azur.

– Nous avons un bureau à Nice.

J’envoie un câble :

“Dr et Mme Greif, résidence de la Pinède, Fréjus-Plage, Var – Prière aller CGT Nice envoyer 325 F paquebot Antilles pour surclassement. Merci. Jean-Jacques.”

Je prends congé de mes voisins de dortoir. Ils m’adressent des sourires moqueurs.

– Vous quittez déjà ?

– Vous vous étiez trompé classe ?

– Il a billet de seconde, mais ils l’avaient mis en troisième par bétise.

Je m’installe dans une cabine à quatre couchettes. Je mange sur une nappe blanche. Le maître d’hôtel nous annonce qu’il y a de la langouste et de l’ananas frais au menu.

– Le chef a profité de l’escale à la Guadeloupe pour s’approvisionner.

Comment s’appelle cette délicieuse croûte rouge ? On appelle ça la carapace, amigo.

Au lieu d’honorer de ma présence la soirée dansante de la classe Cabine, je retourne en première après le dîner. Goscinny est en train de travailler dans la bibliothèque.

– Toujours Joe et Averell ?

– Non, ce soir j’écris Iznogoud.

– C’est nouveau ou c’est déjà paru ?

– Ça paraît depuis bientôt deux ans. Ça se passe à Bagdad. Iznogoud est un grand vizir très cruel qui veut devenir calife à la place du calife. Aucune vilénie ne le rebute. Il commet des crimes abominables.

## Élève delix

– L’année dernière, je suis allé en Inde. J’ai lu des trucs sur le grand Moghol. Quand il mourait, tous ses fils voulaient monter sur le trône. Ils avaient trouvé un système de sélection pas très naturel pour désigner le plus rusé : celui qui réussissait à faire crever les yeux de tous ses rivaux devenait grand Moghol à la place du grand Moghol.

– Ah, pas mal. Je n’oserais pas aller aussi loin. Dans Iznogoud, on peut s’empaler dans le palais, mais ça reste abstrait. Un personnage de bande dessinée ne pourra jamais être aussi méchant qu’un imbécile en chair et en os. Vous portez un veston, ce soir ? Je sens que vous voulez impressionner Oriane. Elle vous attend avec impatience.

– C’est mon voisin de cabine qui me l’a prêté pour aller dîner. Je suis passé de la classe Touriste à la classe Cabine.

– Une nuit de dortoir vous a suffi.

– J’ai hésité. Je me reprochais d’être raciste. En fait, qu’ils soient noirs ou blancs, j’ai du mal à supporter qu’ils parlent une langue que je ne comprends pas et qu’ils passent la nuit à boire et à rigoler.

– Vous n’avez pas envie de boire avec eux.

– Je ne bois pas d’alcool, c’est un terrible défaut. Ils croient que je les méprise. Aujourd’hui, il y a eu toute une histoire. Ils ont appris qu’ils avaient le droit d’apporter en métropole un litre de rhum seulement. Le commissaire de bord s’est fâché. Il a dit que le décret avait été promulgué le mois dernier, qu’ils auraient dû le savoir. Ce qu’ils ont bu la nuit dernière, ce n’était rien à côté de ce qu’ils vont boire maintenant. Ils ont emporté une provision de rhum pour toute l’année. Ils doivent la boire en huit jours.

Je danse de nouveau avec Oriane. Ce soir, nous découvrons que nous habitons tous les deux boulevard Saint-Germain. Gosciny jubile.

– Quand vous serez mariés et que vous aurez douze enfants, vous vous souviendrez que c’est moi qui vous ai présentés l’un à l’autre. Vous savez, Jean-Jacques, elle joue très bien du piano. D’ailleurs nous avons inventé un jeu. Ça s’appelle : faire pleurer le chef d’orchestre. Vous nous faites une petite démonstration, Oriane ?

## Élève delix

– Vous êtes cruel.

– Mais non, c'est très amusant.

Oriane dit quelques mots à l'oreille du pianiste et chef d'orchestre. Il lui baise la main et lui laisse le piano. Elle annonce une mazurka de Chopin.

– Regardez, me dit Gosciny. Il sort son mouchoir à carreaux. Les larmes dégoulinent sur ses joues. Il est polonais. Il a étudié le piano au conservatoire de Varsovie. Il rêvait de jouer Chopin dans des salles de concert plutôt que *Strangers in the Night* devant des gens qui sirotent leur cocktail.

– Ou bien il pleure en entendant ce que subit ce pauvre Chopin. Aïe encore une fausse note. Oh quelle bouillie. Il ne peut pas lui tordre le nez comme elle le mérite, parce que les passagers ont tous les droits. Il perdrait sa place et alors il ne pourrait plus envoyer de dollars à sa vieille mère qui est restée là-bas.

– Vous croyez ? Vous vous y connaissez ?

– Mon frère est pianiste. Si c'était lui qui jouait, je vous assure que vous entendriez la différence.

– Un pianiste, un polytechnicien. Vos parents doivent être contents.

– J'ai encore un autre frère, qui entre à Polytechnique lui aussi. Mais moi, ce n'est pas sûr. Il suffit que six élèves démissionnent de Normale Sup pour que je puisse y aller.

– Pourquoi voudraient-ils démissionner ?

– Parce qu'ils préfèrent Polytechnique. C'est ce que m'a conseillé mon prof de maths. Il a dit : "J'ai choisi Normale et regardez où ça m'a mené." Prof de maths toute votre vie, ce n'est pas rigolo. Vous êtes sur des rails, vous ne pouvez pas en sortir. À Polytechnique, vous avez plus de choix. C'est comme une route, avec des bifurcations et des chemins de traverse.

– Alors allez à Polytechnique. Puisque vous aimez l'autostop.

– Ce qui m'embête, c'est que je suis obligé de m'engager dans l'armée. C'est une école militaire. Je n'aime pas l'uniforme.

– Ah, moi, j'ai gardé un bon souvenir de mon service. Où croyez-vous que j'ai trouvé les modèles pour les centurions stupides d'Astérix ?

## Élève delix

– Je crois que j’arriverais à imaginer des militaires stupides sans avoir besoin d’observer des modèles. Vous êtes allé chercher des modèles pour les Dalton dans un bain au Far West ?

– Vous aimez l’aventure et pas l’armée. Si vous saviez écrire ou dessiner, vous pourriez venir travailler à Pilote. Ils sont tous comme vous.

### **Mon Tristram Shandy**

Je raconte mes exploits à Goscinny :

– Comme nous étions trois et qu’ils venaient justement de tuer trois militants pour les droits des noirs, nous avons écrit sur une pancarte que nous étions français... Toutes les filles tombaient amoureuses du Hollandais. Quand elles lui demandaient son adresse, il donnait la mienne, puisqu’il prétendait habiter à Paris... J’ai vu une porte ouverte, surmontée d’une inscription disant : *Caballeros*. Je suis entré. Il y avait une sorte de dortoir. J’ai réussi à trouver un lit vide dans le noir et je me suis couché... Il m’a dit que j’avais loué la chambre pour la nuit et que l’un de ses amis en avait besoin dans la journée. Il me servait de la langouste et de l’ananas à tous les repas, même au petit déjeuner.

– J’espère que vous notez tout ça. Sinon, on oublie.

– J’ai une bonne mémoire.

– Vous verrez, dans vingt ans.

Je danse avec Oriane. Son nom complet, c’est Oriane Lambert-Cahier. Les gens qui ont un nom de famille composé m’énervent. Si je voulais porter le nom de ma mère, ça donnerait Jean-Jacques Greif-Zien. Personne n’arriverait à l’écrire sans faute. Elle voyage avec ses parents, des personnes très distinguées.

Goscinny me demande si je suis satisfait de la classe Cabine.

– Je regrette un peu le réfectoire. Je n’avais pas besoin de porter de veste et je pouvais poser les coudes sur la table.

Celui qui écrit le scénario là-haut m’a entendu et décide de me faire une farce. Le mercredi 26 août, alors que je reviens du tournoi de ping-pong de mauvaise humeur

## Élève delix

parce que j'ai été battu en demi-finale, je ne trouve plus mes affaires dans ma cabine. Je vais voir le commissaire.

– Je suis désolé, mais nous n'avons reçu aucun argent pour votre surclassement. Demain, nous faisons escale à Vigo. Moi, je récupère la couchette pour accueillir un passager de plus en classe Cabine. Nous avons transporté votre sac en classe Touriste.

Les buveurs de rhum se souviennent très bien de moi.

– Tiens, vous êtes revenu !

– Nous avons gardé le lit pour vous !

– Ils éteignent la lumière trop tôt, là-bas ?

– Il voulait revenir chez nous. Il nous trouve plus gentils.

Si je ne racontais pas mes aventures tous les soirs à Goscinny, il finirait par s'ennuyer.

– Ils vous ont déménagé sans vous avertir ? C'est un peu cavalier.

– Ils m'ont traité comme un passager de classe Touriste. Le pire, c'est qu'ils ont égaré mon *Tristram Shandy* au passage.

– Qu'est-ce que c'est qu'un triste âne chien dit ?

– C'est un roman de Laurence Sterne, un auteur anglais du XVIII<sup>ème</sup> siècle.

– Je ne l'ai pas lu, mais j'en ai entendu parler.

– Je suis sûr que ça vous plairait beaucoup. *Tristram Shandy*, le narrateur, décide de raconter sa vie. Il commence par sa conception. Au moment précis de la création du bébé, sa mère demande à son père s'il n'a pas oublié de remonter l'horloge. Du coup, son père ne se concentre pas bien sur sa tâche et les esprits animaux de l'embryon sont tout dispersés, ou quelque chose comme ça. *Tristram Shandy* a du mal à mener son récit. Il s'égaré constamment dans des digressions consacrées aux aventures de son oncle ou à la difficulté d'écrire. Pour mieux faire comprendre une métaphore, il trace des zigzags au milieu de sa page. Pour illustrer une idée, il intercale une page blanche ou noire. Je pense qu'il va naître avant la fin du livre, mais cela n'a pas beaucoup d'importance.

– C'est rigolo que ce soit justement ce livre-là qui ait disparu. Vous pouvez considérer sa perte comme une digression de plus.

## Élève delix

– Je le rachèterai à Paris. Je regrette quand même cet exemplaire. Je l’ai trouvé dans une librairie de la cinquième avenue, à New York. C’était un souvenir de voyage.

Escale à Vigo. Je me promène avec Oriane, Gilberte, Goscinny et sa mère. Nous nous installons à la terrasse d’un café pour manger des glaces. Goscinny nous éblouit par sa maîtrise de l’espagnol.

– C’est normal : j’ai grandi en Argentine.

Au moment de payer, malgré toute son éloquence, il n’arrive pas à convaincre le garçon d’accepter des francs.

– Attendez. Bien que je sois très pauvre, je peux vous inviter avec ce petit objet magique. C’est une carte American Express.

– On dirait que le garçon n’est pas sensible à votre magie.

Gilberte nous tire d’affaire :

– Donnez-moi les francs, René. Regardez, il y a une banque juste en face. Je fais un saut, je les change contre des pesetas.

Je ne suis pas très content.

– D’abord vous parlez espagnol. Maintenant vous payez en pesetas. On se croirait vraiment en Espagne.

– Ah, l’Espagne, que voulez-vous, ça ressemble à l’Espagne.

– Oui, mais moi, je me suis juré de ne jamais aller en Espagne tant que ce pays serait dirigé par Franco. J’avais décidé que Vigo se trouvait au Portugal.

– Eh bien, quittons cet horrible pays et retournons sur le bateau !

Mes déménagements amusent autant les passagers de la cale que ceux de première.

– Ils sont venus et ils ont pris votre sac.

– Ils s’étaient trompés. Ce n’est pas votre bonne place.

– Ils vous ont mis dans la cabine du capitaine !

Le commissaire se répand en plates excuses. Je préférerais moins plates, mais plus sincères.

## Élève delix

– Je suis absolument navré. Un malentendu regrettable. L’agence de Nice avait envoyé l’argent à Vigo, sachant que nous y faisons escale. C’était plus simple que de le câbler en mer. Nous avons remis votre sac dans la cabine, bien sûr.

### **Un petit tour en Chevrolet**

Le 4 septembre au matin, je prends l’autobus avec mon frère Noël pour aller à Polytechnique.

– Hier, maman commençait à être inquiète. Quand tu as sonné, il devait être neuf heures du soir, elle était étonnée. Elle ne t’attendait plus.

– J’ai déposé tous les autres avant de rentrer.

– La Chevrolet a bien marché ?

– La boîte de vitesse s’est bloquée près d’Erzurum. Un garagiste nous l’a changée. Ils connaissent bien ces vieilles Chevrolet, là-bas. Ils ont toutes les pièces de rechange que tu veux.

– Vous êtes passés à Erzurum.

– Nous avons suivi ton itinéraire jusqu’en Iran. Tu sais, tu l’avais marqué sur la carte du monde qui est accrochée au mur dans la chambre d’Olivier. J’avais tout noté soigneusement. Là où nous avons divergé, c’est à Isfahan. Au lieu de partir vers l’est pour aller en Inde, nous avons continué jusqu’à Shiraz, et puis nous avons fait demi-tour. Nous sommes revenus par l’Irak et la Syrie. Et toi ?

– J’ai renoncé à mon tour du monde. À Pittsburgh, j’ai bifurqué vers le sud. Je suis allé à la Nouvelle Orléans et en Floride, et puis dans les Antilles. Dans le sud des États-Unis, j’ai fait de l’autostop. J’ai aussi roulé dans des grosses Chevrolet ! Vous allez la revendre ?

– Le garagiste, tu sais, celui qui nous l’a vendue, je t’avais expliqué, c’est un client du père de Jean-Claude, il a promis de la reprendre. Nous l’avions achetée six mille, il va peut-être la reprendre trois mille.

– Bonne affaire. Surtout que vous êtes six.

## Élève delix

– Oui, mais nous avons payé aussi l’assurance internationale, et puis la réparation. Elle a aussi un petit trou dans le coffre.

– Un petit trou ?

– La police nous a tiré dessus, en Irak. C’est Isabelle qui conduisait. Il y avait un petit poste de police au bord de la route. Ils en ont partout. Elle ralentit. Le policier lui fait un signe de la main. L’ennui, quand on est six... Isabelle et Yves pensent que le policier a dit Bonjour, Jean-Claude et Jean-Pierre qu’il a dit Passez, Yves et moi qu’il a dit Stop.

– Vous devez voter et tout ?

– Nous n’avons pas le temps d’arriver au vote. Nous en sommes encore à examiner les hypothèses que nous entendons un coup de feu. Là, nouvelle discussion : “Un pneu a éclaté... Non, ça ne fait pas ce bruit-là... Il a tiré à blanc... Non, c’était un vrai coup de feu... Il a dû tirer en l’air pour nous avertir...” Bon, Isabelle s’arrête. Le policier arrive, vérifie nos papiers et nous permet de repartir. Un peu plus tard, nous arrivons à l’hôtel. Nous prenons nos valises dans le coffre. Gilles dit : “C’est bizarre, il y a un trou dans ma valise.” Toutes ses chemises sont trouées. Nous nous moquons de lui. En fait, il y a un petit trou dans le coffre. D’ailleurs nos chemises sont trouées aussi. Figure-toi que la balle a traversé quatre valises et que nous l’avons retrouvée dans le dossier de la banquette arrière. Cinq centimètres de plus et je la prenais dans le dos. Nous descendons où ?

– Place du Panthéon. De toute façon, c’est le terminus. Moi aussi, en voyage, j’ai souvent eu conscience d’avoir échappé à des dangers. On se dit : “Ouf !” En même temps, on se reproche de ne pas avoir été assez vigilant.

– Le coup de fusil, comme nous n’avions rien vu, ça nous a fait rigoler. Il nous est arrivé un truc plus embêtant en Turquie. Un soir, je conduis, il pleut, on ne voit presque rien. J’aperçois une vague forme sur la route, mais je n’ai pas la place de l’éviter. La Chevrolet freine assez mal, et en plus la piste est glissante. Ça fait boum. Je m’arrête pour voir. Un veau. Il a été projeté sur le côté. Il a l’air plutôt mort. Nous ne savons pas trop quoi faire. Peut-être laisser un ou deux billets de dix dollars sous une pierre, quelque chose comme ça.

## Élève delix

- Là, vous aviez le temps de voter.
- Justement, pas du tout. D'un seul coup, des paysans surgissent de partout, au moins vingt. L'air très fâchés.
- Avec des fourches ?
- Ils peuvent prendre des pierres. Yves commence à s'excuser.
- Il parle bien turc ?
- En général, il se débrouille assez bien, mais là, nous sommes peut-être chez les Kurdes, ou chez des Turcs qui ne veulent pas comprendre. Nous remontons dans la voiture en vitesse. Ils se postent sur la route pour faire barrage. Je démarre et je fonce dans le tas, alors ils s'écartent.
- Vous avez économisé vingt dollars.
- Nous déclarons l'incident à la police dans la première ville. Ils disent que nous avons bien fait de filer, qu'ils auraient pu facilement nous tuer.
- Eh mais dis-moi, est-ce que vous êtes tous tombés amoureux d'Isabelle ?
- Tous, sauf Yves.
- Amoureux de Jésus, c'est ça ?
- Il n'a pas encore décidé s'il veut devenir curé ou géographe.
- Tu sais, je l'ai rencontré quand nous avons fondé une association des anciens du jeu télévisé auquel j'ai participé, le Grand Voyage. C'était l'époque où il se préparait pour le pèlerinage de Chartres. Il voulait me convaincre de l'accompagner. Il disait que j'avais besoin de Dieu, même si je n'en étais pas conscient. Je lui répondais que si j'avais envie de me rapprocher de Dieu, j'irais plutôt chercher celui de mes ancêtres. Isabelle a choisi qui, alors ?
- Personne. Elle a maintenu l'équilibre habilement. Elle était un peu notre mère à tous.
- Elle est assez autoritaire.
- Justement. Je trouve qu'elle ressemble à maman, son côté blonde aux yeux bleus aussi, donc je ne pouvais pas tomber vraiment amoureux d'elle. Toi, ça ne te dérange pas, apparemment. Elle dit que tu l'as draguée au Luxembourg.

## Élève delix

– Draguée ? Je suis bien trop timide. Je l’ai abordée au Luxembourg parce que je la connaissais. Nous étions aux sports d’hiver ensemble dans un groupe d’étudiants l’année où j’étais en Maths Sup. À Cervinia, en Italie. Elle habite rue de Médicis, la rue qui longe le Luxembourg. Je suis allé prendre le thé chez elle plusieurs fois. Elle se demandait où partir en vacances, alors je lui ai dit que vous cherchiez du monde pour remplir votre Chevrolet. J’ai dit ça aussi à Yves. Il ne vous a pas trop embêtés avec les Hittites ?

– Nous étions contents d’avoir un guide en permanence dans la voiture. Ça y est, place du Panthéon.

– Un truc vraiment bizarre, c’est que dans dix minutes nous allons quitter la vie civile et entrer dans la glorieuse Armée Française.

### **Football**

Ils nous donnent des uniformes en-veux-tu-en-voilà. Pour l’intérieur et pour l’extérieur, pour l’été et pour l’hiver, pour faire semblant de se battre, pour aller au bal de l’opéra. En laine, en gabardine, en coton. Avec des chaussures rouges, des chaussures noires, des bérets, des képis, un bicorne, une épée. Et puis tout un lot de chemises, de tricot, de cravates, de ceintures, de chaussettes, de sous-vêtements, dans un grand sac cylindrique de couleur kaki appelé “sac marin”.

Des élèves de la promotion précédente, qui commencent leur deuxième année à l’école, jouent les grands frères.

– Il faut graisser l’épée, sinon elle rouille.

– Tu trouveras de la graisse dans le sac marin. Et aussi du cirage pour les chaussures.

– Nous devons cirer nos chaussures ?

– T’es à l’armée, mon pote !

– Tu vois la doublure à l’intérieur de ton képi ? Elle est rouge, parce que t’appartiens à la promotion rouge. Nous, c’est la promotion jaune. Ça alterne. Après

## Élève delix

vous, il y aura de nouveau une jaune. C'est comme ça depuis que l'école existe. Vous avez pas de chance, parce que les jaunes ont toujours été meilleurs que les rouges.

– Ouais. Et leur principale qualité, c'est la modestie, j'imagine.

– Tes affaires sont marquées, comme ça tu peux les récupérer quand tu les donnes à la lingerie. 372... Toi, t'es un fort en maths. Reçu vingt-deuxième...

– C'est d'après le classement ? Pourquoi ils ajoutent 350 ?

– Nous avons notre rang de classement comme numéro, puisque nous sommes les meilleurs. Pour vous, les minables, ils commencent à trois cent cinquante. D'ailleurs ton vrai classement, ce sera mieux que vingt-deux, parce que les premiers sont partis à Normale Sup.

Je monte mes affaires dans ma chambre en plusieurs voyages. Au quatrième étage sans ascenseur, c'est bien ma chance. On ne dit pas chambre, mais "casert".

– Salut. Je suis Greif.

– Raynaud.

– Bobet, comme le coureur.

– Malouf.

– Delmas. Je te connais, Greif. Nous étions en Maths Sup ensemble à Louis-le-Grand.

– Ah ouais, je me souviens.

Pas vrai. Ou alors un souvenir très vague. C'était un de ces internes en blouse grise, venus de leur province lointaine, qui se ressemblaient tous.

– Y'a que cinq lits.

– C'est le dernier casert de l'étage. Il est plus petit à cause de l'escalier, alors ils ont pas eu la place de mettre un sixième lit.

– Justement, maintenant que nous sommes tous là, nous allons pouvoir choisir les lits. Greif, si t'acceptes le lit près de la fenêtre, nous avons déjà choisi les nôtres et tout le monde est content.

– Et si la fenêtre me plaît pas ?

– Nous serons forcés de jouer aux dés ou aux cartes.

## Élève delix

– Bon, je prends le lit près de la fenêtre. Je veux bien jouer aux cartes quand même, remarquez.

Ils ont peur d’avoir trop chaud ou trop froid, à cause du radiateur et des courants d’air. Moi, je m’en fiche. Je ne fais que passer, enfin j’espère. J’ai découpé dans Le Monde le classement du concours de Polytechnique et celui du concours de Normale Sup. En comparant soigneusement, j’ai trouvé que onze élèves appartenaient aux deux listes. Pour Normale, je retiens seulement ceux qui sont avant moi. Sur trente-cinq élèves, il y en a donc vingt-quatre qui étaient tellement forts en maths qu’ils ne se sont même pas présentés au concours de Polytechnique. J’en ai rencontré, de ces matheux fous, au lycée Louis-le-Grand. Certains n’avaient aucune chance d’être reçus à Polytechnique parce qu’ils étaient sûrs d’obtenir des zéros éliminatoires en sport. D’autres ne supportaient pas l’idée du service militaire. Je me suis toujours senti différent d’eux, à vrai dire.

Je repère les noms sur le tableau de répartition des caserts. Je n’ai pas un moment de libre dans la journée : nous devons assister à des conférences du général et du directeur des études, rencontrer le capitaine et les adjudants responsables de notre étage, aller chercher nos cours polycopiés. Après le dîner, pendant que mes camarades jouent au billard ou regardent la télévision dans le foyer des élèves, je pars à la recherche des onze matheux chanceux. Je trouve cinq lits vides. J’étudie ma liste... Sur les six élèves présents, cinq sont classés dans les trente premiers à Normale Sup. J’en déduis qu’ils ont vraiment choisi Polytechnique. Le sixième est comme moi. C’est le trente-cinquième du classement. La situation est donc bien claire : s’il reste, je pars ; s’il part, je reste<sup>6</sup>.

Je descends dans son casert au deuxième étage. Je le trouve en train de boucler sa valise.

– Je suis le trente-sixième. Je vois que tu pars.

– Désolé. L’uniforme ne me va pas du tout. J’ai toujours détesté les bérets.

– Bonne chance.

---

<sup>6</sup> Pour un polytechnicien, tous ces calculs sont très simples, évidemment.

## Élève delix

Mon copain Rinaldi, qui est très malin, me fait remarquer que c'est moi qui ai de la chance.

– Le destin a choisi à ta place, donc tu ne risques pas de faire le mauvais choix. Le pauvre mec qui est parti à Normale, il va peut-être le regretter toute sa vie.

Moi aussi, je déteste les bérets, mais je suis très content d'une chose : mon lit près de la fenêtre. Quand je suis adossé au mur pour lire, je vois tout Paris. Au premier plan, les toits gris de plusieurs immeubles de la rue des Écoles et de la rue Monge ; dans le lointain, la meringue blanche du Sacré-Cœur ; entre les deux, dominant la fourmilière des maisons comme une reine immense et délicate, la cathédrale Notre-Dame.

L'école Polytechnique se trouve au sommet de la montagne Sainte-Geneviève et moi je suis tout en haut de l'école. Les autres caserts n'ont pas une aussi belle vue. Tiens, je vais apporter l'appareil que j'ai acheté à la Jamaïque pour prendre des photos.

Nous devons passer trois jours à l'école, puis trois semaines au camp militaire du Larzac pour apprendre à ramper dans la boue et à tirer au fusil.

Le deuxième jour, les anciens nous montrent les endroits où l'on fait le mur.

– Nous aurons vraiment besoin de faire le mur ?

– T'as trois permissions de soirée par semaine. Si tu veux sortir plus, ou rentrer après minuit, bien forcé. Regardez bien où vous mettez les pieds, les gars. Cette cave s'appelle le Styx. Ce soupirail donne sur le petit square au coin de la rue des Écoles et de la rue Monge. Il y a une chaîne qui pend de l'autre côté, parce que c'est assez haut. Dans ce sens, pour sortir, c'est facile. Dans l'autre sens, pour rentrer, il faut être sportif.

Nous sortons par le Styx et nous allons nous promener boulevard Saint-Michel. Comme nous n'avons pas de permission, nous devons faire le mur pour rentrer.

– Je vais vous montrer le mur de la Boîte à Claques. C'est le petit bâtiment à l'entrée où vous êtes mis en civil. Nos anciens lui ont donné ce nom parce qu'il ressemble au carton à chapeaux dans lequel on rangeait le claque, c'est-à-dire le

## Élève delix

bicorne. Vous voyez le décrochement avec les moulures, là. Ça fait des bonnes prises pour grimper. On arrive dans une petite salle de classe. La fenêtre n'est pas vraiment fermée : il suffit de pousser pour l'ouvrir.

Quand il revient par un mur de la rue Monge, mon frère Noël tombe sur un adjudant qui le met promptement aux arrêts. Il devient aussitôt célèbre. Assailli à sa sortie.

– C'est comment, la prison ?

– Génial.

– Un cachot avec de la paille et des rats ?

– Mais non : une chambre comme les autres, sauf qu'elle est fermée à clé.

– Qu'est-ce qu'il y a de génial, là-dedans ?

– Comme tu es enfermé, le cuisinier a pitié de toi alors il t'apporte un délicieux gâteau de semoule au caramel. Le gâteau du prisonnier, ça s'appelle.

Le troisième jour, nous avons droit à notre première séance de sport. Au début de l'été, quand nous sommes venus à l'école pour voir le médecin et le tailleur, on nous a demandé de choisir un sport. Le tailleur avait besoin de savoir à l'avance. Il coupe des culottes de cheval sur mesure pour les élèves qui choisissent l'équitation, etc. Rinaldi m'a convaincu de m'inscrire en athlétisme, comme lui. Il avait entendu dire que les élèves étaient répartis dans les caserts par groupes sportifs. En fin de compte, pas du tout. Bobet et Malouf font du judo, Delmas de l'escrime, Raynaud de la natation. Rinaldi n'habite même pas à mon étage. Nous partons tout de même ensemble avec notre groupe d'athlétisme au stade de la Croix de Berny, où nous allions déjà quand nous étions élèves au lycée Louis-le-Grand. Nous portons des maillots rouges. Un moniteur de sport et deux adjudants nous accompagnent. Le moniteur nous fait un petit discours dans l'autocar.

– Nous avons constitué deux groupes d'athlétisme en fonction des notes que vous avez obtenues aux épreuves sportives du concours. Vous êtes Athlétisme II. Nous commencerons le vrai travail quand vous reviendrez du Larzac. Aujourd'hui, nous jouerons au football.

## Élève delix

Je comprends que je ne mérite pas d'appartenir au groupe Athlétisme I. Je ne suis pas grand, je ne saute pas haut, je ne lance pas le poids très loin. Je cours assez vite, quand même. En tout cas, j'aurai le plaisir de pouvoir me prendre pour un champion dans mon groupe. Les autres sont de pauvres matheux lunetteux boutonneux qui ne savent même pas jouer au football. Je traverse le terrain balle au pied, je dribble, je feinte, je fonce, je vais marquer... Aïe ! L'adjudant qui joue arrière me fauche et je m'étale de tout mon long, le nez dans l'herbe. Cette brute m'a bloqué le genou, en vérité. Je boite. Je vais m'asseoir sur le banc de touche. Le moniteur me demande si j'ai mal.

– Ouais, plutôt. Il a pas le droit, de me faucher comme ça.

– Un jour, vous serez officier et il devra vous obéir. En attendant, vous êtes un simple trouffion et lui un sous-officier. Il a tous les droits.

### **De l'eau dans le genou**

Quand je me réveille, ma jambe est toute raide. J'ai du mal à enfiler mon pantalon et à tenir debout.

– Tu vas souffrir quand il faudra crapahuter, remarque Bobet.

L'adjudant d'appel ne veut pas que je souffre.

– Allez à l'infirmerie. Ils vous diront si vous pouvez partir aujourd'hui avec tout le monde. Si vous arrivez là-bas avec un ou deux jours de retard, ce n'est pas grave.

La salle d'attente de l'infirmerie est pleine d'élèves qui ont mal quelque part. Ils veulent savoir si les épreuves qu'ils vont subir au Larzac ne risquent pas d'aggraver leur cas. Le médecin les rassure.

– Vous pouvez y aller. Ils ont tout ce qu'il faut pour vous soigner là-bas.

J'attends sagement. Si j'avais su que ce serait si long, j'aurais apporté un livre. Un spectacle très distrayant se déroule dans la cour : mes camarades montent dans des autocars kaki avec leurs sacs marins.

Vers midi, mon tour arrive. Le médecin n'est pas content.

– C'est sérieux. Il y a un épanchement. Vous auriez dû passer avant les autres.

## Élève delix

– Je ne pouvais pas le deviner.

– Il faut ponctionner tout de suite. Je vous envoie au Val de Grâce.

Même l'ambulance est kaki. Je me dis que c'est du gâchis de prendre une ambulance pour aller au Val de Grâce, qui se trouve à cinq minutes de l'École Polytechnique, mais je reconnais qu'à pied je pourrais pas.

Le chirurgien de garde trouve que la vie est mal faite.

– Pas une seule urgence de toute la matinée. Et bien sûr, dès que les autres partent déjeuner, vous arrivez. Je n'ai pas d'anesthésiste, moi. Bon, je vais voir ce que je peux faire.

Il m'allonge sur une table d'opération. Il saisit une seringue géante. On pourrait utiliser l'aiguille comme paille pour boire du milkshake. Que veut-il faire avec ce truc-là ? Horreur ! Il veut me l'enfoncer dans la jambe. Au secours, à l'assassin ! Appelez la police, ou au moins l'anesthésiste. Il a peut-être bientôt fini de manger. Il en est au dessert, je le sens. Non non, vous n'avez pas besoin de prendre un café. Quoi ? Aller jouer au flipper ? Je vous interdis. Revenez tout de suite.

Trop tard. Une douleur abominable remonte de ma jambe à ma tête et éteint toutes mes pensées. Quand la lumière se rallume, je découvre qu'il existe toutes sortes de douleurs. Eh, arrêtez de farfouiller là-dedans avec votre aiguille. Vous avez accroché un nerf ! Rayé l'os ! Je ne peux pas en racheter un neuf...

– Voilà. Regardez, j'ai retiré au moins un quart de litre d'eau.

– D'où elle vient, toute cette eau ?

– C'est de la lymphe. Vous savez que notre corps est fait de quatre-vingts pour cent d'eau. Je vais vous mettre un plâtre.

– Un plâtre ? Je ne peux pas aller crapahuter dans la boue, alors ?

– Pas dans les trois semaines qui viennent, en tout cas.

Mon frère Noël a inauguré la prison (mais il en est sorti pour partir au Larzac). Moi, je suis le premier élève de ma promotion à m'installer à l'infirmerie de l'École Polytechnique. Je ne suis pas seul, car des élèves de la promotion jaune y séjournent

## Élève delix

déjà. L'infirmière vient me faire une piqûre tous les matins. Dans la fesse, avec une seringue et une aiguille ordinaires. À côté de la ponction, ce n'est rien du tout.

– Dites, à quoi elle sert, votre piqûre ?

– C'est de la pénicilline pour éviter une infection.

– S'il n'y avait pas cette piqûre, je n'aurais pas besoin de rester à l'infirmierie.

– Oui, mais il y a cette piqûre.

– Vous savez ce que je vous propose ? Je rentre chez moi et mon père me fait la piqûre. Il est médecin.

– Vous n'êtes pas heureux chez nous ? Remarquez, je ne suis pas contre. Votre père est vraiment médecin ?

– Docteur Greif, 229 boulevard Saint-Germain.

– Bon, ce n'est pas trop loin. Si ça ne va pas, vous pourrez revenir. Je vais préparer une ordonnance que vous donnerez à votre père. Je commande une ambulance pour demain.

– Un taxi pour aujourd'hui, ce serait encore mieux. Je n'ai qu'à téléphoner chez mes parents. Ma mère viendra me chercher avec le taxi. Vous n'aurez pas besoin de vous occuper de l'ambulance.

– D'accord. Vous avez le plâtre depuis le sept. Revenez le vingt-huit pour le faire enlever.

Je pourrais garder l'ordonnance dans ma poche, ni vu ni connu. Autant la montrer à mon père, sachant que cela revient au même.

– De la pénicilline tous les jours ? Tu veux ça ?

– Seulement si c'est nécessaire.

– Tu n'as qu'à surveiller ta température. Si tu as de la fièvre, je t'en donnerai.

Je retrouve ma chambre, que je croyais avoir quittée pour toujours. Bien mieux que l'infirmierie. J'écoute des quatuors de Beethoven sur ma chaîne hi-fi. Je sautille avec mes béquilles pour aller jusqu'à la chambre d'Olivier. Il me joue une petite sonate de Schubert. Qui préférerait crapahuter ?

– Dis, Oliver, tu pourrais m'acheter quelque chose ?

## Élève delix

– Tout ce que tu veux. Dans la limite de mes dix francs d’argent de poche, bien sûr.

– Mais non, je vais te donner de l’argent. Tu vois la papeterie, rue de Bellechasse ? Tu achètes cinq grandes feuilles de papier blanc. Très grandes. Mettons un mètre par soixante-dix centimètres. Et puis des feuilles de papier collant de toutes les couleurs.

– Du papier collant ?

– Oui, comme à l’école maternelle. Le genre qu’on lèche pour le rendre collant.

Une idée de tableau m’est venue du côté de Tampa. Je découpe le papier collant en bandes. Je colle les bandes de manière à produire des petits reliefs, semblables à des irrégularités ou à des dos d’âne sur une route. Quand le tableau est terminé, il ressemble au paysage accidenté que l’on voit d’un avion. J’essaie des formes et des couleurs différentes. J’accroche les tableaux les plus réussis aux murs de ma chambre.

La nourriture est meilleure qu’à l’infirmerie.

– Je vais acheter un ananas, dit ma mère.

Elle considère que chaque personne a un fruit préféré ; elle les fraises des bois, moi l’ananas.

Un autre avantage par rapport à l’infirmerie, c’est que mes copines peuvent me dorloter. Armelle Le Goff et Catherine Béret, sœurs de deux de mes camarades, viennent ensemble parce qu’elles habitent à vingt mètres l’une de l’autre place du Panthéon. Hervé Le Goff est entré à Polytechnique du premier coup, il y est donc depuis un an.

– J’ai vu ton frère, Armelle. Il s’occupe de la bibliothèque des élèves.

– Je lui ai dit d’acheter *L’Homme sans Qualités*. Il m’a ri au nez. Il dit que les élèves ne lisent que des romans policiers. Il s’occupe aussi du ciné-club. Il faut que j’écrive quelque chose sur ton plâtre.

– Eh, Jean-Jacques, c’est toi qui as fait ces tableaux ? On dirait des sculptures. Ça te gratte pas, ta jambe ?

– Jusqu’à maintenant, non, mais fallait pas m’en parler. Ça commence. C’est atroce... Ouh ! Donne-moi vite l’aiguille à tricoter, là. Heureusement que ma mère tricote.

## Élève delix

Katia Wittgenstein vient un jour sur deux. Elle prépare des gâteaux tout exprès pour moi. Elle me prête *Les Hauts de Hurlevent*.

– J’aime bien tes tableaux. Celui-là, il faut que tu le changes de mur. Ici, le soleil l’éclaire tous les après-midi. Les couleurs vont passer très vite.

Ma mère prépare aussi des tas de gâteaux. Elle reçoit les dames du bridge.

– Dis, Jean-Jacques, tu pourrais me rendre un service ? Puisque tu es là. Mme Mouton-Duvernoy vient de m’appeler. Elle ne peut pas venir. Son petit Roméo est tombé malade brusquement, elle doit l’emmener chez le vétérinaire.

– D’où je déduis que c’est un chien.

– Mais oui, tu le connais : son petit caniche. En tout cas, il nous manque quelqu’un pour compléter la troisième table.

– D’accord.

Je découvre à cette occasion que les dames du bridge ne savent pas jouer au bridge. Elles savent que le valet est plus fort que le cinq, mais elles ne se sont pas donné la peine d’apprendre la tactique, la stratégie, les impasses et le reste. Les cartes servent de prétexte. Quand ma mère dit : “Demain, j’ai mon bridge chez Mme de la Mésange”, cela fait plus sérieux que si elle disait : “Demain, j’ai mon bavardage et mes petits fours chez Mme de la Mésange”.

Elles me félicitent.

– Polytechnique, c’est formidable.

– Et votre frère aussi.

– Vous faites honneur à vos parents.

– Le neveu de mon amie Marie-Christine s’est cassé la jambe quand il était à Centrale. On fait beaucoup de sport, dans ces grandes écoles.

– Moi, c’est juste un épanchement. Ce n’est pas très grave.

– Et trente qui font dix-huit cents... Jacqueline, votre fils a gagné dix-huit francs !

Le chirurgien scie le plâtre pour l’enlever. Eh, attention, il y a une jambe là-dessous !

## Élève delix

Je passe une nuit à l'infirmerie, puis on m'autorise à retourner dans mon casert. À peine ai-je eu le temps de saluer Notre-Dame que mes camarades arrivent du Larzac, leur gros sac marin sur l'épaule. Bobet s'inquiète de ma santé.

– Et alors, le tire-au-flanc ? Tu tiens debout, on dirait ?

– J'ai eu un plâtre pendant les trois semaines. Ils me l'ont enlevé hier.

– Tu es resté ici tout le temps ?

– Mais non, je suis rentré chez moi. Là-bas, je peux me lever à l'heure que je veux et j'ai droit aux visites. Et vous, le Larzac ?

– Ah, mon pote, c'était chouette. Nous avons tiré au fusil, au PM, au FM<sup>7</sup>, et même au bazooka. Nous avons fait des marches de vingt kilomètres, de jour et de nuit. Nous dormions sur des lits de camp dans des grandes tentes. Les cabinets, c'était un trou derrière la tente. Ah, nous nous sommes bien marrés !

– Arrête, tu me donnes des regrets.

Ce Bobet, c'est le joyeux drille de la bande.

– Demain, les mecs, début de la grande rigolade : le bizutage !

Je n'ai pas eu trois semaines pour faire connaissance, mais je les distingue quand même très bien. Raynaud est petit et sérieux, Delmas grand et timide. Malouf n'est qu'un touriste de passage. La nostalgie de son pays alourdit son regard noir. Il regrette de devoir perdre son temps dans cette école ridicule. Il a hâte de retourner sous les cèdres pour y manger du houmous en écoutant des mélodies sirupeuses. Il colle sur les murs du casert des affiches de l'office du tourisme du Liban.

– Regardez, on peut faire du ski le matin et de la voile l'après-midi. C'est la Suisse du Moyen-Orient.

Je descends les cinq étages en boitant pour jouer au billard avec Rinaldi. La salle de billard se trouve au rez-de-chaussée de notre bâtiment. Elle donne sur la cour centrale de l'école. Si c'était un lycée plutôt qu'une caserne, ça s'appellerait la cour de récréation. Les élèves s'y promènent en bavardant. Les logements des deux promotions la bordent sur deux côtés, la Boîte à Claques et la maison du général sur

---

<sup>7</sup> Pistolet mitrailleur et fusil mitrailleur, noms officiels de la mitraillette et de la mitrailleuse.

## Élève delix

les deux autres. La Boîte à Claques abrite un magasin où l'on peut acheter du Coca-Cola, des biscuits, du chocolat, Le Monde.

Les élèves de la promotion jaune se moquent de nous.

– Tremblez, bizuths ! Demain, vous allez connaître votre douleur !

– Vous feriez mieux de vous suicider tout de suite. L'enfer est préférable à ce que nous vous ferons subir.

Ça ne me dit rien qui vaille, ce bizutage. Je devine des jeux stupides, humiliants, dégradants. C'est la suite logique du Larzac. L'armée traite les jeunes recrues comme des chiens pour les dresser. Nos anciens en rajoutent un peu au nom des traditions. Rites de passage, ça s'appelle. Sans ces bêtises, nous ne deviendrons jamais adultes. Le but de tout ce sadisme n'est pas de rendre notre promotion masochiste, mais de la "souder". Pour le même prix, ça ressoude aussi l'autre promotion, au cas où elle se dessouderait.

Le matin du bizutage, l'adjudant d'appel me demande de me présenter à l'infirmerie. Ma copine l'infirmière a préparé mon lit.

– Je vous ai fait dispenser de bizutage. Votre genou est encore fragile. Ce serait trop risqué.

Quel dommage : je ne vais pas être soudé au reste de la promotion. En plus, je ne deviendrai jamais adulte.

– Je devrais peut-être marcher un peu, pour rééduquer ma jambe.

– En effet. Mais vous devez éviter la grande cour pendant les trois jours du bizutage.

– Donnez-moi une permission. J'irai au Luxembourg.

– Et quand vous serez fatigué, vous vous reposerez dans un cinéma...

– Ou bien chez mes parents. D'ailleurs je ferais mieux de dormir là-bas. Je ne craindrai pas d'être malmené par les jaunes en revenant le soir. Vous savez ce que c'est, dans le feu de l'action. Pour peu qu'ils aient bu un peu.

– J'accepte parce que vous habitez tout près. Laissez-moi votre numéro de téléphone. Cela se justifie peut-être médicalement, mais ce n'est pas la peine d'en parler aux autorités militaires.

## Élève delix

- Vous êtes un ange.
- C'est ça.

### Une passoire pour les nouilles

Bobet est de plus en plus content.

- Ils m'ont jeté dans une baignoire pleine de sang de bœuf !
- Tout habillé ?
- Non, en slip. Il y a des gars, ils les ont emmenés en slip au milieu du bois de Boulogne et démerdez-vous ! J'ai échappé à la bite au cirage. Il paraît que ça colle pendant des semaines. Je me demande si c'est vrai.
- Tu peux toujours essayer.

Les cours commencent. Il y a ceux où l'on peut dormir et ceux où l'on ne peut pas. Les professeurs donnent leurs cours à toute la promotion, dans le grand amphithéâtre de l'école. Louis Leprince-Ringuet, dont j'ai connu le fils en classe de troisième, nous enseigne la physique. La théorie de la relativité, c'est pas compliqué, ça se ramène à une petite équation du second degré :

$$\frac{d'}{d} = \frac{1}{\sqrt{1 - \frac{v^2}{c^2}}}$$

Les élèves qui portent des lunettes sont avantagés : ils peuvent dormir sans attirer l'attention des adjudants. Portal a l'habitude de se coucher par terre sous le banc. Je joue aux échecs avec Rinaldi.

- Si tu enlevais ton fou, je pourrais te mater avec le pion.
- Merci de me le signaler. Je n'avais pas du tout l'intention de l'enlever, de toute façon. Il dit qu'on ne peut pas dépasser la vitesse de la lumière, mais dans *Planète Interdite*, ils y arrivent très bien. Prêt pour le passage en vitesse translumière ? Prêt, mon Commandant !
- Ils ne disent jamais comment ça fonctionne.

## Élève delix

– C’est facile. Juste une autre équation.

Le cours d’économie est le plus soporifique, suivi de près par celui d’astronomie. M. Favard, notre professeur de mathématiques, dérange les gens dans leur sommeil parce qu’il se met parfois à hurler.

– La surface ressemble à une p-passoire. P-parfaitement. VOUS AVEZ DÉJÀ V-VU UNE PASSOIRE ? Avec des trous ! Des p-petits trous. Vous pouvez la d-déformer, les trous sont toujours là. UNE PASSOIRE POUR LES NOUILLES. Quand elles sont cuites, vous égouttez l’eau. Si vous retournez la p-passoire, vous pourrez toujours égoutter l’eau. Une surface à trous reste une surface à trous ! C’est ça, la t-topologie

Comme nous n’avons pas suivi le début du cours, l’arrivée soudaine de nouilles dans une démonstration de topologie nous étonne un peu. Toute la promotion se réveille et se met à rire.

– Il me donne faim, avec ses nouilles.

– Il faudra que je te fasse des pâtes à l’italienne, un jour. *Al dente !* J’ai vu Magne hier. Il dit que personne ne dort pendant le cours de maths. Laurent Schwartz est un génie, d’après lui.

Magne est entré à l’école du premier coup, comme Le Goff.

– Au moins, il est jeune. Ce pauvre Favart est gâteux. Ils le gardent par charité chrétienne. Il espère devenir le premier professeur de mathématiques à trois chiffres.<sup>8</sup>

Les professeurs ont des assistants qui nous font travailler par groupes restreints dans des petites classes comme celle de la Boîte à Claques. Là, nous ne pouvons pas dormir. N’empêche que pour la plupart des élèves, ça entre par une oreille et ça sort par l’autre. On nous a promis deux ans de vacances – un repos bien mérité après les efforts terribles que nous avons accomplis pour préparer le concours. Nous sommes gavés et repus de mathématiques. Seuls quelques acharnés ont encore faim. À côté de chaque casert se trouve une salle d’études. Ils y passent des heures penchés sur leur bureau, plongés dans les photocopiés des cours, pendant que les gens normaux jouent au billard ou vont au cinéma. Dans notre casert, l’acharné c’est Raynaud.

---

<sup>8</sup> Il avait seulement soixante-deux ans. Il est mort l’année suivante.

## Élève delix

– Si t’aimes tellement les maths, t’aurais dû aller à Normale Sup.  
 – Les maths, je m’en moque. Ce que je veux, c’est sortir dans un bon rang. Si j’arrive à être dans les Mines ou dans les Ponts, je pourrai faire des trucs plus intéressants. Ça vaut la peine de travailler encore deux ans. Toute ta vie en dépend.

– Je sais plus qui m’a dit que t’es cousin de Fernand Raynaud.

– C’est vrai.

– Si tu rates ton coup, tu pourras toujours faire comique, comme métier.

L’École Polytechnique donne accès aux “grands corps de l’État” : le corps des Mines, le corps des Ponts et Chaussées, etc. Les places sont attribuées aux élèves les mieux classés. Nous commençons l’année avec le capital de points que nous avons obtenu au concours. Je suis donc classé dix-septième. Ensuite, nous subissons des épreuves notées, comme au lycée. Les acharnés gagnent des places, les paresseux en perdent. Je tombe au trentième rang, puis au quarantième.

La différence avec le lycée, c’est qu’il est plus facile de tricher aux épreuves. Ils ne peuvent pas nous mettre tous dans l’amphithéâtre, où nous serions serrés comme des sardines et pourrions copier sans nous fatiguer. Ils nous répartissent dans le réfectoire, dans les petites classes. Selon les endroits, nous communiquons en chuchotant, en échangeant des bouts de papier, en langage de sourds-muets. Les autorités ne se montrent pas trop sévères. Elles trouvent peut-être utile que nous apprenions à coopérer. Dans leur immense bienveillance, elles nous autorisent à consulter les photocopiés du cours.

– Eh, Berliner, pour la deuxième question du problème de topologie, c’est quel chapitre du photocopié ?

– Attends, je cherche.

– Je me souviens juste de l’histoire des nouilles.

– Moi aussi. Ben je trouve pas de nouilles dans le photocopié. Je vais chercher les surfaces qui se déforment. Tu t’occupes de la première question et moi de la deuxième.

– D’accord. Eh, Béret. Je prends la première, Berliner la deuxième. Tu regardes la troisième ?

## Élève delix

– Je peux la regarder tant que tu veux, mais pour ce qui est de la comprendre, c’est une autre paire de manches.

Je m’en fiche, de dégringoler dans le classement. Qu’irais-je faire au corps des Mines ? Ils n’envoient pas les Polytechniciens au fond de la mine, enfin j’espère, mais je devrais quand même passer deux ans à l’école des Mines après Polytechnique. Je somnolerais dans un amphithéâtre pendant que des vieux gâteaux m’expliqueraient comment extraire le charbon, enrichir l’uranium, exploiter les gisements de pétrole. Ensuite, je deviendrais haut fonctionnaire. J’aurais un grand bureau dans un ministère et une voiture de fonction avec chauffeur. *Au ministère des Finances, Marcel – j’ai rendez-vous avec Giscard pour revoir le budget.*

Avec un mauvais classement, on peut quand même devenir haut fonctionnaire dans un coin tranquille, mettons l’ORTF. On peut aussi exercer le métier de chercheur scientifique.

Les Polytechniciens ne deviennent plus militaires de carrière, comme Dreyfus ou Foch, mais ils restent nombreux à entrer dans le “corps de l’Armement”, où ils deviennent “ingénieurs militaires”. Ils s’occupent de sous-marins, de bombe atomique, de fusées. Le corps de l’Armement n’est pas regardant. Il accueille les élèves à bras ouverts quel que soit leur classement.

Le classement n’a pas non plus d’importance pour les élèves qui veulent pantoufler, c’est-à-dire démissionner du service de l’État et aller travailler dans l’industrie privée. Les élèves les plus malins et les plus entreprenants choisissent cette voie. Ça embête l’État.

– Et alors ? Vous allez pas tous m’abandonner ! J’ai besoin de vous, mes enfants. Revenez !

– T’as qu’à mieux nous payer.

L’État est radin. Au lieu de mieux nous payer, il nous réclame de l’argent.

– Je vous ai offert des études et un bel uniforme. Si vous démissionnez, remboursez-moi !

Comme les démissionnaires sont de plus en plus nombreux, l’État tente de nous retenir en gonflant de manière absurde la “pantoufle” que nous devons rembourser.

## Élève delix

La somme dépasse trente mille francs. Nos mouchoirs et nos chaussettes d'uniforme valent une fortune.

Je ne sais pas encore ce que je ferai. J'ai le temps d'y réfléchir. Si je démissionne, je trouverai peut-être une entreprise qui remboursera la pantoufle à ma place.

Le camarade Giscard d'Estaing, ministre des Finances, vient nous infliger une conférence. J'ai jamais vu un prétentieux pareil. Il y a des élèves qui le trouvent très bien et rêvent de suivre ses traces. Ça donne envie d'écrire une opérette.

*C'est nous l'élite, nous l'élite*

*L'élite de la France.*

*Devenons vite, vite, vite*

*Ministres des Finances !*

### **L'enfance de Gorki**

Ce qui est formidable, c'est que l'école se trouve en plein quartier latin. Il y a des cinémas à tous les coins de rues. Je sors du Champollion pour aller au Noctambules, du Panthéon pour aller au Cujas. Je deviens un habitué de la cinémathèque. La salle occupe le sous-sol de l'Institut Pédagogique National, rue d'Ulm. Il suffit de traverser la place du Panthéon. L'entrée coûte un franc et un centime. Je m'assois toujours à la même place, juste devant Truffaut, Godard et Wiazemski.

Un soir par semaine, le ciné-club des élèves projette un film dans le grand amphithéâtre de l'école. Le Goff et un autre élève gèrent cette activité. Ils doivent transmettre le flambeau à notre promotion. Ils organisent un grand concours pour désigner les nouveaux responsables. Le Goff m'encourage à me présenter.

– C'est une activité de tout repos. Je te donnerai l'adresse où nous louons les films. Il y a une liste avec des milliers de titres. L'avantage, c'est que tu peux choisir les films que tu as envie de voir.

– Il y a un projectionniste ?

## Élève delix

– Un soldat qui fait ça dans le civil. Tu devrais aussi reprendre la bibliothèque. Tu as un budget pour acheter des livres. Tu peux les lire avant de les prêter aux autres.

Je me présente à son concours. Nous sommes huit candidats. Il nous demande de citer cinq films de Bergman et cinq de Buñuel. Quelle actrice qui tient un petit rôle dans *Asphalt Jungle* est devenue beaucoup plus célèbre ensuite ? Qu'est-ce que *Rosebud* ? Donnez les prénoms de quatre Marx Brothers. Etc. Le lendemain, je dois citer cinq romans de Balzac et cinq de Dostoïevski, dire qui étaient Grandgousier et Isidore Ducasse.

Il me donne les clefs de la bibliothèque et l'adresse du loueur de films. Je partage ces privilèges avec mes camarades Gagnaire (pour les films) et Tabouret (pour les livres). Le ciné-club et la bibliothèque ne me suffisent pas. Je me charge aussi de la discothèque des élèves. Il fallait reconnaître une sonate de Mozart et dire qui a composé *Trois Morceaux en Forme de Poire*. Ce cumulard de Tabouret est aussi mon partenaire pour la discothèque. Un troisième larron nous épaulé : Margerin, mon vieux copain du boulevard Saint-Marcel<sup>9</sup>. Il a réussi un bel exploit. Alors que le lycée Louis-le-Grand refusait de l'admettre en Maths Spé, il est entré à Polytechnique à partir d'une classe de préparation à l'école Centrale.

La discothèque a besoin de trois responsables. Margerin achète Bach et Mozart, moi Messiaen et Jolivet, Tabouret Coltrane et Mingus.

– Le jazz, c'est aussi de la musique contemporaine, me dit-il. Écoute ce disque d'Ornette Coleman, *Free Jazz*. Tu me diras si ça ne ressemble pas à des musiques que tu entends aux concerts du Domaine Musical<sup>10</sup>. Il faut que je te fasse découvrir Eric Dolphy. Ça te plaira beaucoup.

Nous nous répartissons les tâches de manière analogue pour les livres. J'achète les œuvres complètes de Raymond Roussel, que les éditions Jean-Jacques Pauvert viennent de publier. Je peux les lire et les relire, parce que personne ne les emprunte. Tabouret renouvelle le stock de romans policiers et de romans de science-fiction. Les

---

<sup>9</sup> Voir *Sans Accent*.

<sup>10</sup> Concerts de musique contemporaine donnés par le chef d'orchestre Pierre Boulez à l'Odéon-Théâtre de France.

## Élève delix

rayons sont presque vides. C'est que la promotion 62, qui vient de quitter l'école, a oublié de rendre les livres qu'elle avait empruntés en juin.

Après les efforts terribles, etc., les élèves ont besoin de se détendre. Ils préfèrent la Série Noire à la bibliothèque de la Pléiade. Tabouret m'encourage à lire Van Vogt et Asimov.

– Le roman traditionnel est mort et ce n'est pas le prétendu “nouveau roman” qui va le ressusciter. Le polar et la science-fiction, c'est de la littérature vivante.

– À lire en écoutant Coltrane.

– T'as tout compris.

Gagnaire, le co-responsable du ciné-club, partage mon goût pour les vieux films. Nous projetons *Metropolis*, *Les Rapaces*, *Rashomon*. Je loue un film que j'ai vu à la cinémathèque : *L'Enfance de Gorki*, de Donskoï. Les élèves se plaignent.

– Les films muets, c'est la barbe.

– Un film russe ou chinois de temps en temps, ça va, mais pas toutes les semaines.

Heureusement que les Papous ne font pas de films.

– *Rashomon* est japonais, pas chinois.

– Passez-nous des films policiers américains !

Nous programmons un festival Humphrey Bogart et tout le monde est content.

### **Treize balles sur dix**

Le clairon sonne le réveil à sept heures. Personne ne se lève à sept heures. Nous attendons la première sonnerie d'appel, à sept heures vingt-cinq. Nous avons cinq minutes pour mettre notre uniforme et faire notre lit. Un jour sur deux, l'adjudant commence l'appel à l'autre bout de l'étage, ce qui nous donne quelques minutes de plus.

Le soir, je me contente de déboutonner mon col de chemise et de desserrer légèrement ma cravate. Ensuite, j'ôte ma chemise et ma veste par la tête en les gardant l'une à l'intérieur de l'autre. Le matin, j'enfile tout d'un seul coup, je reboutonne le col et je serre la cravate. Même chose pour le slip et le pantalon. Le

## Élève delix

jour où l'appel commence à l'autre bout, j'arrive à me lever à la deuxième sonnerie, à sept heures et demie, et à être prêt quand l'adjudant entre dans le casert.

Nous possédons deux uniformes de sortie – en coton pour l'été, en gabardine pour l'hiver. Comme ils sont coupés sur mesure et ajustés près du corps, je ne pourrais pas en enfiler la veste sans la déboutonner. L'uniforme de drap brun que nous portons à l'intérieur de l'école est ajusté de façon moins précise. Les boutons dorés protestent tout de même quand j'enfile la veste par la tête.

– *Eh, doucement !*

– *Aïe, ça tire !*

– *Je ne tiens plus, je vais craquer.*

À la fin, l'un d'eux saute et va se cacher sous le lit. Mes camarades de casert, qui n'ont pas adopté mon système, s'esclaffent.

– Il te reste exactement une minute dix-sept secondes pour le recoudre !

– Tu sais ce que tu devrais faire ? Tu garderais dans la poche de ta veste une aiguille toute prête, avec le fil dans le chas et le nœud au bout. Tu pourrais recoudre le bouton en trente secondes.

Chaque élève a reçu un nécessaire de couture réglementaire, bien entendu. Je me demande où j'ai rangé le mien.

Pas besoin. Le bouton doré n'est pas un disque percé de quatre trous, comme un bouton de chemise, mais une demi-sphère portant une petite boucle sur sa partie plane. On peut le coincer dans la boutonnière en glissant une allumette dans la boucle.

– Le coup de l'allumette, faut pas en abuser.

– Deux boutons de suite avec une allumette, ça baille !

– D'où je suis, Greif, je vois ta chemise.

– T'as de la chance que ce soit Nounours aujourd'hui.

La promotion est divisée en quatre compagnies – une par étage. Un capitaine que nous ne voyons jamais dirige notre compagnie. Deux adjudants, Peau de Vache et Nounours, incarnent pour nous l'autorité militaire. Nous comparons souvent leurs caractères.

## Élève delix

– Nounours, il est vieux, c'est tout. Il attend la retraite, tranquille. Quand il était jeune, il ressemblait sûrement à Peau de Vache.

– Mais non. Les gens ne changent pas tant que ça. Quand un jeune con vieillit, il devient un vieux con.

– Peau de Vache ressemble à Tintin quand il se déguise en général japonais dans *Le Lotus Bleu*. Vous n'avez pas ciré vos chaussures, Bobet. Quatre jours !

– Nounours a des enfants, c'est ça qui fait la différence. Il nous voit comme des gosses.

– Peau de Vache ne deviendra jamais comme Nounours. Le capitaine m'a dit qu'il étudie pour devenir officier. Un vieil adjudant, c'est quelqu'un qui n'a jamais eu d'ambition.

– Il a passé sa vie à perdre la guerre : contre les Allemands en quarante, à Dien-Bien-Phu, en Algérie. Ça lui a fatigué l'ambition. Peau de Vache a seulement perdu en Algérie. Il a envie de prendre sa revanche contre le prochain ennemi.

Peau de Vache s'entraîne tous les jours dans le stand de tir de l'école. C'est un sous-sol tout en longueur, où nous allons une fois par semaine pour tirer au pistolet sur des silhouettes en carton. Alors que nous devons lever le bras calmement sur le côté, viser, retenir notre respiration et appuyer sur la détente, Peau de Vache sort son pistolet de sa ceinture à la vitesse de l'éclair et tire de face, comme un cowboy. Ça s'appelle "tirer à l'instinct". J'évite de le regarder ; la lueur sauvage que je lis dans ses yeux me met mal à l'aise.

Rinaldi choisit toujours la place à côté de la mienne pour tirer.

– Regarde, Greif, I am ze best tireur de tout l'ouest : j'ai mis treize balles sur dix dans la cible ! Et toi ?

– J'ai fait encore plus fort. J'ai réussi à mettre mes dix balles dans deux trous !

## Élève delix

Ils ont déjà tiré des millions de balles au Larzac. Moi, je n'arrive pas à m'habituer au bruit et au recul du pistolet. Ça saute, cette saleté, alors la balle part je ne sais où<sup>11</sup>.

Après la séance de tir, nous devons démonter le pistolet pour le nettoyer. Ce truc est rempli de petits bidules qui ne demandent qu'à sortir.

– *Ah, enfin, un peu d'air frais. Il fait trop chaud, là-dedans.*

– *Je vais me promener avec le ressort du percuteur. Ne nous attendez pas pour dîner.*

Une fois qu'ils ont pris goût à la liberté, ils ne veulent plus revenir à leur place. Je suis obligé de les forcer un peu.

– Où t'en es, Greif ? me demande Rinaldi.

– J'ai réussi à remonter le pistolet. Il s'est bien défendu, le bougre, mais je ne me suis pas laissé faire.

– Et ce ressort, c'est quoi ?

– Ah, bonne blague. Tu viens de le sortir de ta poche pour me faire peur.

– Mais non. Je regrette de ne pas avoir eu cette idée, remarque.

– En tout cas, le pistolet a l'air de marcher. Il y a des pièces redondantes, là-dedans.

– Tu devrais en parler à Peau de Vache : “Mon adjudant, j'ai trouvé une erreur dans la conception du pistolet neuf millimètres. Il y a un ressort en trop !”

Les autorités militaires nous notent pour le tir et pour le démontage du pistolet. En combinant ces notes et nos résultats sportifs, elles établissent un “classement militaire” séparé du classement général. C'est selon notre place dans ce classement que nous choisissons l'unité où nous passons une année en sortant de l'école. Les meilleures places donnent accès à la marine. Portal, qui est un athlète magnifique et un excellent tireur, se réjouit déjà en pensant à l'année qu'il passera à Toulon ou à Lorient.

---

<sup>11</sup> Vers l'âge de cinquante ans, j'ai consulté un médecin des yeux pour la première fois parce que ma vue commençait à baisser. Il a découvert que j'étais astygmate de l'œil droit depuis ma naissance. Si j'avais porté des lunettes correctrices, j'aurais mis toutes mes balles dans le cœur de la cible !

## Élève delix

Une fois par trimestre, la promotion tout entière va au stade pour noter ses performances à la course, au saut et au lancer du poids. Moi, je vais au stade chaque semaine avec mon groupe d'athlétisme. Des moniteurs se donnent beaucoup de mal (ou au moins, crient très fort) pour nous montrer comment améliorer nos performances. Je suis donc avantagé par rapport aux escrimeurs et aux judokas. De même, Raynaud, qui appartient au groupe de natation, est sûr d'obtenir une très bonne note dans sa discipline.

– Je m'entraîne en crawl et en brasse, me dit-il, mais pour l'épreuve je choisis la brasse. La notation est beaucoup plus favorable. Je t'ai apporté le barème.

– La ligne entourée en rouge, c'est ton temps sur cent mètres, je suppose. Pas mal. Tu es sûr d'avoir vingt.

– Ou dix-neuf si je ne suis pas en forme ce jour-là.

– Donc moi... Oui, en brasse je peux avoir quinze ou seize. En crawl, seulement douze ou treize.

Pendant des années, j'allais à la piscine de Pontoise tous les jeudis avec mon frère Noël. Pour échapper à l'ennui, nous passions des brevets de natation et des brevets de sauvetage. J'obtiens donc une bonne note en brasse et une note encore meilleure en sauvetage.

Je ne deviendrai jamais champion olympique, je le reconnais. Je me contente de courir et de nager plus vite que la moyenne de mes camarades. Je suis donc assez bien classé, malgré ma maladresse au tir. Je pourrai choisir l'armée de l'air. C'est moins bien que la marine, mais quand même beaucoup mieux que l'infanterie.

### **Le renard et le loup**

Nous apprenons à conduire. Les leçons sont gratuites. Nounours est à la fois notre moniteur d'auto-école et notre examinateur pour le passage du permis. Moi qui ai raté deux fois l'examen dans le civil parce que le moniteur et les examinateurs me terrorisaient, je me dis que l'École Polytechnique a tout de même du bon.

Je n'ai pas peur de Nounours. C'est lui qui a peur.

## Élève delix

– Ouh, ouh, vous allez trop vite, Greif. Ralentissez, voyons. Les Parisiens conduisent comme des fous, vous n’avez pas besoin de les imiter.

Raynaud et Bobet, qui sont assis derrière, se mêlent à la conversation alors que personne ne leur a rien demandé.

– Il est parisien, mon adjudant. Il suit bêtement le troupeau de ses congénères. Vous ne pouvez pas l’en empêcher.

– Ne lui donnez pas le permis, mon adjudant. Ça fera un fou de moins. Les rues de Paris seront moins dangereuses.

– Je m’inquiète plutôt pour notre bonne vieille Jeep. Elle n’a pas l’habitude.

– Elle a quel âge, mon adjudant ?

– Les Américains nous les ont données à la fin de la guerre, mais elles avaient déjà vécu. Je dirais vingt-cinq ans, au bas mot.

– Il faut multiplier les années par sept, comme pour les chiens, mon adjudant.

C’est capricieux, ces vieux machins. Le constructeur a oublié de synchroniser la boîte de vitesse, donc il faut effectuer un “double pédalage” quand on monte les vitesses et un “double débrayage” quand on les descend. Ça me servira le jour où je voudrai devenir chauffeur d’autobus.

Nounours donne le permis à tout le monde. Il y a un petit hic, c’est que nous devons attendre la fin de notre service militaire pour transformer ce permis militaire en permis civil. En entrant à l’école, j’ai signé un engagement de trois ans dans l’armée française. Pendant la première moitié de cette période, j’accomplis mon service légal. Au bout de dix-huit mois, je deviendrai un soldat professionnel. Au début, je serai toujours à l’école, mais au moins je serai payé.

Bobet sait déjà ce qu’il fera quand il pourra transformer son permis.

– J’achèterai une Dauphine d’occase. C’est une voiture qu’a un moteur vachement simple. Tu le réparas toi-même.

– Ça tombe bien, parce que t’as souvent besoin de le réparer.

– Et toi, Greif, tu achèteras une bagnole ?

– C’est déjà fait.

– T’es fou ? Tu ne peux pas la conduire avant l’année prochaine.

## Élève Delix

– Une vieille 403 Peugeot. C’est un médecin, un collègue de mon père, qui la vendait. Mille francs seulement. Mon frère et moi, nous nous sommes cautérisés. Pour l’instant, c’est lui qui la conduit.

– Il a passé son permis dans le civil ? Autant jeter l’argent par la fenêtre.

– Il ne savait pas qu’il serait reçu à Polytechnique.

– Toi aussi, Delmas, t’as déjà ton permis ?

– Ben oui.

– Tu pourrais t’acheter une voiture.

– Comme Greif : c’est déjà fait.

– Quoi, comme voiture ?

– Une Triumph.

– Une Herald ? Une Spitfire ?

– Non, une TR4<sup>12</sup>.

– Tu blagues... Le nouveau modèle ? On en trouve même pas d’occase.

– Ma grand-mère me l’a offerte quand j’ai été reçu.

– T’es riche, alors. Qu’est-ce qu’ils font, tes parents ?

– Mon père travaille dans le textile, à Valenciennes. Il n’est pas vraiment riche. Ma grand-mère a une brasserie. Les bières Delmas. Dans le Nord, c’est assez connu. On en trouve même à Paris, dans le quartier de la gare du Nord.

– C’est elle qui est riche.

– Cet été, il a beaucoup plu. Alors les gens boivent moins de bière. Elle va perdre de l’argent. Elle n’est pas milliardaire.

– Cause toujours. Une TR4.

Moi, pour payer mes séances de cinéma et la moitié d’une 403, il faut que je donne des leçons de maths. Je trouve des élèves facilement. Ma mère s’occupe de ma publicité. Ses amis et amies lui font des compliments.

– Tes deux fils à Polytechnique. Quelle réussite !

---

<sup>12</sup> La Herald était une petite berline, la Spitfire une petite voiture de sport décapotable, la TR4 une voiture de sport plus grosse – le fleuron de la gamme.

## Élève delix

– Cela n’a pas été si facile. Jean-Jacques était plus littéraire que scientifique. J’ai dû lui faire donner des petits cours de maths quand il était en cinquième.

– Ah, c’est ce qu’il me faudrait pour Alain (ou Aline).

– Tu veux que je lui demande ?

– À qui ?

– Eh bien, à Jean-Jacques. Il donne des leçons. C’est un excellent professeur.

Ça, je ne sais pas. Mireille, qui a été mon élève pendant quatre ans, a eu un zéro éliminatoire en maths au bac. Ma mère l’ignore, à vrai dire, car je ne m’en vante pas.

Tous les polytechniciens aimeraient épargner un peu pour pouvoir acheter une voiture. Plutôt une Triumph neuve qu’une vieille Peugeot. Portal me soumet une idée ingénieuse.

– Il y a des tas d’écoles privées dans le quartier. Elles ont sûrement besoin de profs, ou au moins de remplaçants.

– Nous pouvons toujours essayer.

– Ce qui est important, c’est d’y aller en uniforme, pour les impressionner.

L’école Alsacienne et l’école Bossuet nous éconduisent poliment. La directrice du collège Sévigné nous reçoit dans son bureau.

– Vous êtes à l’école Polytechnique ?

– Figurez-vous que je suis un ancien élève du collège Sévigné. C’est ici que j’ai appris à lire et à écrire.

– Comment vous appelez-vous ?

– Jean-Jacques Greif.

– Mais je me souviens de vous. Votre mère était polonaise. Vous étiez un gentil garçonnet tout bouclé. Vous aviez aussi un petit frère, non ?

– Il est à Polytechnique avec moi.

– Votre mère doit être fière. Écoutez, je crois que nous avons besoin d’un professeur de physique de troisième. L’enseignante va avoir un bébé, elle a demandé un an de congé. Je vous le confirmerai avant la fin de la semaine.

Portal a eu l’idée, moi le boulot. La gêne et la honte me paralysent pendant trois secondes et deux dixièmes. Cette aventure me rappelle une fable de La Fontaine.

## Élève delix

Le renard et le loup chassant de compagnie

Le renard et le loup, depuis déjà longtemps,  
 Ne trouvaient plus de proie ni le moindre aliment.  
 Les deux amis tout languissants gardaient la chambre,  
 Tant l'ardente fringale affaiblissait leurs membres.

Comment faire pour se nourrir

Quand on peut à peine courir ?

“Mon frère, dit le loup, partons chasser le lièvre !

– Quoi ? Chasser ? Es-tu fou ? Avecque cette fièvre ?

– Je vais à son terrier ; il me sent, il s'enfuit

Loin de moi, vers l'herbage où tu l'attends sans bruit.

Quand un guerrier n'est pas de taille

Deux peuvent gagner la bataille.”

Ainsi fut fait. Jeannot lapin, comme prévu,

Sort du terrier, va jusqu'au champ, se perd, s'affole...

Enfin maître Renard le dévore tout cru.

Le loup vient doucement, traînant ses pattes molles,

S'approche et demande au renard :

“De ce festin, où est ma part ?”

Avant que d'entreprendre à plusieurs une affaire

Choisissez bien vos partenaires.

Je ne suis pas trop inquiet. Le cours de Leprince-Ringuet me dépasse, mais je devrais pouvoir enseigner la physique à des élèves de troisième qui n'y connaissent rien. J'étudie le livre, je prépare mes leçons, je commande au garçon de laboratoire des flacons d'hydrogène et d'oxygène pour faire boum.

## Élève delix

Le collège Sévigné est une école mixte jusqu'à la sixième – sinon, comment aurais-je pu y apprendre à lire ? Ensuite, c'est un collège de filles. J'enseigne à une vingtaine de demoiselles âgées de quatorze à dix-sept ans. Mes camarades de casert sont très jaloux (sans parler de Portal).

Les élèves posent des questions embarrassantes sur la conservation de l'énergie et l'hydrolyse. Je m'embrouille dans mes réponses, je m'é gare, je persévère. Elles gloussent.

– C'est trop difficile pour vous, msieu.

– Vous apprenez pas ça, à Polytechnique ?

Je ne peux pas m'empêcher de regarder une belle brune assise au premier rang. Je tente de l'intéresser à la physique, sans le moindre succès. Au lieu d'écouter mon cours, elle lit le magazine *Elle*.

– Donnez-moi ce magazine, mademoiselle. Moi aussi, je veux le lire.

– Vous n'allez pas lire *Elle*, msieu !

– Et pourquoi pas ? J'aime beaucoup *Elle*. Je lisais celui de ma mère chaque semaine quand j'habitais chez mes parents. Maintenant que je suis à Polytechnique, ça me manque.

– Vous pouvez l'acheter, avec tout l'argent que vous gagnez ici.

– Nous avons un kiosque à journaux dans l'école. Ils vendent *Le Monde*, *Le Figaro*, *L'Express*, mais pas *Elle*. D'ailleurs je ne me vois pas traverser la cour avec *Elle* sous le bras.

– Vous allez me le rendre, alors.

– Mais non.

– Puisque vous ne pouvez pas traverser la cour avec.

– Ah, vous marquez un point. Je vais réfléchir.

Les élèves rient, veulent me parler toutes en même temps, haussent la voix. La surveillante générale, attirée par le chahut, entre dans la classe.

– Eh bien, mesdemoiselles, un peu de calme. Que se passe-t-il, monsieur ?

– J'ai fait exploser l'oxygène et l'hydrogène. Ça fait un choc, tout de même, alors je pense qu'un moment de détente ...

## Élève delix

– Bon, mais vous perturbez les autres classes. Faites attention.

Si je continue, elle va m’infliger des heures de colle, c’est sûr.

Je rends son *Elle* à la canresse du premier rang. J’ajoute un ou deux points à ses notes en l’honneur de ses beaux yeux noirs, mais sa moyenne reste très basse. Je décide de ne pas tomber amoureux d’elle. Trop paresseuse. En plus, trop grande. Ce qui est sûr, c’est que la première de la classe ne me plaît pas du tout. C’est une petite rondouillarde à lunettes qui refuse d’esquisser le moindre sourire quand je plaisante.

### Les marionnettes

Il faut quand même que je me trouve une petite amie. Sinon, à quoi ça sert d’avoir deux ans de vacances ? À vrai dire, depuis que je suis entré à Polytechnique, je n’ai que l’embarras du choix.

L’unique téléphone de l’étage se trouve au bout du couloir, à côté de notre casert. Quand il sonne, l’un de nous décroche.

– Allo... Qui ? Thierry Desmarets ? Attendez, je l’appelle. EH, OH, DESMARETS, C’EST TA MÈRE !

– Il est pas là. Dis-lui que ça va. Il mange bien, il dort bien, il fait pas de bêtises.

– On me dit qu’il est sorti, madame. Je vais lui demander de vous rappeler.

Le téléphone sonne parfois le samedi soir.

– Allo... Je suis bien à l’école Polytechnique ?

– Oui.

– Vous êtes élève de l’école ?

– Encore oui.

– Je m’appelle Julie. J’habite rue Raynouard, dans le seizième. Je donne une petite soirée dansante, mais ça manque un peu de garçons. Nous avons pensé que quelques Polytechniciens auraient peut-être envie de venir.

## Élève delix

– EH, OH, ÇA INTÉRESSE QUELQU’UN ? UN CHAMEAU CHERCHE DES CARVAS<sup>13</sup> POUR UNE BOUM DANS LE SEIZIÈME...

J’essaie ce coup-là une fois, pour voir. Je suis étonné de découvrir qu’il existe à Paris des lieux, plus éloignés que l’Inde ou que la Chine, où les jeunes filles ne m’attirent pas du tout. Quel que soit le sujet de conversation, elles alignent des phrases creuses sans qu’un seul petit bout de mot ne me donne envie de prolonger l’entretien.

Une fois par mois, des affichettes nous invitent à honorer de notre présence le BDA, ou Bal des Anciens, qui se tient dans la Maison de la Chimie, juste derrière l’appartement de mes parents. Les anciens élèves de l’École Polytechnique sont très satisfaits d’appartenir à l’élite de la France. Ils rêvent de nouvelle aristocratie, de dynasties polytechniciennes. Ils inscrivent leurs fils dans les bons lycées, surveillent leurs progrès en maths, se réjouissent le jour où Junior est reçu au concours. Certains malheureux n’ont que des filles. Que faire ? Elles ne peuvent pas entrer à l’école<sup>14</sup>. Au moins, qu’elles épousent un Carva.

J’ai parmi mes élèves de braves garçons qui ne comprendront jamais le calcul différentiel et intégral, ou alors il faudrait reprendre leur éducation à zéro. J’imagine que les fils des Polytechniciens désespèrent parfois leur père. Trouver un gendre à l’école, c’est plutôt plus facile. Il suffit que mademoiselle téléphone : “Je m’appelle Julie. J’habite rue Raynouard...” Pour celles qui ne sont pas assez dégourdies, ils ont inventé le BDA.

Quand on appartient à l’élite, on n’a pas de temps à perdre, donc les anciens n’accompagnent pas leurs filles au bal. Elles s’assoient le long du mur avec leurs mamans. Elles portent leur robe longue de velours rouge ou de satin blanc. Le coiffeur a passé l’après-midi à élever au sommet de leur crâne un chignon selon le modèle que les gens vulgaires appellent “choucroute”. Elles attendent. L’orchestre joue des valses et des tangos. Les élèves ont revêtu leur uniforme de sortie, ou même

---

<sup>13</sup> En argot polytechnicien, chameau = fille ; Carva = Polytechnique ou Polytechnicien (du nom d’un général Carvalho qui a commandé l’école au dix-neuvième siècle).

<sup>14</sup> Aujourd’hui, elles peuvent, mais elles ne sont pas vraiment nombreuses à le faire.

## Élève delix

leur grand uniforme noir avec le bicorne et l'épée. Pas moi. Et quoi encore ? Je l'invite à danser, elle me demande si je suis élève à l'école, je réponds oui et puis voilà.

Leurs phrases ne sont pas vides comme celles de Julie de la rue Raynouard, mais timides et maladroitement. La présence de leur mère les embarrasse. Elles n'imaginaient pas que la rencontre de l'homme de leur vie se passerait de cette manière.

Delmas nous a montré comment danser la valse : un-deux-trois, un-deux-trois.

Dans le seizième, c'est quand même moins triste. J'y retourne car on m'invite personnellement. Un appel de Charlie Warner, le fils de la meilleure amie de ma mère.

– Ma voisine du dessus, je t'ai peut-être déjà parlé d'elle, Guillemette Cartier... Elle donne une petite soirée dansante samedi. Je suppose que tu vois Noël. Si tu peux lui transmettre aussi l'invitation.

– Mais oui. Et toi, comment ça va ? Qu'est-ce que tu deviens ?

– Je suis en Maths Sup à Janson.

– Ah, c'est bien. Tu seras bientôt ici.

– Je ne crois pas. C'est trop dur. Ils ne vont même pas me prendre en Spé.

– Tout le monde peut y arriver. Faut travailler.

– Même en travaillant plus. Ça ne suffit pas. Je ne suis pas assez doué.

– Nous en parlerons samedi.

Charlie Warner, cela fait quelques années que je ne l'ai pas vu. À la place du mioche qui jouait aux petits soldats, je découvre un jeune homme qui me dépasse d'une tête.

Noël l'appelle.

– Eh, Charlie, viens voir, là, en bas.

– Oh, notre 403 ! Elle marche bien ?

– Impec.

– Vous avez fait une bonne affaire. Elle n'a eu qu'un seul propriétaire et il déteste conduire. Il n'a même pas racheté de voiture. C'est sûrement le seul médecin du seizième qui fait ses visites en métro.

## Élève delix

– C’est vrai qu’elle n’a pas beaucoup de kilomètres, mais le bas des portières est un peu rouillé.

– Qu’est-ce que tu veux, elle a toujours dormi dans la rue, comme une clocharde.

J’invite Guillemette à danser. C’est une règle de politesse : on invite toujours la maîtresse de maison à danser. Nous parlons de Charlie, de Wanda, de Polytechnique, de Jean-Jacques Rousseau. Encore un slow ? Mais oui. Un peu plus près ? Mais oui. Nous pourrions peut-être nous revoir ? Mais oui.

Tout le monde a invité la maîtresse de maison à danser, mais c’est moi qu’elle a choisi. Que dites-vous de ça ?

Je l’emmène voir *L’Homme de l’Ouest*. À force de présenter les films du ciné-club aux élèves, je ne peux plus m’empêcher de faire mon pédant.

– Tous les westerns d’Anthony Mann sont bâtis sur le même schéma, sauf que d’habitude c’est James Stewart qui joue le héros et dans celui-ci c’est Gary Cooper. Un ancien bandit est rattrapé par son passé. C’est un pécheur repent, en quelque sorte. Ses vieux compagnons veulent le forcer à s’y remettre. Parfois, le chef des bandits est son propre frère. Le héros ressemble à une marionnette manipulée par le destin. Peut-il échapper à la malédiction du péché originel ? J’ai lu un article qui explique qu’il conserve son libre-arbitre, conformément à la morale protestante américaine.

– Eh bien moi, je suis catholique.

– Dans ce cas, nous devrions aller voir des westerns de John Ford. Il est irlandais, donc catholique. Son héros, c’est John Wayne. Par exemple...

– Mais oui. Vous les mecs, tout ce que vous voulez, c’est qu’il sorte son gros pistolet et qu’il arrose de plomb son rival. Ensuite, vous êtes toujours prêts à improviser de grands discours pour justifier vos bas instincts.

Quelques jours plus tard, je rencontre mon frère dans la cour de l’école.

– Alors c’est le grand amour, avec Guillemette ?

– Pour l’instant, j’essaie de m’habituer à son prénom.

– Charlie Warner m’a raconté un truc rigolo. Wanda est très copine avec la mère de Guillemette. Elle lui dit : “Tu sais, pour ta fille, je connais un garçon qui serait très

## Élève delix

bien, c'est le fils aîné de mon amie Jacqueline Greif. Il est très intelligent et très sérieux. Il a été reçu premier à Polytechnique.”

– Elle a vraiment dit ça ?

– Enfin, quelque chose d'approchant. Tu imagines. Alors Guillemette et sa mère décident de donner une soirée. Elles t'attendent avec impatience. Tu invites Guillemette à danser...

– Moi qui croyais que c'était mon charme slave qui l'avait séduite. Je n'étais qu'une marionnette manipulée par deux complices cachées dans les coulisses.

– Que vas-tu faire ?

– Je conserve mon libre-arbitre. Je fais ce que je veux.

J'ai au moins appris une chose : il ne faut pas les emmener voir des westerns.

Depuis des années, nous demandons en vain à Olivier de nous présenter ses copines du Conservatoire. Il a seulement quatorze ans parce que c'est un petit prodige, mais les filles de sa classe de piano ont toutes dix-huit ou vingt ans. Je suppose qu'il disait : “Mes frères...” Maintenant qu'il dit : “Mes frères qui sont à Polytechnique”, elles découvrent notre existence. Elvire Piantanida nous invite à une soirée costumée dans la maison de campagne de ses parents. Il y a un thème : le dix-neuvième siècle. Ça, c'est du sur-mesure pour nous. Au lieu de louer je ne sais quel affreux déguisement, nous n'avons qu'à mettre notre grand uniforme, qui a été dessiné par Napoléon en personne. Ainsi, je l'aurai essayé au moins une fois.

Noël conduit la 403. Ça paraît très facile ; même pas besoin de faire le double débrayage.

Les demoiselles sont habillées comme la princesse Eugénie, les messieurs comme Lamartine. Certains portent de vieux costumes militaires aussi pittoresques que le nôtre. Un électrophone diffuse des slows et du rock'n roll. Il aurait fallu engager l'orchestre du BDA et lui demander de jouer des valse, ce serait moins anachronique.

J'invite la maîtresse de maison à danser. Nous parlons d'Olivier, de Polytechnique, de Mozart. Cette fois, c'est mon charme slave qui agit. Je n'imagine pas Olivier allant voir la mère d'Elvire : “Pour votre fille, je connais un garçon qui serait très bien, c'est

## Élève delix

mon frère aîné.” Ou bien elle est amoureuse d’Olivier mais il est trop jeune, alors à la place elle s’abandonne dans mes bras. Je remarque du coin de l’œil que Noël danse depuis un moment avec une pianiste chinoise qui ressemble à... Voyons, où était-ce ? Une soirée. Mon compagnon de virée dansait avec une Chinoise... Ah oui : Joe, à la Jamaïque. Et ensuite... Une cabane en planches, une nuit d’amour commentée par un voisin paralytique.

– Je travaillais la Fantaisie en ré de Mozart depuis au moins trois mois. J’avais douze ans. Olivier est revenu de sa leçon chez Mme Descaves : “Elle m’a donné ta fantaisie.” Trois heures plus tard, il la jouait déjà mieux que moi.

– Il est extraordinaire. Personne ne déchiffre comme lui dans la classe. Il avait quel âge ?

– Sept ans. Un de ces jours, si tu n’as rien à faire, nous pourrions aller au cinéma ensemble.

– Quand tu veux. Sauf demain, parce que je dois ranger la maison après la fête. Vous avez le droit de sortir, à Polytechnique ?

– Tous les soirs jusqu’à dix heures, plus trois permissions de minuit par semaine. Mais pour toi, je ferai le mur !

Je l’emmène voir un film de Truffaut, *Tirez sur le pianiste*.

– Alors, est-ce que tu trouves qu’Aznavour joue bien du piano ?

– J’ai rien vu, tu m’embrassais tout le temps. Je crois que Mme Descaves lui dirait de redresser son dos et d’arrondir ses doigts.

– Le chanteur qui chante avec plein de jeux de mots...

– Celui où il y avait des sous-titres ?

– Oui, Bobby Lapointe. Il chante dans le cabaret juste en face de Polytechnique, *La Méthode*.

– Drôle de nom pour un cabaret.

– C’est parce qu’il est rue Descartes.

– Et alors ?

– Descartes : *le Discours de la Méthode*.

## Élève delix

Ces pianistes sont très ignorants. Ils connaissent les accords et les appoggiatures, mais ils ignorent ce qu'on apprend au lycée.

Nous allons ensemble au théâtre, au concert. Elle me présente sa sœur et son frère, qui jouent du violon et du violoncelle. Elle n'a pas besoin de me présenter son père, car je le connais déjà : le fameux peintre Guido Piantanida est aussi le principal professeur de dessin de l'école Polytechnique. Par une coïncidence curieuse, dès que je commence à sortir avec Elvire, mes notes de dessin montent en flèche.

Elle me demande si son père est un bon professeur.

– Si tu juges la qualité d'un prof à la proportion d'élèves dormant pendant son cours, c'est le meilleur de tous.

– Tu veux dire que personne ne dort ?

– Il a trouvé un bon truc. Tu sais, dans toute l'école, il n'y a pas une seule femme. Six cent soixante élèves, une centaine d'officiers et de soldats qui font différents trucs, des professeurs. Ah si, une infirmière. Eh bien, ton père a réussi à faire entrer des femmes à Polytechnique. Elles passent par l'infirmerie, d'ailleurs, parce qu'elles ne peuvent pas traverser la cour.

– Des modèles ?

– En plus, elles se mettent toutes nues !

Ce qui cloche, dans cette idylle, c'est que... Non, je ne peux pas lui reprocher de ne pas avoir lu le *Discours de la Méthode*, ou alors il faudrait leur faire passer un examen et ça me compliquerait la vie. Ce qui ne va pas, c'est que nous ne parvenons pas à accorder nos violons sur le sujet de la musique.

– Tu veux venir au concert jeudi ?

– Quel concert ?

– Le Domaine Musical. Boulez va donner le *Pierrot Lunaire*, de Schoenberg, avec la cantatrice Berthe Kal.

– Tu vas au Domaine Musical ?

– Bien sûr. Ça fait des années.

– Tu aimes vraiment ce genre de musique ?

– Mais oui. Pas toi ?

## Élève delix

– Je ne la supporte pas. Ça me casse les oreilles. Comme le bruit d'un marteau-piqueur ou une personne qui hurle. Par exemple, je ne peux pas jouer du Bartok.

– Bartok ? Ce n'est pas vraiment de la musique contemporaine. C'est déjà classique. Comme Ravel, ou Prokofiev.

– On tape sur le piano comme si c'était un tambour. Il n'y a pas de mélodie. C'est laid.

Je parie que les dames du bridge pensent pareil.

– Franchement, Marie-Cécile, ces musiques modernes, quelle cacophonie.

– Ah, vous avez mille fois raison, Bernadette. Mozart, c'est quand même plus beau, personne ne peut prétendre le contraire.

Un autre petit détail gênant. Quand nous nous embrassons, parfois, les doigts d'Elvire pianotent nerveusement sur mon épaule, comme si elle révisait ses gammes et ses arpèges. À quoi penses-tu, ma chérie ?

C'est tout mélangé dans sa tête. Quand elle joue devant Mme Descaves au Conservatoire :

– Eh bien, Elvire, que se passe-t-il ? On dirait que vous êtes ailleurs. Pour jouer Brahms, il faut être très concentrée. Surtout dans ce passage. Si vous rêvassez, ça se remarque tout de suite : on n'entend plus le contrepoint à la main gauche.

Je ne sais pas pourquoi ça me dérange. Je devrais me réjouir, au contraire, d'avoir une petite amie qui peut jouer la *Grande Polonaise* sur mon corps.

La conclusion de tout ça, c'est que le jour où je dois choisir une cavalière pour le Bal de l'X, je n'ai plus envie de passer encore une soirée avec Elvire.

Il ne faut pas confondre BDX et BDA. Le BDA, c'est un machin minable dont le seul but est la chasse au gendre. Le BDX, c'est un machin mondain qui se tient une fois par an à l'Opéra de Paris. Grand uniforme et robe longue obligatoires. Nous ne pouvons espérer y trouver une riche héritière, puisque nous devons y amener notre propre cavalière. Malouf est perplexe.

– Où vais-je trouver une cavalière ? Je ne connais personne à Paris.

– T'as qu'à aller au prochain BDA. Il y en a tant que tu veux. Elle ne demandent que ça.

## Élève delix

– Elles sont aux abois. Même un Libanais d’un mètre cinquante, ça leur va.  
 – Je mesure un mètre soixante-cinq.  
 – Justement. Si elles sont prêtes à suivre un Libanais d’un mètre cinquante, un Libanais d’un mètre soixante-cinq c’est pain béni. Un géant !

Moi, j’invite Katia Wittgenstein. Ce n’est pas parce que nous ne nous embrassons pas, ou alors juste au coin de la bouche, que nous ne pouvons pas danser ensemble. C’est avec elle que je désire partager les moments qui comptent dans ma vie.

Il me semble que la belle Elvire est un peu dépitée. Pourtant je ne lui avais rien promis. Nous n’avions jamais parlé du BDX. Elle se dit qu’elle a choisi le mauvais frère : la pianiste chinoise va au Bal de l’X avec Noël.

Ma note de dessin dégringole soudain. Hier, mes croquis valaient dix-huit. Aujourd’hui, dix. Ça amuse beaucoup Rinaldi.

– Tu devrais me la présenter. À mon tour d’avoir dix-huit !  
 – J’étais pas à l’école primaire depuis trois jours que j’avais compris le truc : ils donnent les notes à la tête du client.

– C’est pas fini. Quand tu offenses un Italien, il rumine la chose pendant des mois. *La vendetta, la vendetta !* Crois-moi, il cherche comment te punir vraiment. Je pense qu’ils vont bientôt changer le règlement : “À partir de dorénavant, seuls les élèves ayant au moins douze peuvent dessiner d’après des modèles vivants. Les autres ont le choix entre le buste d’Auguste et une amphore grecque.”

– Toi aussi, dans ce cas, tu seras privé de femmes nues.  
 – Mais non, puisque j’aurai dix-huit.

### **Noël à Chamonix**

Malouf nous raconte une blague.

– Un homme entre dans une mosquée. Les gens lui font remarquer qu’il n’a pas enlevé ses chaussures. Il les prie de l’excuser : “Je me suis trompé, j’ai ôté mon chapeau.” Alors il enlève ses chaussures et les met sur sa tête !

– C’est fini ?

## Élève delix

– J’ai pas compris. Tu pourrais nous expliquer ?

– Bon, évidemment, je ne pouvais pas vous la raconter en arabe. Parce que c’est très drôle en arabe, je vous assure.

– Ah, ah, quel farceur !

– Tu peux nous raconter ce que tu veux, et ensuite : “C’est plus drôle en arabe.”

– Il est fort. Une sorte d’humour froid. Excellent, l’humour arabe.

Comme il parle français comme vous et moi, nous oublions qu’il est aussi étranger qu’un Patagon.

Nos relations restent un peu distantes. Sous prétexte que je suis juif, il me prend pour un ami des Israéliens, qui sont ses ennemis. Je n’aime pas beaucoup les Israéliens, mais je n’éprouve pas le besoin de le dire.

Les premiers jours, je trouvais Bobet amusant et je le fréquentais plus que les autres. Au bout d’une semaine, je connaissais par cœur l’ensemble de son répertoire, alors je me suis lassé. Raynaud n’ayant pas de temps à m’accorder, je suis devenu copain avec Delmas. Il paraît timide et réservé parce qu’il vient du Nord. Il ne parle pas beaucoup, mais il en profite pour réfléchir. Il m’emmène à Valenciennes en Triumph. Je rencontre la bonne grand-mère. Elle ne ressemble pas à une grand-mère. Elle a les mêmes boucles blondes et la même énergie que ma mère, ce qui prouve que ma mère pourrait diriger une usine. Je goûte la bière Delmas. Comme je n’ai pas l’habitude de boire de la bière, je ne peux pas dire si elle est bonne ou pas.

– Tu la trouves bonne ?

– Très bonne.

– Aide-moi, je vais en mettre deux caisses dans le coffre de la voiture pour les copains.

Mes camarades de casert rentrent dans leurs provinces et pays respectifs pour les vacances de Noël. Je vais à Chamonix, où Portal a loué un grand chalet. Béret, Magne, mon frère et son ami Jean-Claude, quelques autres copains de Maths Spé occupent les chambres de garçons. Dans la chambre des filles, il y a Armelle Le Goff,

## Élève delix

Catherine Béret, Isabelle (que j'ai connue à Cervinia et qui est allée en Iran avec mon frère et Jean-Claude), la pianiste chinoise et Katia Wittgenstein.

Il fait très froid. Il ne faut pas tomber en haut du mur du Brévent, sinon on dévale sur le verglas jusqu'en bas. Après avoir slalomé entre les bosses des grands Montets, nous jouons aux cartes et au Scrabble. Si ces vacances duraient plus longtemps, je crois que je finirais par être dégoûté de la fondue savoyarde.

## Élève delix

## 1965

**Une carrière**

Nos anciens sont pleins de sollicitude pour nous. Ils nous invitent à danser avec leurs filles. Ils nous offrent du travail quand nous sortons de l'école. En attendant, pour nous aider à choisir un métier, ils font des conférences sur leur profession. Ça s'appelle un "amphi-carrière".

Un jour, j'ai une heure à passer dans une salle de la Boîte à Claques entre deux petites classes de mathématiques. Au lieu de retourner dans mon casert, je vais rester bien au chaud à lire un livre. Notre uniforme d'intérieur ne comporte pas de manteau. Traverser la cour quand il fait très froid, ce n'est pas rigolo.

Des élèves entrent dans la salle.

– Vous venez pour une classe ?

– Non, c'est un amphi-carrière.

Un bonhomme d'une quarantaine d'années monte sur l'estrade. Il porte un costume trois-pièces dont le gilet met en valeur un petit bedon rebondi.

– Mes chers camarades, je me présente : Cornavin, de la trente-neuf.

Cause toujours, moi je lis mon livre. *Locus Solus*, de Raymond Roussel. Une histoire de morts-vivants animés par des impulsions électriques. Ça ne fait pas peur. On dirait du Jules Verne, en plus fou.

Eh, mais qu'est-ce qu'il raconte, le vilain ventru ? Je dresse l'oreille malgré moi.

– En sortant de l'école, après votre année de service militaire, vous pourrez commencer comme assistant chef de bureau, à l'indice 145, ce qui correspond à un salaire de 2485 francs. Deux ans plus tard, si tout va bien, vous deviendrez chef de bureau, à l'indice 160, et votre salaire passera à 3115 francs par mois. Imaginons que votre carrière se poursuive normalement...

## Élève delix

J'ai manqué le début, donc je ne sais même pas s'il parle de la banque ou des assurances.

– Au bout de cinq ou six ans, vous serez chef de service, à l'indice 190. Votre salaire atteindra 5400 francs. Continuons. Après dix ans chez nous, vous devriez être chef de département, indice 240, salaire 6250 francs. Sautons encore cinq ans. Vous voici sous-directeur de filiale, à l'indice 280. Vous gagnez une somme très appréciable : 7500 francs par mois. Vingt ans environ après votre arrivée, vous pouvez espérer devenir directeur de filiale, à l'indice 320 et au salaire de 9450 francs. Comme moi !

Il est tout fier d'être directeur de filiale à l'indice 320. Un large sourire éclaire son visage. J'ai l'impression que son gilet s'arrondit encore un peu. “La bonne vie ! La bonne vie !” gargouille son bedon satisfait.

Ce mort-vivant a-t-il vraiment vu mon avenir dans sa boule de cristal ? Depuis au moins dix ans, je me demande ce que je vais devenir. Quelle profession vais-je exercer ? Que ferai-je de ma vie ? Que serai-je dans vingt ans ? Maintenant, j'en sais un peu plus : tout sauf ça.

Je trouverai bien quelque chose. Il me reste un an ou deux pour me décider. Je n'irai pas dans la banque ou les assurances. Je ne chercherai pas un gendre pour ma fille au BDA. Je ne fréquenterai pas les anciens Polytechniciens.

Sauf que maintenant, j'ai besoin d'un ancien. La Compagnie Générale Transatlantique m'envoie des lettres recommandées désagréables : “Sale voyou, vous avez changé de classe sur le paquebot Antilles, mais vous n'avez pas payé le supplément de trois cents francs.” Mais si, je l'ai payé. Même que l'argent est arrivé à Vigo. “Payez tout de suite, espèce d'escroc, sinon nous allons envoyer un huissier, saisir vos biens, porter plainte devant le tribunal, vous marquer au fer rouge, vous envoyer au bagne, vous guillotiner.” Sans tenir aucun compte de mes réponses détaillées, ils me menacent de sanctions de plus en plus brutales. Je ne sais pas quoi faire. Comment prouver que j'ai payé ? À la fin, je me dis qu'ils traitent bien mal leurs clients. J'ouvre l'annuaire des anciens Polytechniciens, que nous appelons la

## Élève delix

Bible. Je trouve la Compagnie Générale Transatlantique dans la section “Transports”. Ah, c’est plein d’anciens, là-dedans, à commencer par le patron en personne. J’écris au patron : “Mon cher camarade... Vos gens m’ont déménagé de force. Ils m’ont piqué mon Tristram Shandy. La preuve que l’argent est arrivé, c’est qu’ils m’ont réinstallé en classe Cabine. C’est pénible, toutes ces lettres recommandées. Un malhonnête a pris les trois cents francs au passage, et c’est moi que l’on accuse de vol. Faites quelque chose !” Il me répond aussitôt : “Mon cher camarade... Une regrettable erreur. J’ai demandé que l’on enquête. J’espère que tu navigueras de nouveau sur nos bateaux. Bonne chance pour tes études, etc.” Ah mais !

### Échecs

Je joue aux échecs avec Rinaldi dans le grand amphithéâtre. Je vais parfois faire une petite partie avec lui dans son casert. Une fois par semaine, je joue avec d’autres élèves dans le club d’échecs de l’école. J’étudie la stratégie dans Tartakover et la tactique dans Tarrasch.

J’ai l’honneur d’appartenir au groupe des six meilleurs joueurs de l’école. Nous allons à l’hôtel Continental pour participer au “Tournoi de Paris”. J’arrache un match nul de justesse à un membre de l’équipe de la SNCF. Un employé des PTT m’écrase en vingt coups.

Notre équipe arrive bonne dernière. Les cheminots, les facteurs et les autres ne paraissent pas mécontents d’avoir vaincu ces petits péteux de Polytechniciens.

### Les Russes attaquent

Au lycée, nous avons des vacances à Noël et à Pâques. À Polytechnique, c’est à Noël et en février. Je pars à Val d’Isère avec Magne. Nous habitons dans le “Chalet des Jeunes”. Nous rencontrons deux demoiselles blondes, Colette et Marie-Laure, élèves dans une école catholique à Neuilly.

– Vous avez des bonnes sœurs comme profs ?

## Élève delix

– Seulement pour certains cours. Il y a aussi des profs normaux.

Elles paraissent nous trouver très séduisants. Nous échangeons nos numéros de téléphone, nous nous promettons de nous revoir à Paris. Magne imagine des tas de choses.

– Ici, on ne peut rien faire. Il y a toujours quelqu’un dans le dortoir des garçons et dans celui des filles. Mais à Paris... On dit que les filles élevées dans les couvents sont les plus chaudes.

– Nous n’aurions pas dû dire que nous sommes à Polytechnique. C’est peut-être seulement ça qui les intéresse.

– La prochaine fois, tu diras que t’es apprenti-plombier.

– Ça va trop loin dans l’autre sens. Nous pourrions dire “étudiants en maths”. Ce n’est pas faux.

– Pas facile de cacher que tu appartiens à l’élite de la Nation. C’est comme le calife de Bagdad qui se promène incognito pour savoir ce que le peuple pense vraiment de lui.

Une dizaine de jours plus tard, je passe ma soirée à l’école pour préparer le cours de physique du lendemain – pas celui de Leprince-Ringuet, mais celui que je dois donner à mes élèves du collège Sévigné. Le téléphone sonne. Un élève décroche et m’appelle.

– EH, GREIF, UN CHAMEAU POUR TOI !

C’est Colette.

– Que dirais-tu de dîner avec Marie-Laure et ton copain ?

– Bonne idée, sauf que mon copain est parti pour trois semaines. Il fait un stage en usine.

– Comme ingénieur ?

– Pas du tout. Ils appellent ça un stage ouvrier. Ils pensent que ça fait beaucoup de bien aux futurs patrons de faire un peu l’ouvrier, pour voir.

– Toi, tu n’y vas pas ?

## Élève delix

– Il est déjà en deuxième année. Je le ferai l'année prochaine. Je vais trouver un autre copain pour dîner. Rien ne nous empêche de recommencer quand Magne reviendra de l'usine.

– Quelqu'un de grand, pour Marie-Laure.

– Bien sûr.

Marie-Laure est une véritable géante. Nous dînons dans un restaurant chinois de la rue des Écoles avec Jean-Claude, l'ami de mon frère, qui est aussi grand que Magne.

En vacances, on voit les choses autrement. Surtout à la montagne, avec l'oxygène qui vous monte à la tête. On rencontre des personnes sur les sommets. Quand on redescend dans la plaine, elles ont perdu de leur charme. Jean-Claude les trouve sympathiques. Moi, je ne sais pas trop si j'ai envie de revoir Colette.

On nous offre une promenade en Bretagne. Ça me changera les idées. Nous partons visiter deux écoles qui forment des officiers, comme l'école Polytechnique : l'école Navale, dans la rade de Brest, et l'école de Saint-Cyr, à Coëtquidan.

Notre séjour à Navale ressemble à des vacances. Les futurs officiers de marine habitent dans des bâtiments tout neufs au bord de la mer. Ils apprennent à jouer à la bataille navale avant de partir faire le tour du monde sur un bateau-école appelé la Jeanne d'Arc. Pour se délasser, ils ont un port de plaisance plein de voiliers. Chaque casert de Polytechniciens est pris en charge par quelques marins. Les nôtres nous emmènent en mer sur un Requin, un beau voilier à quille. Comme j'ai appris à naviguer il y a quelques années à Bénodet, ils me laissent prendre la barre. Le deuxième jour, au lieu d'aller visiter un porte-avion à Brest, je repars faire un petit tour en Requin.

Saint-Cyr, c'est moins rigolo. Nous devons participer à un "combat de nuit". C'est nouveau pour moi, puisque je ne suis pas allé au Larzac. Mon treillis de combat est tout neuf. Mes camarades n'en croient pas leurs yeux.

– Tes rangers...

– Qu'est-ce qu'elles ont, mes rangers ?

– Elles sont beiges. Regarde les nôtres.

## Élève delix

– Tiens, ils vous en ont donné des noires.

– Mais non. Au début, elles étaient comme les tiennes. Quand on les graisse tous les jours, elles deviennent noires.

Bobet ricane.

– Mon pote, cette nuit, quand tu devras te taper vingt bornes à pinces, bonjour les ampoules !

En attendant, nous passons l'après-midi à tirer avec toutes sortes d'armes sur des pauvres cibles innocentes. Je découvre que la mitrailleuse est une arme à tirer dans les coins sans l'avoir voulu. Pour rester en vie quand quelqu'un tire à la mitrailleuse, il faut se tenir derrière lui, c'est le seul endroit sûr. La mitrailleuse fait beaucoup de bruit et saute comme un bronco sauvage dans un rodéo. On nous explique qu'un mécanisme ingénieux (une histoire de "trous d'évent", ne m'en demandez pas plus) atténue le recul du fusil de guerre. Le premier coup que je tire me casse la clavicule tout net. Enfin, peut-être pas. Je me tâte. Au moins fêlée, j'en suis sûr. Si c'est ça le recul atténué, je me demande ce qui se passait avant qu'ils aient inventé les trous d'évent. Nous tirons au LRAC ou "lance-roquettes anti-char" sur une carcasse de char. Les gens qui n'y connaissent rien disent bazooka au lieu de LRAC. Chacun d'entre nous lance sa roquette. Les Saint-Cyriens qui commandent notre groupe ont prévu large.

– Il reste dix-sept roquettes. Qui veut les tirer ?

– Eh, oh, sûrement pas.

– Gardez-les pour la prochaine fois.

– Ça coûte huit cents francs pièce, ces machins-là.

– C'est facturé dans la pantoufle !

Ils trouvent que nous manquons d'ardeur guerrière.

À la tombée de la nuit, nous partons dans la forêt. J'appartiens à une patrouille d'une dizaine d'hommes. Nous sommes presque tous armés d'une mitrailleuse. Notre "musette", un sac kaki que nous portons en bandoulière, contient un chargeur de rechange et un sandwich. Raynaud transporte un bazooka. Delmas porte sur son épaule la charge la plus lourde : une mitrailleuse. C'est parce qu'il est grand et fort.

## Élève delix

Notre patrouille tend une embuscade. Les “rouges” (autrement dit les Russes, les Soviétiques, les cocos) ont envahi toute l’Europe. Seule la Bretagne, en raison de sa position extrême, échappe encore à leur emprise. Nous sommes de vaillants résistants “bleus” qui devons intercepter un char ennemi.

Ça me rappelle quelque chose. Le scénariste de bande dessinée que j’ai rencontré sur le bateau, Goscinny. Comment ça s’appelle, déjà ? Ah oui, Astérix le Gaulois. Il y a un village, en Bretagne, qui résiste tout seul aux sales Roros.

Les Rouges n’ont qu’à bien se tenir. Nous les attendons de pied ferme. Et sans potion magique ! Nous sommes cachés derrière une petite butte dans un virage. Nous entendons le grondement du char qui s’approche. Nous le laissons avancer. Nous sommes installés dans l’alignement de la route, nous ne pouvons pas le manquer. Raynaud prépare son bazooka. Il vise avec tout le sérieux dont il est capable, ce qui n’est pas peu dire. Il tire.

– Et voilà. En plein dans le mille.

– Bravo, Fernand.

– À cette distance, c’était facile.

Le seul petit ennui, c’est qu’il n’y avait pas de roquette dans le tube. Par conséquent, les sales rouges ignorent que leur char vient d’exploser. Ils ouvrent l’écouille...

– Eh, que font-ils ? Ils sont fous ?

– Vous êtes morts, les mecs !

Ils courent sur la route, ils foncent droit sur nous. Nous ne serions pas plus étonnés si des sardines sortaient de leur boîte et se mettaient à galoper sur la table.

Ces cocos sont des élèves de Saint-Cyr. D’autres Saint-Cyriens encadrent les troupes bleues. L’un d’eux dirige notre patrouille.

– Eh alors, qu’est-ce que vous attendez ? Tirez-leur dessus ! Toi, au FM, et les autres au PM.

– Tout de suite, chef.

Nous tirons avec des balles à blanc. Vu qu’ils ont décidé de ne pas mourir, ça ne leur fait ni chaud ni froid. Notre chef ordonne la retraite.

## Élève delix

– Ils sont trop nombreux. Nous devons décrocher.

Il ne sait pas compter, ce Cyrard. Nous sommes plus nombreux qu’eux ! Ce qui est embêtant, c’est qu’ils continuent d’avancer. Nous n’avons pas envie de les repousser à coups de poing. Et puis nous devons obéir à notre supérieur. Nous nous enfuyons dans la forêt, poursuivis par ces rouges enragés. Des explosions se produisent autour de nous.

– Qu’est-ce que c’est, chef ? Ils tirent au bazooka ?

– C’est le canon du char. Il envoie des obus factices.

– Des obus en carton ?

– Affirmatif. Ça fait du bruit, mais ce n’est pas vraiment dangereux.

– Ouf.

– À moins que ça vous tombe juste dessus.

Notre chef possède une lampe de poche. Lui, au moins, il voit le sentier. Nous devons nous contenter de suivre de loin une vague lueur. Nous marchons pendant des heures. De temps à autre, nous avons droit à une minute de repos. Je trouve la mitraillette et la musette de plus en plus lourdes. Je plains ce pauvre Delmas, avec sa mitrailleuse.

– Ça va, Delmas ?

– Bah, c’est comme une paire de skis. Et toi, le baptême du feu ?

– J’aime pas perdre mon temps à faire des trucs inutiles. La vie est courte.

– Tu as échappé au Larzac, c’est déjà ça.

– Oui, mais je ne sais pas comment j’échapperai à l’année de service. Ce genre de bêtises pendant un an, tu te rends compte ?

Au moins, je n’ai pas mal aux pieds. Tandis que Malouf...

– Chef, je ne peux pas continuer.

– Quoi ?

– J’ai trop mal aux pieds. J’ai des ampoules des deux côtés. Regardez, ça saigne.

– Ça saigne, je vois.

– Je peux attendre les rouges, chef ? Ils me feront prisonnier. Tant pis.

– Négatif. Je ramène tous mes hommes.

## Élève delix

– Il faut l’abattre, chef. Il me reste encore des balles.

– Ce n’est pas le moment de plaisanter. En route !

Vers trois heures du matin, nous apercevons des feux follets dans le lointain. Ce sont les phares des autocars qui nous attendent sur la route. Les différentes patrouilles arrivent peu à peu. On nous compte, on nous recompte. Il manque une patrouille ! Nous nous installons dans les autocars, nous somnolons sur les sièges. La patrouille perdue nous rejoint une heure plus tard. C’est celle de mon frère. Je lui demande ce qui s’est passé.

– Perrier, un gars de mon casert, s’est endormi pendant une pause. La patrouille l’a oublié en repartant. C’est un mec assez bizarre, qui n’a pas de copain, donc personne n’a remarqué qu’il manquait. À la pause suivante, le Cyrard nous a comptés. Nous avons dû faire demi-tour pour aller réveiller Perrier.

### **Une heure de retard**

J’ai rendez-vous avec Katia Wittgenstein pour aller au cinéma. Place du Panthéon, devant le lycée Henri IV, à cinq heures et demie. Je pars du casert à cinq heures dix. Le temps de descendre les quatre étages, de traverser la cour, de me changer dans la Boîte à Claques, de remonter la rue de la Montagne Sainte-Geneviève jusqu’à la place du Panthéon. Je passe devant le “bar de l’X”, au coin de la rue de l’École Polytechnique. La patronne m’aperçoit et me salue par la porte ouverte.

– Bonjour, Greif. Comment ça va ?

– Bonjour, la Marie. Ça va.

– Et ton frère ?

– Il allait encore bien ce matin.

Même la Marie me connaît. Pourtant, je ne fréquente pas beaucoup son établissement. Tous les élèves de la promotion me connaissent. Pas parce que je présente les films, mais parce que j’ai un frère. Parfois, un élève inconnu m’aborde.

– Toi, tu es un des frères Greif.

– Exact.

## Élève delix

– Tu es lequel ?

– Ben je suis moi !

Place du Panthéon à cinq heures vingt. Je souffre d'une cruelle maladie : l'avancite aigüe. Sauf quand je m'habille à la dernière seconde avant l'appel, mais ça c'est un jeu. N'ai plus qu'à attendre. Qu'est-ce que je dis, une maladie ? Être en avance, je trouve cela plutôt sain. Depuis que je séjourne à Polytechnique, je porte la montre que mes parents m'ont offerte pour la première partie du bac. Telle la Belle au Bois Dormant, elle a dormi quatre ans au fond d'un tiroir. La montre au tiroir dormant. Des classes par-ci, des séances de tir par-là, des appels toute la journée, le temps encadré par la discipline militaire. Katia ne pourrait pas être élève à l'école. Toujours en retard. Ça c'est une maladie. Six heures moins dix. Vingt minutes de retard. En comptant mes dix minutes d'avance, déjà une demi-heure que je fais le pied de grue. Pour la séance de six heures, le temps d'aller jusqu'au cinéma, c'est mal parti. S'il y a la queue, nécessaire d'arriver en avance. Sinon, il ne reste que des strapontins. On entre à l'entr'acte, on rate le court-métrage. Le billet pas moins cher pour autant.

– Bonjour Jean-Jacques.

– Tiens, Colette ! Bonjour.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai rendez-vous avec une copine, mais elle n'a pas l'air de venir.

– Toujours à Polytechnique ?

– Et toi dans ton couvent ?

– À l'école Sainte-Ursule. Ce n'est pas un couvent. Je prépare un concours pour devenir hôtesse de l'air.

– Ah, très bien. Tu seras parfaite comme hôtesse de l'air.

– Tu ne veux pas venir prendre un café ? Puisque ta copine t'a posé un lapin.

– Je te remercie. Je crois que je vais l'attendre encore un peu.

Pendant trois dixièmes de secondes, j'ai hésité. Si je continue à me rapprocher de Katia (à force de nous embrasser sur le coin de la bouche, nous en sommes arrivés à nous embrasser pour de vrai), je vais perdre des centaines d'heures à l'attendre au coin de la rue. Au moins, les hôtesse de l'air arrivent à l'heure, comme les militaires.

## Élève delix

Colette pourrait poser pour des photos. Elle a des traits réguliers, un grand sourire blanc, des cheveux couleur de blé. Oui, mais je ne peux pas me marier à l'église, quand même. Suivre Colette pour embêter Katia. Par dépit. Ce serait vraiment bête. Quand elles sont jeunes elles ressemblent à la poupée Barbie, et ensuite aux dames du bridge.

Katia apparaît en courant vers six heures et demie.

– J'étais avec mon père.

– Tu es toujours avec ton père ou avec ta mère ou avec je ne sais qui. Tu n'es jamais en retard sans raison. Mais moi je ne suis jamais en retard tout court.

– Je vais essayer de faire des progrès.

– Je n'y crois pas du tout. Le film est déjà commencé, maintenant.

– Nous pouvons aller à la séance de huit heures.

– Je n'ai pas demandé de permission. Il faudra que je fasse le mur pour rentrer.

Je la trouve tout spécialement belle quand elle est rouge et émue. Elle n'a pas un petit nez droit comme Colette, mais un grand nez busqué. Si on n'imagine pas son visage sur la couverture d'un magazine de mode, c'est que les gens qui choisissent les mannequins sont stupides. Nous descendons la rue Soufflot en nous disputant. Même nos querelles sont intéressantes. Avec Colette, Guillemette ou Elvire, je m'ennuie entre les baisers. Avec Katia, jamais.

### **L'adjutant dans la piscine**

Le 8 mai, les élèves de Saint-Cyr viennent de leur lointaine Bretagne pour une prise d'armes à l'Arc de Triomphe. Avant de rentrer à la maison, ils passent nous dire bonjour. Encore une petite prise d'armes ? Pourquoi pas... Ça ne coûte pas cher. Les voici donc dans la cour de l'école Polytechnique, alignés bien comme il faut. Présentez... Armes ! Reposez... Armes ! Ils lèvent et reposent leurs fusils comme un seul homme. Je sens que Rinaldi a envie d'applaudir.

– On entend un seul claquement. Ça m'épate de mouche.

– T'aimerais pas avoir un beau chapeau à plumes comme eux ?

## Élève delix

– Nous, on habite dans un casert. Eux, ils se le mettent sur la tête.

À notre tour de présenter les armes. Nous nous tenons de l'autre côté de la cour, vêtus de notre grand uniforme. Nous levons et abaissons nos sabres presque tous ensemble. Oh, nous sommes capables d'atteindre un haut niveau de synchronisation. La preuve, c'est que nous courons jusqu'au réfectoire et avalons toutes les brioches comme un seul homme.

Ils ignorent où se trouve le réfectoire. Quand ils arrivent, conduits par nos adjudants, il ne reste plus rien sur les tables. Après leur départ, le général qui commande l'école s'adresse à notre promotion.

– Vous vous êtes comportés de façon très grossière. Si vous aviez des reproches à adresser à vos camarades de Saint-Cyr, il fallait le faire par la voie hiérarchique. Votre manque de courtoisie déshonore l'école. Vous serez tous consignés trois jours.

Il n'a pas tort, cet homme-là. Je n'aime pas les Saint-Cyriens. Je n'ai pas digéré leurs excès de zèle pendant le combat de nuit à Coëtquidan, et encore moins leur complète absence d'humour. Je ne supporte pas les gens qui disent "affirmatif" et "négatif" au lieu de oui et non. N'empêche, je n'aurais jamais eu l'idée de les punir pour leur bêtise. J'ai suivi le troupeau.

Nous avons obéi à une société secrète appelée "Khomyss", qui est chargée d'organiser les chahuts et le bizutage. Portal a prévenu tous les caserts de l'étage :

– À la fin de la prise d'armes, vous n'attendez pas les Cyrards. Vous foncez au magnan<sup>15</sup> et vous mangez les brioches.

Tout le monde sait que Portal est khomyssaire. On dit que Lamour, un grand gaillard un peu voyou qui ressemble au Jean Gabin de *Quai des Brumes*, dirige la Khomyss. Nous ignorons le nombre total de khomyssaires. Peut-être dix ou douze. C'est la Khomyss de la promotion jaune qui les a choisis, après avoir soumis les candidats à des épreuves terribles dans les profondeurs du Styx.

---

<sup>15</sup> Réfectoire (et aussi, repas) en argot polytechnicien.

## Élève delix

D'habitude, quand c'est au tour de Nounours de faire l'appel, il dit en souriant : "Bonjour les enfants... Vous avez bien dormi ?" Un beau matin de juin, nous devinons à son visage sévère qu'il y a quelque chose qui cloche. Il annonce d'un ton sec :

- Toute la promotion est consignée trois semaines. Ordre du général.
- Trois semaines ? Juste quand les cours se terminent. Vous nous assassinez !
- Mais pourquoi, mon adjudant ?
- Vous le saurez bien assez tôt.

Une rumeur se répand. L'adjudant du deuxième étage... Celui que l'on surnomme Roquet...

- Quoi, Roquet ?
- Tombé dans la piscine.
- Et alors ? Ils nous bouclent trois semaines parce que Roquet est tombé dans la piscine ?

Cet adjudant a mauvaise réputation. Pire que Peau de Vache. Tout ce que je sais de lui, c'est que sa manière de couper ses cheveux en brosse me paraît déjà brutale et arrogante. Je descends voir mon frère au deuxième.

- Qu'est-ce qui se passe-t-il ?
- Ils ont jeté Roquet dans la piscine.
- Qui ça, ils ?
- La Khomyss. Ce matin très tôt, il paraît. Ils l'ont attrapé dans un couloir. Baillonné et jeté tout habillé. Quelqu'un les a vus. Ils portaient des cagoules.
- Oui, mais qu'est-ce qu'il a fait, Roquet ?
- J'en sais rien. Il est pénible, ça c'est sûr. On dit qu'il s'acharne sur des mecs à l'autre bout de l'étage. Il a dû passer les bornes, sinon ils ne l'auraient pas jeté.
- Les cours sont finis et il fait beau. C'est rude. Tout le monde va faire le mur.
- Pas possible. Le capitaine nous a dit qu'il y aurait des patrouilles et que les punitions seraient triplées. Si t'es pris, tu risques de perdre la moitié de tes grandes vacances.
- Tu vas en Israël ?

## Élève delix

– C’est un voyage militaire. L’armée israélienne va nous montrer ses armes secrètes et tout. J’y vais avec Jean-Claude. Ensuite, nous passerons quinze jours dans le kibboutz ou j’ai travaillé il y a deux ans. Et toi, en Afrique ?

– Sénégal et Mauritanie. Ensuite, au Brésil.

Nous étions coincés à l’école de toute façon jusqu’au défilé du 14 juillet sur les Champs-Élysées. Ah, mais nous nous réjouissions en pensant à ces trois semaines de vacances à Paris – trois semaines de promenades au quartier latin, de bains de soleil à la piscine Deligny, de cinéma, de soirées dansantes au Caveau de la Huchette et au Slow Club.

Puisque les cours sont finis, nous n’avons rien à faire. Nous allons à Villacoublay, sur un aéroport désaffecté, pour apprendre à défiler. Ça nous distrait un peu. Sadoun, l’idiot de service, n’arrive pas à marcher au pas. À part ça, nous jouons au billard et aux cartes. Je m’ennuie tellement que j’emprunte des livres de mathématiques à la bibliothèque scientifique de l’école. Je me plonge dans la Théorie des Nombres, qui consiste à étudier les nombres entiers. Un, deux, trois et la suite. Surtout la suite. C’est un coin de l’univers mathématique qui m’a toujours fasciné. Sans doute parce que nous ne l’avons jamais exploré en classe, sinon les profs auraient réussi à m’en dégoûter comme du reste. Ça ne sert à rien du tout<sup>16</sup>, donc ça tient de la poésie, je trouve. Dans six mois, je devrai décider ce que je fais en sortant de l’école. Je peux choisir la Recherche et passer toute ma vie à jouer avec les nombres.

Les élèves de la promotion jaune attendent aussi le défilé. Ils ont le droit de sortir, eux.

– Tu as le bonjour d’Armelle Le Goff, me dit Magne. Je suis allé voir *Le Dernier Train de Gun Hill* avec elle.

---

<sup>16</sup> Depuis cette époque lointaine, on a trouvé une utilisation à la Théorie des Nombres : les très grands nombres premiers servent à fabriquer des codes en cryptographie. Les chercheurs doivent soumettre leurs trouvailles à la DST (ou à la CIA), ce qui ne manque pas de les irriter. Les techniques modernes de cryptographie se sont répandues sur Internet. D’un côté, c’est rassurant de savoir que l’on peut envoyer un numéro de carte de crédit “sécurisé”. D’un autre côté, les services secrets n’apprécient pas que n’importe qui puisse envoyer des messages illisibles et inviolables.

## Élève delix

- Veinard. Et à part ça, quoi de neuf dehors ?
- Ils commencent à monter des estrades pour les bals du 14 juillet.
- Nous sommes consignés jusqu’au 12. Nous pourrons y aller.
- Sauf qu’ils suppriment les permissions pour le 13, le soir où ça danse vraiment. Sous prétexte que nous devons nous lever à cinq heures du mat’.
- À cinq heures pour défiler à dix heures ?
- Ils rassemblent les troupes sur la place de l’Étoile au moins trois heures avant le défilé. L’an dernier, j’ai fait le mur pour aller danser. Je me suis couché à deux heures, levé à cinq. C’était dur de rester debout de sept à dix sur la place de l’Étoile. Je ne sais pas si je vais recommencer cette année.
- Mon père m’a dit que pendant les appels de nuit, à Auschwitz, les gens arrivaient à dormir debout. Qu’est-ce que tu fais, l’année prochaine ?
- Je vais en Allemagne dans un régiment de chars.
- Tu n’as pas un assez bon classement pour l’armée de l’air ?
- Je me suis dit que j’apprendrais l’allemand.
- Et après ?
- Ingénieur militaire des télécoms.
- T’as envie de passer toute ta vie dans l’armée ?
- C’est pas vraiment l’armée. Au bout de dix ans, tu peux partir dans le civil. En fait ils me paient des études en fac, et peut-être aux États-Unis. Je vais apprendre à programmer les ordinateurs. Ils ne savent pas quoi faire de leur argent.
- Je n’en veux pas, de votre argent. Je préfère être pauvre et civil que riche et militaire. Quelques jours plus tard, je croise de nouveau Magne dans la cour.
- Eh, Greif, t’as entendu parler du scandale ?
- Quel scandale ?
- Attali, notre major. Au lieu de choisir les Mines, il va à l’ENA.
- Il a le droit ?
- Il est premier, il fait ce qu’il veut. Il pourrait choisir ingénieur militaire ou pantoufler. Ça les embête. C’est un précédent fâcheux. Le corps des Mines n’a pas envie de perdre son prestige.

## Élève delix

– C’est un bon client de ma bibliothèque, Attali. Comme il est major, et paraît-il très intelligent, j’ai tenté de lui faire lire Raymond Roussel.

– Toi avec ton Raymond Roussel.

– Justement, je n’ai pas réussi à le convaincre. Il ne lit que des polars. Moi, j’ai pensé à l’ENA aussi. J’ai une copine qui est élève là-bas. Depuis que je suis petit, ma mère dit qu’elle me verrait bien ambassadeur.

– Tu passerais ton temps à faire des courbettes en costume de pingouin. Ça ne te plairait pas du tout. C’est pire que militaire.

– Attends, tu vas voir. J’ai dit à ma copine que nous avons deux places gratuites à l’ENA et que ça n’intéresse personne donc on n’a même pas besoin d’être bien classé. Tu la connais : Jacqueline Miller, nous sommes allés voir *Sa Majesté des Mouches* avec elle.

– Une blonde avec des lunettes, je m’en souviens.

– C’est elle qui a gagné le jeu télévisé auquel j’ai participé en Maths Sup, le Grand Voyage. Ensuite, nous avons fondé une association des anciens candidats.

– Qu’est-ce qu’elle dit, alors, pour l’ENA ?

– Que dans la diplomatie, ils prennent les gens avec des particules, pas les juifs<sup>17</sup>. Si je vais à l’ENA, je peux devenir Inspecteur des Finances.

– C’est pas mal, ça, non ?

– J’ai l’impression que c’est une sorte d’expert-comptable, avec un grand bureau et un chauffeur en plus.

– Tu devrais dire ça à Attali, la prochaine fois qu’il viendra emprunter des polars. Et cette histoire d’architecture ? Rinaldi m’en a parlé vaguement.

– Nous irons peut-être nous inscrire aux Beaux-Arts à la rentrée. C’est un projet de Pisani, le ministre de l’Équipement. Il trouve que les ponts français sont moches. Tu vas toujours en Amérique pour ton stage, cet été ?

– À New York.

---

<sup>17</sup> En 1965.

## Élève delix

– Tu verras que les ponts sont beaucoup plus beaux qu’ici. Pisani a découvert que les architectes français ne savent pas calculer les contraintes pour construire des ponts ou des gratte-ciels en béton. Ils laissent faire les ingénieurs, qui n’ont aucun sens de l’esthétique.

– Alors vous serez les premiers ingénieurs-architectes.

– Ils doivent créer un cycle spécial de quatre ans pour nous. Sinon, les Beaux-Arts, c’est dix ans d’études. Ils n’ont pas encore publié le décret. En principe, nous irons là-bas une ou deux fois par semaine. Pendant que nous sommes encore à Polytechnique, ce sera une sorte d’année préparatoire. Peut-être que nous n’y arriverons pas du tout. Tu vois qui est Tabouret ?

– Le mec qui s’occupe de la bibliothèque avec toi ?

– Il est aussi sur ce coup-là. C’est lui qui m’en a parlé et ensuite j’en ai parlé à Rinaldi. Il a acheté un gros livre sur l’architecture du vingtième siècle pour la bibliothèque. Ça donne pas mal envie de devenir architecte.

### **Trouble de croissance**

Je vais tous les jours à la bibliothèque des élèves, dans la Boîte à Claques. J’ouvre la pièce au public, je fais mon travail de bibliothécaire. Souvent, j’y retourne en dehors des heures d’ouverture, puisque je possède la clé. Tous les plantons qui gardent l’entrée de l’école Polytechnique me connaissent. Je téléphone à Katia.

– Ça ne marchera peut-être pas, mais rien ne nous empêche d’essayer. Tu viens à huit heures.

– Tu crois que je pourrai entrer ?

– Tu n’entreras pas dans l’école, seulement dans la Boîte à Claques. Tu ne risques rien.

– Et toi ?

– Nous sommes consignés, mais je n’ai pas l’intention de sortir.

Le sas d’entrée de l’école, au rez-de-chaussée de la Boîte à Claques, relie la porte de la rue Descartes à une porte qui donne sur la cour de l’école. Katia entre par la rue

## Élève delix

Descartes. Moi, je passe par la porte de la cour, comme je le fais plusieurs fois par jour pour aller à la bibliothèque. À ma droite se trouve le petit bureau vitré du planton, un simple soldat chargé d'interroger les visiteurs, de contrôler les permissions, etc. À ma gauche, l'escalier qui conduit à la bibliothèque des élèves. Le planton se demande qui est cette belle jeune fille. C'est tout juste s'il remarque ma présence.

– Bonsoir. Comment ça va ? Je viens faire un petit tour à la bibliothèque.

– Bien sûr. Allez-y.

– Hmm. Cette demoiselle est mon amie. Est-ce qu'elle peut monter avec moi ?

– Ce n'est pas très régulier.

– Personne n'en saura rien. Nous n'allons même pas allumer la lumière.

– Elle ne va pas rester trop longtemps ?

– Jusqu'à neuf heures précises. Je redescendrai devant pour vérifier qu'il n'y a personne.

– Ne faites pas de bruit.

– Promis. Merci beaucoup.

Cette bibliothèque est très mal aménagée. Depuis le temps, vu son emplacement privilégié, on aurait pu penser... Peut-être pas un lit, mais au moins une banquette. Dans le noir, ce n'est pas commode. Nous nous cognons aux rayonnages. Nos baisers sont devenus plus fougues depuis les vacances de Noël. S'embrasser debout fougues pendant une heure, c'est épuisant. Je cherche le petit bureau sur lequel les élèves posent les livres qu'ils rendent ou empruntent. Ah, le voilà... Trop petit. Mieux que rien. Je ne vais pas me plaindre. Surtout quand je pense à mes chers camarades.

Dix heures du soir. Revenu dans le casert sans encombres, couché près de la fenêtre. En attendant l'extinction des feux, je lis des textes de Kafka que j'ai rapportés ce matin de la bibliothèque. La nuit tombe doucement. En été, le curé de Notre-Dame éclaire les vitraux de l'intérieur pour les touristes. Ça remplace une séance de cinéma. Dernières séances. Dans quinze jours, je pars en vacances. Quand je reviens, j'habite dans l'autre bâtiment.

## Élève delix

Soudain, une douleur atroce me vrille le dos. Je sentais déjà quelque chose. Mes contorsions dans la bibliothèque – un faux mouvement. Le Bon Dieu m’a puni. Je me vantais d’être plus malin que les autres. Si je tente de changer de position pour diminuer la douleur, elle augmente. Je peux à peine dormir. Aussitôt après l’appel du matin, je vais à l’infirmierie. Le médecin m’envoie au Val de Grâce pour une radio. Assis dans la camionnette qui sert d’ambulance, j’imagine que je suis un prisonnier que l’on emmène à l’hôpital. Je regarde les passants rue Saint-Jacques. Ils ont bien de la chance de pouvoir se promener librement, mais ils ignorent leur bonheur.

Le radiologue me montre les clichés.

– C’est un Scheuermann. Vous voyez, sur la vertèbre, là.

– Je ne vois rien du tout. Qu’est-ce que c’est qu’un Scheuermann ?

– Un petit trouble de croissance. Ça passe quand vous arrêtez de grandir.

– Je grandis encore ?

– D’un millimètre par an, comme le Mont Blanc. Jusqu’à vingt-trois ans.

– Vous voulez dire que je vais avoir mal comme ça pendant encore trois ans ?

– Vingt-trois ans, c’est une moyenne. Je vais vous donner des petites pilules et dans un quart d’heure, vous aurez déjà moins mal. Ensuite, pendant une semaine, vous irez à l’infirmierie de Polytechnique tous les jours pour des séances d’infra-rouges. Ils ont un appareil. Ensuite, votre dos va rester sensible pendant quelques mois, mais vous devriez pouvoir éviter une nouvelle crise si vous faites attention. Il suffit de ne pas trop secouer vos vertèbres.

– Au bal du 14 juillet, je danse seulement les slows ? Pas de rock’n roll ?

– Vous pouvez danser le rock si vous ne sautez pas trop. Ce que je vous déconseille, c’est l’équitation.

– Je ne suis jamais monté sur un cheval.

– Très bien. Pas de GMC<sup>18</sup> non plus. Je vais l’écrire : ni équitation, ni GMC. Regardez, je mets la feuille dans l’enveloppe avec les radios.

---

<sup>18</sup> Ces initiales, qui signifient *General Motors Corporation*, désignaient les camions de transport de troupes. Les Américains les ont peut-être offerts à la France après la guerre, comme les Jeeps.

## Élève delix

Les pilules et les rayons infra-rouges me remettent sur pied. Le 13 juillet, je fais le mur pour aller danser place de la Contrescarpe. Je reviens à trois heures, je me lève à cinq.

– Qu'est-ce que tu fais, Greif ?

– Ben je mets mon grand uniforme pour défiler.

– Mais non. Peau de Vache a dit que nous devons prendre notre petit déjeuner en uniforme d'intérieur, sinon nous risquons de renverser du café sur notre grand uniforme. Surtout toi. Tu n'as pas l'air très réveillé !

– Heureusement que j'ai seulement mis le pantalon.

Quand Napoléon a dessiné le grand uniforme, ils n'avaient pas encore inventé le col de chemise. Il y a un faux-col qui s'accroche à la veste, c'est toute une histoire.

Vers six heures, nous descendons dans la cour en grand uniforme, bicorne sur la tête et sabre à la ceinture. Les deux promotions se rangent selon l'ordre défini pendant les répétitions. Nous ne sommes pas classés par caserts ou par groupes sportifs, mais par taille. Les grands devant, les petits derrière.

Divine surprise... Ils éliminent les derniers rangs ! Ils ont seulement besoin de quatre cents personnes. Je peux aller me recoucher !

Je remonte avec Rinaldi et Malouf. Bobet nous salue de la main.

– Bonne nuit, les petits !

Malouf s'étonne.

– Au Liban, je ne suis pas petit.

– Moi, même en France je ne suis pas petit. Je suis juste dans la moyenne. Les Polytechniciens sont beaucoup plus grands que la moyenne, je ne sais plus qui m'a dit ça. C'est parce qu'ils sont élevés au saumon et au caviar. Delmas est très grand et il a une Triumph. Rinaldi, ton père est ouvrier, non ? Les ouvriers sont plus petits que les bourgeois, c'est sûr.

– Ouai... Delmas vient du Nord et moi du Sud. C'est peut-être une question d'accélération de Coriolis. Toi, t'es bourgeois, donc tu devrais être grand.

## Élève delix

– Quand je suis né, mon père était à Auschwitz. Ma mère faisait des ménages pour acheter de quoi manger. Une fois qu’il est revenu, ça allait mieux, donc mon frère est plus grand que moi.

– Ça ne tient pas debout, ta théorie. Moi non plus, je ne tiens pas debout. À plus tard !

### **Whisky sec**

Nous prenons un avion de transport militaire pour aller à Dakar. Je pars effectuer un “stage de coopération” au Sénégal et en Mauritanie avec Raynaud et Michelin. Le ministère de la Coopération finance une vingtaine de ces stages. Il espère convaincre des Polytechniciens de consacrer leur vie à la coopération. Nous allons par groupes de trois dans divers pays d’Afrique. D’ailleurs le trio qui part en Guinée et en Côte d’Ivoire voyage dans le même avion que nous.

Je me suis inscrit sur une liste. Il y avait au moins cent cinquante noms. Je demande à mes camarades s’ils savent comment le choix s’est fait. Michelin sait.

– C’est Perrier qui a choisi. Il est dans la casert de ton frère.

– Je vois qui c’est. Pourquoi lui ?

– Il dirige le groupe “Afrique” à l’école. Les élèves qui veulent s’engager dans la coopération. Il a pris en priorité les membres du groupe.

– Toi, tu es dedans ?

– Bien sûr. Je suis chargé des relations avec nos anciens qui travaillent au Sénégal et en Mauritanie.

– Toi aussi, Raynaud ?

– Moi, je connais Perrier par la natation. Je lui ai conseillé de prendre la brasse plutôt que le crawl, alors il m’a à la bonne.

– Si Perrier choisit les gens qui lui plaisent, comment se fait-il que je me retrouve parmi les heureux élus ?

– C’est simple. Ton frère s’est inscrit aussi. Perrier déteste tous les gars de son casert, alors il t’a choisi pour embêter ton frère.

## Élève delix

Le Sénégal est devenu indépendant en 1958, comme tous les pays de l'Afrique française, mais la France ne pouvait se résoudre à abandonner ses bases militaires. Nous atterrissons sur une moitié de l'aéroport qui appartient à l'armée de l'air française. La marine a conservé une base navale à Dakar. C'est là que nous allons habiter. Un marin nous accueille à l'aérogare militaire. Nous traversons la ville de Dakar en camionnette. Les rues ressemblent à celles de Pointe-à-Pitre, avec des piétons noirs et des inscriptions en français, sauf qu'il y a beaucoup plus de monde. Le marin conduit très prudemment.

– Vous vous arrêtez même quand le feu est vert ?

– Ici, ils ne tiennent pas compte des feux, mais seulement de la priorité à droite. Si quelqu'un brûle un feu rouge et me rentre dedans, il pourra prouver que c'est mon aile droite qui est cabossée, mais moi je ne pourrai pas prouver qu'il a brûlé un feu rouge.

La base navale s'appelle "L'Arsenal". Trois navires de guerre mouillent dans un grand port. L'une des jetées qui protègent le bassin de la houle porte un petit phare à son extrémité. Il y a des cales sèches, des ateliers de réparation, des bâtiments d'habitation pour les marins.

Notre chauffeur nous confie à un lieutenant de marine tout frais sorti de l'école Navale.

– On m'a chargé de m'occuper de vous. Vous habiterez dans cet immeuble, les deux chambres au rez-de-chaussée. Vous pouvez vous reposer ou vous promener jusqu'à six heures. Le dîner est à sept heures, mais ils ont prévu un pot d'accueil. C'est au mess des officiers, juste en face.

– Nous devons mettre nos uniformes ?

– À l'école Polytechnique, vous dînez en civil ?

– Non.

– Ici, c'est pareil.

Je me suis inscrit pour des vacances en Afrique. Plage, cocotiers, éléphants, hippopotames. Je n'ai pas demandé des vacances en uniforme au milieu des

## Élève delix

militaires. Il y a tromperie sur la marchandise ! Dommage que ce soit gratuit, sinon j'exigerais qu'on me rembourse.

Nous sortons nos uniformes d'été de nos sacs marins. Raynaud nous épate (de mouche, comme dirait Rinaldi).

– Il n'est pas fripé du tout, le tien. Comment tu fais ?

– Dans le sac, il ne faut pas le plier, mais le rouler.

– T'aurais pu nous le dire plus tôt.

Nous allons au mess. Les officiers nous attendent près du bar. Ce sont les commandants des navires de guerre, leurs seconds, le médecin de l'arsenal, une quinzaine de personnes en tout. Ils nous tendent des verres de whisky. Ils ne me proposent pas de choisir entre whisky et jus d'orange. Ils n'ont pas préparé de jus d'orange. Je devine que si je disais : "Excusez-moi, je ne bois pas d'alcool", ils me mettraient aux arrêts aussitôt. Ces officiers sont mes supérieurs, je dois leur obéir. J'avale le premier whisky de ma vie. Au fond, l'affreuse sensation de brûlure qui descend le long de mon gosier et envahit mon estomac devrait me réjouir. Elle raffermi mes certitudes. Ces militaires sont bien aussi stupides que je le pense. J'ai raison de les haïr.

Quand nous sommes assis à table pour le dîner, le jeune lieutenant se lève et annonce le menu.

– Mon commandant, messieurs. Pour le dîner de ce samedi 24 juillet 1965, les tomates seront à la vinaigrette. Les côtes de porc seront aux oignons. Le riz sera au safran. Le cake sera aux fruits.

Le gros commandant auquel s'est adressé le lieutenant l'autorise à s'asseoir.

– Merci, lieutenant. Vous avez remarqué, messieurs ? Les formules ? C'est une de nos traditions. Ça remonte à la Royale. Les jeunes enseignes de vaisseau s'adressaient ainsi à l'amiral Duguay-Trouin.

Ah, la Marine Royale ! Je me prépare à briller en parlant de l'amiral Benbow, qui a attaqué les Français dans la mer Caraïbe en 1702, mais la conversation part de l'autre côté du globe : les officiers de l'Arsenal de Dakar sont condamnés par quelque sortilège à refaire la guerre d'Indochine à chaque repas. Ils avalent quelques boches

## Élève delix

pour s'ouvrir l'appétit, ils se gardent une brochette de fellaghas pour le dessert. Entre les deux, ils bouffent du viet.

– N'oubliez pas de prendre votre quinine, les jeunes. Vous avez commencé le traitement à Paris ?

– Oui, mon commandant. Trois jours avant de partir.

– Le goût vous plaît ?

– C'est horrible. Même en l'avalant avec de l'eau, on sent le goût.

– De mon temps, on badigeonnait de quinine les doigts des enfants pour les empêcher de se ronger les ongles. Croyez-moi, ça vaut mieux que la malaria. En Indochine, nous aurions vaincu les viets si nous n'avions pas eu à combattre aussi la malaria. Ah, quand je prends ma quinine, ça fait remonter des souvenirs bien amers.

Le jeune lieutenant n'a connu ni l'Indochine, ni l'Algérie, mais il en a entendu parler. Il nous raccompagne après le dîner.

– Souvent, nous dit-il, nous partons nous promener le long de la côte. Vous avez remarqué le petit dragueur de mines, dans le port ?

– Nous avons vu trois bateaux.

– Le plus petit. Comme il a un tirant d'eau très faible, nous pouvons remonter les rivières. Nous nous enfonçons dans la forêt. De temps en temps, il y a quelques cases sur la rive. Tous ces anciens de l'Indochine en ont les larmes aux yeux. Ça leur rappelle le Mékong. Là-bas, s'il faut les croire, c'est le paradis terrestre.

– Ce *serait* le paradis terrestre s'il n'y avait pas la malaria et les viets.

### **Whisky on the rocks**

Mauvaise nouvelle : le séjour de nos trois camarades en Guinée est annulé. Ce pays refuse d'appartenir à la "Communauté Française" fondée par le général de Gaulle sur le modèle du *Commonwealth* anglais.

– Indépendant, c'est indépendant, disent-ils. La tutelle de Paris, fini.

– Vous avez besoin de nous. Nous pouvons vous aider.

– Nous irons chercher l'aide ailleurs.

## Élève delix

– Vous croyez peut-être que la tutelle de Moscou est plus légère que celle de Paris ?

La tension monte et descend. En ce moment, ça va mal, donc ils ne veulent pas entendre parler de coopération. Nos camarades vont rester avec nous au Sénégal. Quand nous partirons en Mauritanie, ils iront en Côte d'Ivoire. C'est embêtant. Pour la tournée en brousse qui doit nous permettre de découvrir vraiment l'Afrique, il faudra deux voitures et deux chauffeurs. Les frais de nourriture et d'hôtel seront doublés. Comme nous devons respecter le budget, nous voyagerons moins loin et moins longtemps. En plus, nous aurons à supporter la compagnie de ces trois idiots.

Le doyen des anciens Polytechniciens du Sénégal donne une réception pour nous dans sa grande villa. Le malheureux est obligé d'accueillir six convives au lieu de trois. Et aussi les cinq autres anciens Polytechniciens de Dakar, leurs femmes, leurs enfants. Y aura-t-il assez d'olives pour tout le monde ? En tout cas, le whisky ne manque pas. Ici, ils ne le servent pas sec comme à l'Arsenal, mais dans de grands verres avec des glaçons. Je bois du jus d'orange en me faisant passer pour un enfant. Raynaud aussi.

– L'alcool est très mauvais pour la forme. Déjà que je n'ai pas nagé depuis trois jours. Il faut absolument que je trouve une piscine.

– J'ai l'impression que cela fait plus de trois jours que nos anciens n'ont pas nagé.

– C'est curieux. Plus ils sont vieux, plus ils sont gros.

– Maintenant, mon père est psychiatre dans un quartier chic, mais quand j'étais petit il était généraliste dans le quartier des Gobelins. Ses clients étaient pauvres. Ils buvaient pour oublier leurs malheurs, alors ils tombaient malades et ensuite ils buvaient pour se soigner. J'ai vu beaucoup d'alcooliques qui venaient le consulter. Je l'ai aussi accompagné dans ses visites. Si tu observes bien nos anciens, tu remarques qu'ils sont plus bouffis que gros.

– Ils ont bu trop de whisky ?

– Il paraît que les soldats de la coloniale ont toujours soif.

## Élève delix

– Il y a quelque chose de flou dans les traits de leurs visages qui me rappelle les clients de mon père.

– Si tu as raison, ça ne va pas nous encourager à choisir une carrière dans la coopération.

– Regarde : tu aurais une belle maison avec des tas de domestiques.

– Justement, ça m’embêterait d’avoir des domestiques. Je ne saurais pas donner des ordres. Tu as remarqué comment ils leur parlent ? “Narcisse, apporte-moi un whisky.” Comme un adulte qui tutoie un enfant. Les domestiques répondent “vous” : “Oui, monsieur, je vous l’apporte tout de suite.”

– Tu apprends des choses. To comprends pourquoi ça s’appelle un voyage d’études.

Nous déjeunons avec le ministre de l’industrie, un homme qui nous paraît plus raffiné que nos anciens. Les Sénégalais sont souvent beaux parleurs. “Notre président n’est pas un général comme le vôtre, nous dit-il, mais un poète.” Après l’avoir écouté pendant une heure ou deux, nous sommes tous prêts à nous engager dans la coopération. Il n’a oublié qu’une chose, c’est d’apporter des contrats. Écrivez “Lu et approuvé” et signez sur les pointillés.

Nous allons à la plage. Nous admirons la vigueur et l’habileté des pêcheurs, qui lancent leurs longues pirogues à l’assaut des vagues. Au dernier moment, ils bondissent dedans et se mettent à pagayer tous ensemble. Ce serait encore mieux s’ils chantaient : “U-élé-u-élé-u-élé Ma-li-ba ma-ka-si” comme dans *Tintin au Congo*.

Les marins ont un petit port de plaisance dans un coin de la rade. Ils nous prêtent un Requin, un voilier à quille semblable à celui que j’ai barré à l’école Navale. Nous sortons en mer en passant entre les deux jetées. C’est tout de même plus simple que de sauter par-dessus les vagues.

## Élève-delix

### Un tour en brousse

Les habitants du Sénégal appartiennent en majorité au peuple Wolof. Ils sont grands et minces, parlent comme des avocats et aiment bien rigoler. Nos chauffeurs conduisent d'une main sûre les deux 404 Peugeot familiales qui nous emmènent en brousse. Quand il pleut, ils donnent des petits coups de volant en riant. Ils jouent à celui qui fera la plus belle glissade sur la terre rouge appelée "latérite".

– C'est bizarre qu'ils aient choisi un matériau qui ressemble à du savon pour faire les routes.

– Le goudron c'est trop cher.

– J'ai traversé l'Iran. Les routes ne sont pas non plus goudronnées, mais elles sont revêtues d'une sorte de gros gravier qui absorbe la pluie.

– Ils n'ont pas de pierres, ici. As-tu vu une maison en pierres de taille ? Toutes les cases sont en terre.

– Raynaud, un travail pour toi : quand tu seras ingénieur des ponts et chaussées dans la coopération, tu chermeras des pierres pour rendre les routes moins glissantes.

– Où est-ce que je trouverai des pierres ?

– Il y a sûrement des montagnes quelque part.

– Regarde déjà toutes ces petites collines. Je croyais que la savane c'était bien plat. Isidore, c'est quoi, ces petites collines partout ?

– Des termitières, chef. Vous n'avez pas ça, chez vous ?

– Nous avons des fourmilières, mais elles sont cachées sous terre. L'arbre qui se dresse tout seul, là, c'est un baobab ?

– Oui, un baobab.

– Je l'aurais imaginé plus haut et moins large.

De temps en temps, l'une des voitures tombe en panne. Les chauffeurs ouvrent le capot et bricolent une réparation en échangeant des plaisanteries. Ils ne paraissent pas pressés.

– Il est quatre heures, non ?

– Oui, chef.

– Nous avons rendez-vous à Niourbel à quatre heures. C'est encore loin ?

## Élève delix

– Si vous arrivions à quatre heures, ils seraient embarrassés, là-bas à Niourbel. Ils ne sont pas encore prêts à vous accueillir.

C'est ce qu'on appelle la sagesse africaine. Vers cinq heures, nous entrons dans l'usine de transformation d'arachides de Niourbel, que nous devons visiter. Personne ne semble remarquer notre retard. On nous montre des champs expérimentaux, où poussent de nouvelles variétés de cacahuètes. Nos professeurs nous ont enseigné depuis longtemps l'art de paraître attentifs en pensant à autre chose. Mes camarades jouent cette comédie de manière convaincante. Au fait, il est possible que l'un d'eux trouve les cacahuètes expérimentales vraiment passionnantes.

Il fait trop chaud. J'ai mal au ventre. Où sont les toilettes ?

Nous pénétrons maintenant dans le grand bâtiment de l'usine. Des presses géantes écrasent des tonnes de cacahuètes pour produire de l'huile d'arachides. Une fine poussière jaune recouvre les machines et le sol, flotte dans l'air, donne aux ouvriers une chevelure blonde et un visage de boulanger. L'odeur de cacahuètes est si forte que la tête me tourne. Je ne me sens pas bien du tout. Raynaud le remarque.

– Tu es tout pâle, Greif.

– Quand j'étais au Pakistan, j'ai attrapé des parasites qui m'ont complètement démoli. J'avais de la dysenterie, de la fièvre. J'ai l'impression que ça revient. Je supporte mal la chaleur. La nourriture épicée ne me réussit pas. L'odeur des arachides me donne la nausée. Tu sens cette odeur ?

– Ce serait difficile de ne pas la sentir.

– De toute ma vie, je n'avalerais plus jamais la moindre cacahuète.

On nous loge dans un bureau vide de la mairie. Six matelas alignés sur le sol carrelé. C'est un peu moins confortable que l'unique hôtel de la ville, nous dit-on, mais beaucoup plus propre. Surtout, c'est climatisé.

Le maire et le directeur de l'usine nous ont invités à dîner. Nos chauffeurs nous confient sous le sceau du secret que l'on nous réserve une surprise musicale et dansante au dessert. Je déclare forfait.

## Élève delix

– Vous vous partagerez ma part. Il vaut mieux que je ne mange rien. J’ai de la fièvre. J’ai besoin d’aller aux toilettes toutes les cinq minutes. Vous leur présenterez mes excuses.

– Je vais leur demander un médicament pour ton ventre. Ils ont sûrement ça.

Je me couche sur un des matelas. Je frissonne, je tremble, j’ai froid. Où est mon tricot ? J’éteins le climatiseur. Je me souviens d’une chambre d’hôtel à Karachi. Une fièvre d’enfer. Le ventilateur voulait me découper en rondelles. La peau moite. Des litres de sueur. De nouveau, l’air poisseux des Tropiques me lèche de sa langue brûlante. Je me suis trompé. J’aurais dû passer mes vacances à Chamonix. Avec Katia. Avaler de grandes goulées de bise rafraîchissante. Gambader dans les prairies constellées de fleurs. Sauf la fondue savoyarde. Non, pas de fondue.

Mes camarades me rapportent un médicament. Ils se sont bien amusés.

– Nous avons mangé comme des porcs.

– Et bu comme des outres.

– On nous a présenté les beautés locales.

– Des danseuses endiablées.

– Elles ne voulaient pas nous laisser partir.

– Nous leur avons promis de revenir.

Le lendemain, je me sens mieux. Je m’efforce de ne manger que des aliments inoffensifs, en petites quantités. Seule séquelle de ma maladie : un vague désir de revoir Chamonix.

Nous descendons vers le sud et entrons dans la forêt. Nous devons traverser une rivière. Un camion a voulu sauter du bac avant l’arrêt complet de la machine. Il a le bec dans l’eau entre le bac et la rive. Le bec et le bac sont coincés. Nos chauffeurs trouvent l’incident très distrayant. Nous traversons la rivière en pirogue. Sur l’autre rive, nos chauffeurs commencent une palabre avec un de leurs collègues. Ils parlent en wolof, mais nous devinons ce qu’ils disent.

– Que se passe-t-il ? demandent-ils.

– Ils sont allés chercher un treuil pour tirer le camion.

## Élève delix

– Même quand ils auront le treuil, ça prendra du temps. Tu ne traverseras pas avant trois ou quatre heures.

– Et alors ?

– Au lieu d’attendre ici, tu pourrais emmener nos blancs à Nioro. Ils ont rendez-vous avec le maître d’école. Tu reviendras juste à temps pour prendre le bac.

– C’est du travail.

– Nous pouvons te payer. Cinq mille<sup>19</sup>.

– J’accepte parce que je vous trouve sympathiques. Vous restez, vous deux ?

– Dès que le bac est réparé, nous traversons avec nos deux voitures et nous allons à Nioro.

Nous visitons l’école de Nioro. Ils n’effacent pas le tableau noir avec une éponge, mais avec un chiffon. C’est embêtant, parce que si un léopard entre dans la classe je ne pourrai pas lui faire avaler l’éponge comme Tintin. Le maître nous prie de lui donner un coup de main pour les mathématiques. Je propose le problème suivant :

– Dans un village, les paysans ont des poules et des chèvres. Il y a cinquante têtes et cent vingt pattes. Ça fait combien de poules et combien de chèvres ?

– Quarante poules et dix chèvres, msieu.

– Très bien. Comment as-tu raisonné ?

– Je dis  $x$  pour le nombre de poules et je dis  $y$  pour le nombre de chèvres. J’écris l’équation  $x + y = 50$  pour le nombre de têtes et puis j’écris l’équation  $2x + 4y = 120$  pour le nombre de pattes. La deuxième équation, c’est pareil que  $x + 2y = 60$ . Je fais soustraction la seconde moins la première,  $x$  s’en va et reste  $y = 10$ .

– Tu es déjà très savante. Si tu continues comme ça, tu passeras ton baccalauréat et tu entreras à Polytechnique, sauf qu’ils prennent seulement les garçons. En tout cas, à Polytechnique on apprend les mathématiques subtiles. Je vais t’expliquer comment on résout ce problème en mathématiques subtiles. J’imagine des chèvres à deux pattes. Tu les vois dans ta tête ? On dirait des grosses poules avec des poils au lieu des plumes et une barbichette au menton. J’imagine ensuite des pattes de chèvre qui se

---

<sup>19</sup> 5000 francs CFA = 25 francs français.

## Élève delix

promènent toutes seules. Ces pattes-là, à la fin, je les recollerai aux chèvres à deux pattes. Alors les poules et les chèvres à deux pattes, j'en ai combien ?

– Cinquante, msieu.

– Eh oui, puisque j'ai cinquante têtes. Ça me fait donc cent pattes attachées. Il me reste vingt pattes qui se promènent toutes seules. Pour que je puisse recoller ces pattes, il me faut dix chèvres.

Raynaud propose à son tour un problème.

– Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre. Ça fait combien d'ânes ?

Nos chauffeurs, qui nous ont rejoints, sont ébahis par tant de science.

Après avoir traversé la Gambie, un pays qui mesure trois cents mètres de large, nous arrivons dans la province de la Casamance. Nous devons passer la nuit dans le principal hôtel de Ziguinchor. Le patron nous a réservé les quatre chambres.

– Il y a combien de lits par chambre ?

– Un seul, mais c'est un grand lit pour deux personnes.

– Ah... Est-ce que vous pouvez nous prêter des dés ?

Bien obligés. Nous devons jouer aux dés pour savoir qui dormira seul dans un grand lit. Pour notre trio, c'est Michelin. Je dormirai dans l'autre chambre avec Raynaud.

– Ça me rappelle un problème que nous aurions pu poser à l'école tout à l'heure, dit Raynaud. Trois voyageurs ont réservé des chambres à dix dollars dans un hôtel. Ils arrivent à l'hôtel, ils donnent l'argent au réceptionniste. Celui-ci paraît embarrassé : "Je suis désolé, il y a le congrès des dentistes, il ne reste que deux chambres." Les voyageurs protestent : "Nous avons réservé. Vous pourriez au moins nous faire une réduction."

– Et prêtez-nous des dés !

– Le réceptionniste ne peut pas décider tout seul de leur accorder une réduction. Il va voir son patron au premier étage. "Tu as l'argent ?" demande celui-ci. Le réceptionniste lui donne les six billets de cinq dollars qu'il a reçus. "Avec ça, ils seront contents", dit le patron en lui rendant un des billets. Le réceptionniste redescend. Dans l'escalier, il se demande comment répartir cinq dollars entre trois

## Élève delix

personnes. Il a dans sa poche des billets de un dollar qu'il reçoit en pourboire. "Je vais leur donner un dollar chacun, c'est plus simple, se dit-il. J'aurai gagné deux dollars, ni vu ni connu." Les voyageurs sont satisfaits. Ils ont payé neuf dollars au lieu de dix. Trois fois neuf : vingt-sept. Ils ont payé vingt-sept dollars, le réceptionniste a gardé deux dollars. Ça fait vingt-neuf. Où est le dernier dollar ?

Nous allons nous promener dans la forêt pour nous mettre en appétit avant le dîner.

– C'est mieux que la savane, je trouve. Ça ressemble plus à l'Afrique.

– Il ne manque que Tarzan.

– J'aime bien ces arbres-là.

– Les fromagers ?

– C'est comme ça que ça s'appelle ? Ses fruits sentent le fromage ?

– T'as oublié ? C'est le mec de la plantation expérimentale qui nous en a parlé. Il a dit qu'ils exploitent les arachides au Nord et la forêt au Sud. Le fruit du fromager donne le kapok, qui sert à rembourrer les coussins.

– Je devais dormir. Leur tronc est tout plissé. Ils mesurent au moins cinquante mètres de haut.

– J'imaginai que la jungle était impénétrable. En fait, c'est tout le contraire. Le sol est bien propre. Il n'y a pas de buissons et de ronces comme dans nos forêts.

– C'est parce que le feuillage des arbres empêche la lumière d'arriver jusqu'en bas.

Après avoir mangé du poulet aux patates douces (deux pattes, pas de tête), nous dansons avec les serveuses. Il y en a une que je trouve encore plus jolie que les autres.

Nous allons nous coucher à minuit. Je ne suis plus malade, mais encore bien fatigué. Je m'endors au bout de neuf secondes, bercé par la musique du dancing. Vers une heure du matin, quelqu'un ouvre la porte de notre chambre et éclate de rire. C'est la jolie serveuse. Elle est jeune, elle n'a peut-être jamais vu deux messieurs dans un lit. Allez donc frapper à côté, mignonne, notre copain est tout seul. Ah, ça ne risque pas de marcher, parce que Michelin est encore plus sérieux que Raynaud. Je regrette de ne pas avoir gagné aux dés. Oui, mais non. Un cruel dilemme... La prédiction de

## Élève delix

mon père : “Tu forniqueras avec une professionnelle et tu attraperas une maladie épouvantable.” Sauvé in extremis par le hasard.

Nous rentrons à Dakar. Une nouvelle excursion est prévue quelques jours après notre retour. Deux pilotes de l’armée de l’air doivent nous emmener à Saint-Louis, au Nord du Sénégal. Ils passent leur temps à transporter des passagers et des marchandises dans de gros avions d’un pays à un autre. Pour se distraire, ils ont des petits avions de tourisme comparables aux Requins des marins. Malgré le whisky forcé et la fièvre, je ne regrette pas ce voyage en Afrique : je vais voler en avion de tourisme pour la première fois de ma vie.

À l’intérieur, c’est comme une voiture – deux places devant et deux derrière. Nous partons à deux avions. Notre pilote nous demande quel est le but de notre voyage.

– Le gouvernement français veut nous convaincre de nous engager dans la coopération.

– Et alors, qu’est-ce que vous avez décidé ?

– Nous n’avons pas fini nos études. Nous avons encore des années avant de nous décider.

– Moi, je vous conseille de venir. L’Afrique, c’est formidable. C’est le dernier endroit de la planète où il y a encore un peu de liberté. Regardez, je peux voler où je veux. Personne ne me demande rien. Tiens, que diriez-vous d’une petite baignade ? Nous allons nous poser sur la plage. Je préviens mon pote... Allo, Papa Tango ? Tu m’entends ?

– Cinq sur cinq, Delta Charlie.

– C’est l’heure du bain. Je me pose. Over.

– Roger.

Ça se prononce “rodgère” et ça veut dire “d’accord” en pilote. Les deux avions atterrissent sur le sable mouillé.

– Vous pouvez vous poser parce que la marée est basse.

– C’est certain. Et nous devons repartir avant qu’elle ne remonte. Regardez : cent kilomètres de plage déserte. C’est chouette, non ?

## Élève delix

Pour nous montrer qu'ils peuvent vraiment faire n'importe quoi sans que personne ne les réprimande, ils se posent de manière acrobatique à Saint-Louis. Ils effectuent un virage sur l'aile au-dessus de l'aéroport, enfin je ne connais pas le terme exact, c'est plutôt une sorte de looping. Tout ce que je sais, c'est que je me retrouve la tête à l'envers. Je descends de l'avion en titubant. Mon petit déjeuner ne comprend plus où sont le haut et le bas, mettez-vous à sa place. Il remonte pour voir et s'étale sur la piste à côté de l'avion. Les pilotes, mes camarades et les personnes venues nous accueillir trouvent la scène très drôle.

– Vous êtes sujet au mal de l'air ? me demande le sous-préfet en souriant finement.

### **Le méchoui chez l'ambassadeur**

Au début du mois d'août, nous nous séparons de nos trois camarades. Ils s'envolent pour Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire. Nous partons en Mauritanie. L'avion militaire qui nous emmène de Dakar à Nouakchott est un DC3, l'avion légendaire de la seconde guerre mondiale. Ses deux gros moteurs à hélices vrombissent comme des abeilles géantes. On sent bien l'effort que doit accomplir cet énorme engin pour rester en l'air. Il monte, il descend, il remonte, il tremble, il avance envers et contre tout.

L'aéroport de Nouakchott est modeste, la garnison française minuscule. Un seul ancien Polytechnicien, le camarade Lucas, habite en Mauritanie. C'est lui qui nous accueille, nous conduit en ville dans sa petite Opel, nous héberge en toute simplicité. Il ne ressemble pas à nos camarades de Dakar – au contraire. Il est maigre, ne boit pas d'alcool, habite dans une petite maison sans meubles, n'a pas de domestiques. Pourtant les domestiques ne coûtent pas cher.

– Ils viennent d'abolir l'esclavage. C'est déjà la deuxième fois depuis l'indépendance<sup>20</sup>. Il y a deux populations. Au Nord les Maures. Au sud, le long du fleuve

---

<sup>20</sup> Ça, c'était en 1965. Ils ont encore aboli l'esclavage cinq ou six fois depuis.

## Élève-delix

Sénégal, les noirs. Les Maures avaient l'habitude de capturer les noirs et d'en faire des esclaves. La colonisation a seulement mis fin aux raids.

– Alors où trouvent-ils des nouveaux esclaves ?

– Chez eux. Les gens sont esclaves de père en fils. Les Français en ont quand même libéré quelques uns. Demain soir, vous allez dîner avec un ministre dont les grands-parents étaient esclaves.

Dakar ressemble à une ville de province, disons Bordeaux : boulevards bordés d'arbres, feux rouges, immeubles à plusieurs étages. Noukachott me rappelle plutôt Mimizan, le village des Landes où je passais mes vacances quand j'étais petit : quelques villas ensablées derrière la dune, des rues vides à l'heure de la sieste. Un drapeau permet de distinguer la maisonnette qui sert de ministère. Le ministre nous emmène manger une paëlla dans un restaurant espagnol. Il nous présente à un autre ministre et à un colonel de l'armée, assis à la table voisine. Dans l'administration mauritanienne, tout le monde se connaît.

– Notre pays est grand en superficie, mais peu habité, nous dit le ministre. Peut-être un million d'habitants en tout. Les nomades dans le désert sont difficiles à compter.

– Et à Nouakchott ?

– Dix mille habitants tout au plus. C'est une ville toute neuve, fondée en 1957.

– L'avantage de travailler ici, nous dit Lucas, c'est qu'on se sent vraiment utile. Il n'y a pas de bureaucratie. Les décisions ne se perdent pas dans les sables. Pourtant, le sable ne manque pas.

Le 12 août, nous partons dans le désert en Land Rover. Je ne trouverai pas de bureau de poste là-bas, donc j'envoie une carte postale pour l'anniversaire de mon père avant de partir. Soixante.

Omar, notre chauffeur, nous montre comment franchir les dunes.

– Tu prends beaucoup de l'élan et montes par le biais.

Ça ne marche pas à tous les coups. Parfois, il renonce brusquement et redescend pour éviter l'ensablement. Michelin s'inquiète.

## Élève delix

- Vous êtes sûr que vous allez trouver le campement ?
- Ils m’ont expliqué le détail. Depuis Boghé trente-cinq kilomètres sur la piste, puis vers la gauche des traces tu les suivre. Regarde ici les traces...
- Il y a de la fumée, là-bas.
- Voilà bien ! Ils préparer déjà méchoui pour vous.
- Oh, des chameaux !
- Mais non, mec : des dromadaires. Les chameaux ont deux bosses.
- C’est drôle, je n’y avais jamais pensé. C’est pour cela que les filles s’appellent des chameaux...

L’ambassadeur de Mauritanie en Allemagne passe ses vacances dans sa tribu nomade. Il nous a invités à dîner sous la tente. Ou plutôt, sous une grande bâche qui délimite une sorte de salle à manger en plein air. Quelques dizaines d’hommes vêtus de longues robes blanches partagent le mouton avec nous. Pendant que Michelin détaille à l’ambassadeur les objectifs du groupe “Afrique” de l’école Polytechnique, Raynaud me fait observer en aparté qu’on ne voit aucune femme.

- Elles se cachent dans les tentes, là-bas.
- J’aimerais bien les voir. Tu crois que c’est vrai, ce que Lucas a dit ?
- Qu’elles sont grosses ?
- Plus que grosses. Obèses. Cent kilos. Ils les gavent de laitages pour les faire grossir. C’est pas des chameaux, c’est des éléphants. Ils ont des goûts bizarres.
- Surtout que les hommes sont tous minces.
- Elles ne peuvent même pas bouger.
- Pas besoin. Les esclaves préparent le couscous et font la vaisselle.
- Les serviteurs noirs, tu crois que ce sont des esclaves ?
- Ben tiens !

Après le méchoui et le thé à la menthe, je joue aux échecs avec l’ambassadeur. Quand nous allons nous coucher dans notre tente, mes camarades m’adressent de vifs reproches.

- Tu aurais pu le laisser gagner.
- Au moins une fois sur les deux parties. Il t’invite et toi tu l’humilies.

## Élève delix

– Vous avez raison. Je voulais le laisser gagner, je vous jure. Je ne peux pas m’empêcher. C’est l’esprit de compétition. Grâce à ça que j’ai pu entrer à l’X. Je voyais des coups tellement brillants... Impossible de ne pas les jouer. D’ailleurs Tintin a battu le général Alcazar, dont il était l’aide de camp. Il aurait dû le laisser gagner pour respecter l’ordre hiérarchique, c’est pareil.

– Tu vas en Amérique du Sud, après ?

– Je prends l’avion pour le San Theodoros dans dix jours, le 22. Enfin, je m’arrête d’abord à Rio.

### **Les étoiles dans le désert**

Nous prenons congé de l’ambassadeur après le thé du matin. Il ne paraît pas du tout vexé d’avoir été vaincu aux échecs.

Omar nous emmène jusqu’à un ancien fort appelé Aleg. Le désert devient rocailleux plutôt que sablonneux. Le fort ressemble à une caserne. Des maisons de terre et des tentes lui tiennent compagnie. On imagine la Légion Étrangère, Laurel et Hardy, Gary Cooper, tout ça.

– Regardez, il y a de l’herbe, donc il y a de l’eau.

– Forcément. Sinon, personne ne pourrait vivre ici.

– C’est une oasis dans le désert. On imagine toujours une oasis avec des palmiers.

– Tu n’a qu’à appeler ça une demi-oasis : juste assez d’eau pour faire pousser quelques brins d’herbe, mais pas assez pour que l’herbe soit verte.

– Ils ont des vaches, en plus. Une, deux, trois... Six vaches. C’est comme un problème de calcul. Étant donné six vaches broutant chacune dix mètres carrés d’herbe par jour, combien de temps mettront-elles pour brouter un pré de deux hectares ?

– Pour compliquer ton problème, tu peux ajouter que l’herbe repousse.

Le “résident”, qui est peut-être l’équivalent d’un sous-préfet chez nous, nous accueille dans le fort.

## Élève delix

– Fatou va vous montrer votre chambre. Je lui ai demandé de vous préparer une petite collation. Après la sieste, je vous montrerai la ville.

La chaleur est si forte au début de l'après-midi qu'on ne peut pas faire autre chose que dormir. Non, attendez un peu. Une question nous tourmente.

– Tu crois que c'est un esclave ?

– Qui ça, Fatou ?

– Il est noir, déjà.

– Si le gouvernement a aboli l'esclavage, le résident ne peut pas avoir d'esclaves.

C'est un officiel, il représente le gouvernement.

– Tu n'as qu'à lui demander.

– “Dites donc, Fatou, êtes-vous un esclave ?” C'est délicat.

– Pas à Fatou. Au résident.

– Il te répondra que non. “Il n'y a plus d'esclavage, nous venons de le supprimer.”

– En tout cas, ses galettes aux œufs étaient drôlement bonnes.

– Tu pourrais l'acheter et le ramener à Paris comme cuisinier.

Pour le dîner, Fatou nous sert un couscous au poulet.

– Bravo, Fatou.

– Délicieux !

– Merci, monsieur.

– Encore mieux qu'hier soir chez l'ambassadeur.

– Bien meilleur que le couscous que nous avons mangé au Sénégal.

Le résident dîne avec nous.

– On est mieux dehors que dedans. Je ne dis pas qu'il fait frais, mais on sent une sorte de petit souffle de vent. D'ailleurs, j'ai fait installer vos lits sur la terrasse. Vous verrez, c'est très agréable de dormir sous les étoiles.

Il y a deux ans, j'ai dormi sur une terrasse dans le désert d'Iran. Je retrouve une sensation étrange : je me sens disparaître, tel le chat du Cheshire, dans la lumière indifférente des myriades de mondes qui nous entourent.

– Le ciel est plus vaste qu'en France, vous ne trouvez pas ?

## Élève delix

– C’est parce que nous sommes couchés. En France, tu regardes le ciel debout, en levant la tête. Tu observes un angle moins grand.

– Ce n’est pas seulement une question de surface. J’ai l’impression que les étoiles sont plus nombreuses.

– Le prof d’astro dit qu’on ne peut pas observer les étoiles en France, parce qu’il y a trop de lumière dans les villes.

– Je me demande si j’ai la berlue. Je vois une étoile qui bouge !

– Où ça ?

– Là, un peu au-dessus de la Grande Ourse.

– Ah oui ! C’est peut-être un avion.

– Les avions vont plus vite. Et puis ils ont des feux de couleur qui clignotent.

– Vous êtes bêtes, les mecs. C’est un satellite artificiel.

– Tu crois ? Comment tu expliques qu’il brille ?

– Il reflète la lumière du soleil, comme la lune. C’est parce que nous sommes encore au début de la nuit. Le soleil n’est pas très loin sous l’horizon.

– Il y a peut-être quelqu’un dedans.

– C’est pour ça qu’il brille. Le cosmonaute a allumé la lumière pour lire son journal au coin du feu.

– Si t’avais une lampe de poche, tu pourrais lui faire des signaux.

– Eh, regardez, un autre !

– Le premier allait d’ouest en est, celui-là va du nord au sud.

– À force de tourner dans le ciel, ils vont finir par se rencontrer. Celui qui vient du nord se fâche : “Et alors, on ne rentre pas dans les gens comme ça !” L’autre ricane : “J’avais la priorité, mon pote. Tu vois bien que c’est ton aile droite qui est cabossée !”

Le 15 août, nous attendons un petit avion qui doit venir nous chercher. Nous attendons... Nous trouvons une bibliothèque qui contient des livres, quelques vieux journaux, un paquet de cartes.

– Il en manque un pour le bridge. Dommage qu’Omar soit reparti.

## Élève delix

- Il est reparti ?
  - Ce matin. Tu dormais encore. Je lui ai serré la pince.
  - Ah ah.
  - Pour l’année prochaine, il faudra leur conseiller de former plutôt des groupes de quatre.
  - Et de réserver les voyages en Afrique aux joueurs de bridge.
  - Si on essayait une petite belote ?
- Le résident est embarrassé.
- Je ne sais pas ce qui se passe. J’ai essayé de les appeler à la radio, mais je n’obtiens pas la liaison.
  - C’est dimanche et jour férié. Le pilote se repose.
  - Non non, il devait venir aujourd’hui.
  - L’opérateur radio se repose.
- Après le couscous du soir, nous voici de nouveau allongés parmi les galaxies.
- Si ça continuait, on finirait par se lasser du désert.
  - Regarde bien, tu verras peut-être un satellite. Ça va te distraire.
  - N’empêche qu’il y a des gens qui passent toute leur vie ici.
  - Ils pourraient installer un cinéma. En plein air, tu vois. Juste une toile et un projecteur. Les gens s’assoient par terre, ça ne coûte pas cher.
  - L’endroit où il y a de l’herbe serait bien pour la pétanque, à part les vaches.
- Le lendemain, nous découvrons que le pré jauni est en vérité une piste d’atterrissage. Nous entendons le ronronnement d’un moteur. L’avion surgit à l’horizon, s’approche, descend, survole le pré sans se poser, remonte.
- Et alors ? Pourquoi qu’il atterrit pas ?
  - Comment veux-tu ? Au milieu des vaches !
  - Ah, le gamin va les chasser.
- Les vaches regardent l’enfant de haut.
- *Tu crois que tu nous fais peur, avec ton bâton ?*
  - *Même au milieu du désert, ils arrivent à vous embêter.*
  - *J’y suis, j’y reste.*

## Élève delix

– *Eh, oh, aïe, c'est de la triche. Pas sur les jarrets !*

Pendant que l'enfant bastonne les brouteuses, l'avion accomplit une petite boucle. Il revient, il redescend. Une vachette enjouée fait demi-tour et se précipite...

– *Chiche que j'arrive sur la piste avant lui, dit-elle en riant.*

L'avion remonte. Son moteur gronde, ses ailes tremblent. Il paraît très fâché. Il s'en va.

– Mais non... Ne partez pas !

– Il ne va pas nous abandonner dans le désert, tout de même.

Un adulte vient aider l'enfant. Les vaches s'éloignent en maugréant. Après avoir accompli une boucle plus grande, l'avion se pose enfin. Le pilote sort de son cockpit.

– C'est toujours pareil, ici. Eh, toi, avec le bâton, empêche-les de revenir ! Désolé pour hier. Des ennuis de carburateur. J'ai préféré réparer à Nouakchott. Il vaut mieux ne pas tomber en panne dans un bled comme celui-ci. Bon, montez vite, sinon les vaches vont se remettre à table.

Le mal de l'air, c'est une histoire d'oreille interne et d'accélération. Nous avons un système, là-dedans, qui s'occupe de surveiller notre angle par rapport à la verticale pour nous maintenir en équilibre sur nos deux jambes. L'autre jour, le looping m'a surpris, alors j'ai tourné la tête pour regarder où était le sol. Mon oreille interne n'y comprenait plus rien. J'ajoutais un mouvement par rapport à l'avion au mouvement de l'avion par rapport à la verticale. C'est comme dans la théorie de la relativité, enfin bref.

Je pense que tout ira bien si je reste solidaire avec l'avion. J'appuie fermement le dos sur le dossier de mon siège et je ne bouge surtout pas la tête. J'ai peut-être l'air d'une momie, mais tant pis. Je ferme les yeux pour éviter de regarder le sol. bercé par la chanson du moteur, je m'endors. Le choc de l'atterrissage me réveille. Ben voilà ! Ce n'était pas plus difficile que ça.

### **La tête et la queue du train**

Le camarade Lucas nous prête son Opel.

## Élève delix

– Si vous partez vers le sud, vous avez des centaines de kilomètres de plage. Je vous conseille de vous arrêter à dix kilomètres d’ici. Vous verrez des traces à droite. La plage se trouve à un kilomètre de la route à peu près. La dune est très basse, il y a un chemin assez bien marqué, vous ne risquez pas de vous ensabler. Faites attention : les vagues sont parfois rudes.

Les vagues se dressent, font les fières, puis explosent comme dans un ralenti de cinéma. Elles me rappellent celles que j’ai vues en 1961 à San Diego.

– Il y a quatre ans, j’étais en Californie. Ils ont de grandes vagues comme celles-ci. Ils font tous du surf.

Raynaud se lèche les babines. Lui qui voudrait pouvoir nager tous les jours, il a beaucoup souffert dans le désert.

– Là où je passe mes vacances, dans le pays basque, nous avons aussi des vagues. Je vais vous montrer comment on surfe sans planche de surf.

Il plonge dans l’eau, nage jusqu’à une vague, puis se retourne et se transforme en planche de surf ! Nous n’en croyons pas nos yeux : son corps est aussi raide qu’une planche, son buste sort de l’eau, la vague le porte et le pousse. Quand nous essayons, nous n’y arrivons pas du tout.

– Vous devez arriver sur la crête avant que la vague se mette à rouler. Vous vous retournez et vous nagez très vite pendant une ou deux secondes pour attraper la vague. À force d’essayer, vous finirez par sentir le moment où la vague accepte de vous porter. C’est là que vous devez vous cambrer et vous raidir pour surfer.

Le 18 août, nous prenons le Dakar-Nouakchott-Port Étienne quotidien de l’armée de l’air, c’est-à-dire le DC3 qui nous a amenés de Dakar. Nous allons à Port-Étienne, à quatre cents kilomètres au nord de Nouakchott.

Dans un an, nous serons des ingénieurs diplômés. On nous montre donc une formidable réalisation industrielle : la voie ferrée qui va de Port Étienne à la mine de

## Élève-delix

fer de Zouerate. Un représentant de la Miferma<sup>21</sup> nous fait visiter le port, les ateliers de réparation des locomotives, les bureaux d'étude.

– C'est le plus long train du monde, nous dit-il. Près de deux kilomètres. Il met trente-six heures pour parcourir les six cent soixante quinze kilomètres de Port Étienne à Zouerate. Au retour, quand il est chargé de minerai, il met près de quarante-huit heures. Les conducteurs se relaient. Ils ont des chambres, une cuisine, une salle de bains.

En raison de sa longueur, le train ressemble à ces dinosaures qui avaient un deuxième cerveau dans le bas du dos parce que leur tête n'arrivait pas à contrôler leur queue. Il y a des locomotives à l'avant, au milieu et à l'arrière.

C'est bête, mais je ne vais même pas le voir, ce fameux train. Mes deux camarades prennent un avion de la Miferma pour aller visiter la mine de Zouerate. Le train est là-bas.

– Vous êtes sûr que vous ne pouvez pas ? me demande notre guide.

– J'espère que je le verrai une autre fois. Nous avons pris un jour de retard à Aleg, et maintenant je dois rentrer au Sénégal.

Raynaud et Michelin haussent les épaules.

– Nous avons simplement décalé notre retour à Dakar.

– Nous sauterons dans l'avion de Paris, mais monsieur part au Brésil.

– Vous avez de la chance.

– Il nous reste trois semaines de vacances. Alors comme nous ne sommes pas trop loin de l'Amérique du Sud... J'ai acheté un billet Dakar-Rio-Dakar, ça c'est simple. Ce qui est compliqué, c'est de changer la date de mon billet militaire Dakar-Paris pour le retour. Le COTAM, c'est la compagnie de transport militaire, se fait tirer l'oreille. J'ai presque réglé l'affaire, mais je dois encore discuter le coup un peu. J'ai besoin d'être à Dakar vingt-quatre heures avant mon départ pour le Brésil.

Nous passons la nuit à Port Étienne. Mes camarades partent à Zouerate, moi à Nouakchott.

---

<sup>21</sup> Société des Mines de Fer de Mauritanie.

## Élève delix

- Bon, salut les mecs. Bonne continuation !
  - Et, toi, bon voyage au Brésil !
  - Je vais laisser mon sac marin dans la chambre à l’Arsenal. N’oubliez pas de le rapporter à Paris.
  - Ne t’inquiète pas.
  - À Nouakchott, je retrouve avec plaisir le camarade Lucas.
  - Tu as vu le train ?
  - Non, il était à Zouerate. J’ai vu l’atelier de réparation des locomotives et le port minéralier.
  - C’est juste un train trop long. Ce qui est impressionnant, c’est qu’il transporte des centaines de passagers clandestins. Il n’avance pas vite, alors les gens s’accrochent aux wagons quand ils ont besoin de parcourir deux ou trois kilomètres. La Miferma n’aime pas ça.
  - Parce qu’ils ne paient pas ?
  - Non, parce qu’il faut arrêter le train quand quelqu’un rate la marche et se fait couper en deux. Tu pars à Dakar demain matin ?
  - Oui.
  - Si tu veux aller à la plage aujourd’hui, je te prête la voiture.
  - Merci, mais je n’ai pas mon permis.
  - On ne le passe plus, à l’X ?
  - Je l’ai passé, mais il sera validé seulement dans six mois, quand j’aurai fini mon service légal.
  - Si tu l’as passé, tu peux conduire. Ici, personne ne vérifiera.
- Ce Lucas est un homme généreux. J’ai l’impression qu’il consacre sa vie à la Mauritanie de manière désintéressée. Il me rappelle mon ami Yves, qui ne sait pas encore s’il veut devenir curé ou géographe. Si je désirais m’engager dans la coopération, j’aimerais mieux ressembler à Lucas qu’aux anciens Polytechniciens alcooliques de Dakar. Comme je ne me sens pas l’âme d’un curé laïque, je renonce *hic et nunc* à cette voie.

## Élève delix

Je prends l'Opel Kadett pour aller à la plage. Seul dans une voiture pour la première fois de ma vie. Seul sur la route aussi. Je peux accélérer, ralentir, freiner, mettre en marche le clignotant et le lave-glace. Libre. Bientôt, j'aurai un métier. Je gagnerai de l'agent, j'achèterai une voiture. Une Opel Kadett ? Je préférerais une Triumph comme Delmas. Des kilomètres de sable et d'océan pour moi tout seul. Ce qui est étrange, c'est que je ne me trouve pas encore assez seul pour me baigner tout nu.

Bon : demi-tour sur la crête, accélérer pour attraper la vague, se raidir. J'essaie au moins vingt fois. J'y suis presque. Si je continue à m'exercer tous les jours, je suis sûr que j'y arriverai dans un an ou deux.

### **Des termites géantes**

En débarquant du DC3 à l'aéroport militaire de Dakar, je passe dire un petit bonjour à l'agent du COTAM.

– J'ai reçu la réponse de Paris. Ils acceptent de modifier votre ordre de mission. Je peux vous mettre sur le DC6 du 13 septembre.

– Le lundi 13 ? C'est justement le jour où je dois rentrer à l'École Polytechnique. Il faut que j'arrive la veille au plus tard.

– Dans ce cas, le précédent... Le jeudi 9.

– À quelle heure ?

– Onze heures du matin.

– Ça ne va pas. L'avion de Rio atterrit tard dans la soirée du jeudi. Je peux rester dedans et aller jusqu'à Rome ou je ne sais où, mais ça me coûtera très cher.

– Il n'y a pas que le DC6 direct. Je vais vous trouver quelque chose. Revenez demain.

Le lendemain...

– J'espère que ça vous ira : un Noratlas qui part le vendredi matin. Vous mettez deux jours, vous arrivez à Orléans au lieu de Paris, mais c'est mieux que rien.

## Élève delix

– Le samedi soir à Paris, c’est parfait. J’ai le dimanche pour me reposer et me préparer.

Les vols qui relient l’Europe au Brésil ou à l’Argentine font tous escale à Dakar au milieu de la nuit. Je dois prendre un avion de la compagnie brésilienne Varig le dimanche 22 août à quatre heures du matin. Quelqu’un me conduit à l’aéroport la veille au soir. Je somnole dans un coin. Je re-somnole dans l’avion. Je suis assis à côté d’une bonne sœur, c’est normal puisque l’avion vient de Rome. Elle marmonne à voix basse des Notre Père et des Ave Maria. C’est la première fois qu’elle monte au ciel dans une boîte en fer – elle est morte de peur. Ou peut-être que les bonnes sœurs sont obligées de prier quand elles n’ont rien d’autre à faire.

Nous découvrons la baie de Rio à huit heures du matin. Ma montre dit onze heures, car il y a trois heures de décalage. J’ai l’impression qu’un troupeau de chameaux géants nage dans la baie. Leurs bosses, couvertes d’une épaisse toison verte, émergent des flots frissonnants.

Je prends un autocar de l’aéroport au centre ville. Je me promène le long de boulevards semblables à ceux de Paris, sauf que des palmiers remplacent les platanes. Des gens pressés vont au bureau, des voitures klaxonnent et font crisser leurs freins. Le 22 août dans l’hémisphère sud, c’est l’hiver – comme le 22 février chez nous. Je trouve quand même le soleil trop chaud, donc je marche à l’ombre. Mon sac me pèse un peu. J’ai emporté ma musette de l’armée. Au lieu de la remplir de grenades et de chargeurs de mitraillette, j’y ai mis ma chemisette de rechange, mes affaires de toilette, ma veste de treillis pour la pluie. Ce n’est pas bien lourd, tout ça, mais je suis un pauvre voyageur qui n’a pas beaucoup dormi la nuit dernière.

Je trouve un passant qui parle anglais.

– La plage de Copacabana, c’est loin d’ici ? Je peux y aller à pied ?

– Cela vous prendrait des heures. Il y a des autobus. Regardez, celui-ci, le 26. Vous voyez l’arrêt, là, au coin de la rue ?

Ah, la belle plage ! Elle s’arrondit sur plus de quatre kilomètres. Des ondulations de mosaïque dansent sur le trottoir de l’avenue Atlantica, qui borde la plage sur toute

## Élève delix

sa longueur. Le fameux pain de sucre se dresse à l'une de ses extrémités. Voyons... Est-ce que j'ai déjà vu un pain de sucre ? Ils lui ont donné ce nom au dix-huitième siècle. Il serait temps de le rebaptiser. Le pain de seigle, le pain au chocolat ? En vérité, il ressemble aux termitières que j'ai vu au Sénégal. Une termitière de quatre cents mètres de haut. Panique à Rio ! Des termites géantes attaquent la ville ! Mais que fait Superman ? Je crois que le soleil me tape un peu trop sur la tête. Je vais jusqu'à l'avenue Copacabana, qui se cache derrière les immeubles somptueux du bord de mer. Il me semble que les promeneurs sont encore plus nombreux que sur l'avenue Atlantica. Ils préfèrent la fraîcheur de l'ombre, comme moi.

– Pardon, monsieur, est-ce que vous parlez français ? *Do you speak English ?* Je cherche la rue Pão de Açucar...

– *What street ?*

– J'ai écrit le nom sur mon carnet, attendez...

– Ah, Pan de Açucar. Tout droit, à cent mètres.

Quand les Brésiliens écrivent Pão, ils prononcent Pan. Par exemple, il ne faut pas dire Sa-o Paulo, mais San Pa-olo.

Un petit immeuble au coin de l'avenue Copacabana et la rue Pão de Açucar. Je monte au dernier étage. Voilà, le nom est écrit sur la porte : Hugo Wittgenstein. Je sonne. Un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux clairsemés et grisonnants, m'ouvre la porte.

– *O que ?*

– Vous êtes Hugo Wittgenstein ? Je suis un ami de votre nièce Katia.

– Vraiment ? Entrez donc. Comment vous appelez-vous ?

– Jean-Jacques Greif. Elle ne vous a pas parlé de moi ?

– Non, mais je sais qui vous êtes. J'ai rencontré vos parents à Paris chez mon frère. Votre père est psychiatre, c'est ça ?

– Neuro-psychiatre.

– Katia est partie à São Paulo avec sa mère. Elle revient demain matin.

– Elle savait bien que j'arrivais aujourd'hui. C'est elle qui m'a dit de venir ici. Elle est toujours en retard aux rendez-vous.

## Élève delix

- Vous arrivez d'où ?
- De Dakar. J'ai passé un mois au Sénégal et en Mauritanie. C'était une sorte de voyage d'études.
- Chaque fois que je vais en Europe, je me dis que je vais descendre à l'escale de Dakar pour voir à quoi ressemble l'Afrique, mais je ne le fais jamais. Vous avez pris l'avion au milieu de la nuit ?
- Oui. J'ai dormi un peu dans l'aéroport et un peu dans l'avion. J'étais assis à côté d'une bonne sœur qui n'arrêtait pas de marmonner des prières.
- Vous connaissez l'histoire du juif et de la bonne sœur ? C'est un vieux juif qui doit subir une opération dans un hôpital catholique. Une bonne sœur lui demande à qui elle doit envoyer la facture au cas où l'opération se terminerait mal. "Il ne me reste que ma sœur, mais c'est une vieille fille qui s'est convertie au catholicisme et est devenue bonne sœur." La bonne sœur proteste. "Sachez que nous ne sommes pas des vieilles filles. Nous sommes mariées avec Jésus." "Très bien. Dans ce cas, envoyez la facture à mon beau-frère."
- Le père de Katia raconte aussi des histoires juives.
- C'est lui qui m'a tout appris. Vous avez déjeuné ? J'allais manger un peu de salade. Si vous voulez vous joindre à moi... Je mange sur la terrasse.
- Vous avez tout un jardin. C'est drôle, ce bassin avec les nénuphars et les poissons.
- Quand j'ai acheté cet appartement, c'était une piscine. Ça ne sert à rien, une piscine, surtout si petite. Si je veux nager, j'ai la plage à cinquante mètres. Avant, j'habitais avenue Atlantica, c'était encore mieux.
- Pourquoi avez-vous déménagé ?
- Trop cher. Il n'y a que des milliardaires sur le front de mer, ou des hôtels pour milliardaires. Les affaires ne sont pas aussi bonnes qu'il y a dix ans, alors j'ai effectué un repli stratégique.
- Vous faites quel genre d'affaires ?
- Négoce des pierres précieuses. Je ne suis pas un génie comme mon frère. Tout le monde pensait qu'il deviendrait rabbin. En fin de compte, il a étudié la médecine à

## Élève delix

Paris. Moi, je ne savais rien faire. Je suis parti à Anvers et j'ai appris à juger les pierres précieuses. Je les achète, je les vends.

– Vous êtes venu ici pendant la guerre ?

– Oui, mais je suis resté belge.

– Vous êtes belge ? C'est pour ça que vous parlez si bien le français.

– Je l'oublie un peu à force de parler portugais. Je dois sortir pour mon travail, mais vous pouvez rester si vous voulez vous reposer. Vous devez être fatigué. Vous n'avez qu'à aller dans la chambre où dorment Katia et sa mère. C'est la chambre de ma fille.

– Elle a quel âge ?

– Vingt-trois ans. Elle est née un an avant Katia. Ma femme est partie en Belgique avec elle pour l'été.

Je me réveille de ma sieste à l'heure du dîner. L'oncle de Katia a apporté un plat libanais, une sorte de couscous froid. Comme il est très bavard, il aime bien avoir quelqu'un à qui parler.

– Katia m'a dit qu'elle était au Japon l'année dernière. Avec les avions, les gens voyagent dans le monde entier. Quand j'étais jeune en Pologne, les juifs osaient à peine quitter leur village. Vous avez entendu parler de Chelm ? C'est une petite ville où habitaient beaucoup de juifs. Il faudrait que je vous la montre sur la carte. Bien qu'elle soit loin de tout, le train a fini par y passer. On a construit une gare avec une horloge, des guichets, un kiosque à journaux, etc. Un habitant de Chelm, Moshé Nussbaum, se dit qu'il aimerait bien essayer ce "train" dont tout le monde parle : "Je pourrais aller à Varsovie. À pied, cela prendrait des jours et des jours. Avec le train, on met seulement quelques heures, paraît-il." Il va donc à la gare et dit à un employé qu'il veut partir à Varsovie. L'employé lui montre la salle d'attente : "Asseyez-vous là, petit père." Moshé Nussbaum s'assoit. Il trouve le siège très confortable. Au bout d'un quart d'heure environ, il entend une voix qui semble descendre du plafond : "Le train de Varsovie vient d'arriver." Il est étonné. "Le train est déjà arrivé à Varsovie ? Cela dure encore moins de temps que je ne pensais." Il sort de la gare. "Par la barbe de ma chèvre Zalta ! Cette fameuse ville de Varsovie, dont ils parlent tant, n'a rien

## Élève delix

d'extraordinaire. La place de la gare ressemble à celle de Chelm. Je croyais que les maisons seraient plus hautes." Il se promène un peu pour découvrir Varsovie. "Ils ont un bain public, exactement comme chez nous. Oh, c'est trop drôle – leur garçon de bain pourrait être le jumeau de Yankel, le garçon de bain de Chelm !" D'ailleurs tous les passants ressemblent à des habitants de Chelm. Il continue sa promenade, de plus en plus déçu : "La même synagogue, les mêmes magasins, les mêmes commerçants. Est-ce que cela valait vraiment la peine de me donner tout ce mal, d'aller à la gare, de prendre le train ?" Soudain, il s'aperçoit que ses pas l'ont mené dans une rue qui lui rappelle en tous points celle où il habite. Devant une maison semblable à la sienne, des enfants jouent aux billes. "Si je ne savais pas que je suis à Varsovie, je pourrais prendre ce gamin pour mon petit Yoshelé ! Et cette chèvre pour ma Zalta." À ce moment-là, une femme passe la tête par la fenêtre : "Moshé, ne reste pas dans la rue à bailler aux corneilles ! Rentre donc, le dîner est prêt." Il s'émerveille : "Cette femme est comme un double de ma Léa. Sa manière de parler... La même ! De plus, on dirait qu'elle a un mari nommé Moshé, comme moi." Il se dit que l'on voit des choses bien étranges quand on voyage. Sa curiosité naturelle le pousse à entrer dans la maison pour tirer l'affaire au clair. Il décide de se faire passer pour le mari nommé Moshé. La maison est meublée et décorée de la même manière que la sienne. Cette autre Léa sert un rôti trop cuit, tout comme sa Léa. Il ne s'en étonne plus. "Je vois bien que la ville de Varsovie est une copie exacte de Chelm, jusqu'au plus petit détail. Cette maison ressemble à la mienne, cette femme à ma Léa, cet enfant à mon Yoshelé, mais je sais bien qu'ils sont différents, puisque je suis à Varsovie." Il aimerait rentrer à Chelm et retrouver sa véritable famille, mais une pensée le tourmente. "Le mari de cette femme, qui s'appelle Moshé comme moi, j'aimerais bien le voir." Il décide donc de l'attendre. Si les nazis n'avaient pas tué tout le monde, il y serait encore.

## Élève delix

**La statue du petit gars**

Je passe la nuit chez l'oncle Hugo. Katia et sa mère arrivent juste à temps pour prendre le petit déjeuner avec nous.

– Tiens, Jean-Jacques, tu es là ?

– Je suis arrivé hier. Tu viens de São Paulo ?

– Nous avons pris l'avion très tôt. C'est un saut de puce : même pas une heure.

Je passe la journée avec Katia. Nous allons nous promener sur la plage de Copacabana, puis sur celle d'Ipanema, qui se trouve plus au sud. Nous déjeunons dans un petit restaurant.

– Tu as déjà bu du guarana ?

– Non, qu'est-ce que c'est ?

– Une boisson gazeuse qu'ils préparent avec un fruit brésilien. Je vais en commander, tu pourras essayer.

Elle s'adresse au garçon en brésilien.

– Tu parles brésilien ?

– Un peu. Quand j'avais douze ans, j'ai passé tout un été ici avec mes parents. Je suis allée à l'école. J'ai appris le brésilien, mais j'ai presque tout oublié. Tiens, voilà le guarana.

– C'est bon. Ça change un peu du Coca. Il faudrait l'importer en France.

– Je ne sais pas si quelqu'un a essayé. Peut-être que ça ne se conserve pas bien.

– Vous avez vendu beaucoup de tableaux à São Paulo ?

– Ma mère n'était pas contente, parce qu'ils ont acheté surtout des tableaux de sa sœur. Ici, ils aiment les fleurs. Sa sœur peint des fleurs.

– Et ta mère, elle peint quoi ?

– Plutôt des paysages du midi ou des rues de Paris.

– Vous transportez des tableaux ?

– Mais non, seulement des photos. Il faudra que je te les montre. Ce sont de grandes photos transparentes, prises avec un appareil spécial. Les couleurs doivent être très fidèles, tu comprends. Quand une galerie achète une dizaine de tableaux, ma

## Élève delix

mère les confie à un transporteur qui les fait venir ici. Demain, nous retournons à São Paulo. Nous avons encore un rendez-vous demain et un autre mercredi matin.

– Vous revenez quand ?

– Mercredi après-midi. Et puis mercredi soir, nous prenons l’avion pour Paris.

– Déjà ?

– Nous sommes restées trois semaines... Tu n’as qu’à venir dîner mercredi. Qu’est-ce que tu feras, quand je serai partie ?

– Je pense que j’irai à Brasilia. Tu te souviens, le gros livre sur l’architecture moderne que je t’ai montré ?

– Celui que ton copain Fauteuil a acheté !

– Il s’appelle Tabouret. Il y a une double-page sur Brasilia qui m’a donné envie d’y aller. C’est une nouvelle capitale construite par un seul architecte, Niemeyer. Un élève de Le Corbusier. Ça doit être gratifiant, pour un architecte, de construire une ville entière...

– Tu penses toujours devenir architecte ?

– Pour l’instant, c’est encore un vague projet. Nous verrons à la rentrée. En tout cas, je regarde l’architecture. Ici, à Rio, j’ai vu des immeubles magnifiques. Les architectes sont audacieux. Je trouve qu’ils ont une sorte d’exubérance tropicale. À propos d’immeuble magnifique, il faut que je trouve un hôtel pour ce soir.

– Mon oncle m’a parlé d’une auberge pour étudiants. Ce n’est pas très loin ; je vais te montrer.

Nous marchons le long de l’avenue Copacabana. J’ouvre grand mes yeux pour admirer les immeubles exubérants, mais j’ai du mal à détacher mon regard des demoiselles pulpeuses que nous croisons. J’espère que ça ne se remarque pas. Ce serait embêtant si mes globes oculaires sortaient de leurs orbites comme ceux du loup dans les dessins animés. Je ne ressens qu’un plaisir esthétique, en vérité. Honni soit qui mal y pense. Je n’oublie pas que je me promène en compagnie de la plus belle femme du monde. Katia est beaucoup plus belle que ces poupées animées couleur de miel, mais je suis le seul à le savoir. À sa beauté naturelle s’ajoute une beauté cachée que je décèle avec mon sixième sens radiographique. Ces pauvres Brésiliennes

## Élève delix

exhibent tout ce qu'elles ont. Mes yeux ne peuvent pas s'empêcher de les caresser. Mais enfin, tenez-vous tranquilles ! Réfléchissez un peu ! Ce n'est que de la chair !

– Voilà : Hotel Estudiantes.

– Je vais réserver une chambre. Qu'est-ce que tu fais ce soir ? Nous pourrions dîner ensemble.

Le lendemain, je me promène tout seul dans le centre de Rio, puis je prends un autobus jusqu'au Pain de Sucre. J'achète un ticket de téléphérique. Le Pain de Sucre est flanqué d'une colline plus petite, sur laquelle se trouve une gare intermédiaire. Le téléphérique s'arrête : le deuxième tronçon est en panne. Eh, il y a tromperie sur la marchandise ! Je proteste en montrant mon ticket, en indiquant du doigt le pain de sucre, en secouant la tête. Le pilote du téléphérique me noie sous un flot de paroles. Je le comprends très bien : il me suffit d'imaginer qu'il parle français en ajoutant des o et des a. Ce qui est difficile, c'est de lui répondre.

– Nous l'avons anunciado em bas sobre um cartel, senhor. Em letras enormes...

– Moi pas comprendre brasileiro. Sobre votre cartel, vous auriez pu aussi l'écrire em francês ou em inglês.

– Para um estrangeiro qui passe por aqui todo les tres mes, faut pas exagerer !

À Paris, où les touristes pullulent, il n'y a pas non plus d'inscriptions en anglais, mais ça c'est pour défendre la noble langue française.

De toute façon, ce pain de seigle est minuscule en comparaison d'une montagne de sept cents mètres qui s'élève en plein milieu de la ville : le *Corcovado*. Un train à crémaillère l'escalade en traversant un fouillis de feuilles luisantes et de fleurs criardes sorti tout droit d'un tableau du douanier Rousseau. Déjà vu de la végétation tropicale en Inde, à la Guadeloupe, au Sénégal. Si terne ! Tristes tropiques. Les flancs du Corcovado, ça c'est du tropical. Si un oiseau s'approche d'une de ces fleurs pour boire son nectar, elle le dévore tout cru. Les buissons et les arbres poussent si vite que des employés armés de machettes doivent dégager la voie tous les matins.

Du sommet du Corcovado, on voit les immeubles exubérants de Rio, la baie parsemée de bosses de chameau, le petit pain, les plages. On voit aussi, comment ne

## Élève delix

pas le voir, un Jésus de trente mètres qu'ils ont dressé là-haut. Il pourrait servir de phare s'ils avaient eu l'idée de lui mettre une lampe sur la tête.

Le mercredi matin, je ne sais plus quoi faire. J'ai tout vu. Mon cœur palpite quand je pense que je vais dîner avec Katia. Comment surmonter la douleur de l'attente ? Hier, en me promenant en ville, je suis passé devant l'Alliance Française. Je pourrais... Une belle Brésilienne qui étudie le français accepterait peut-être... Ce n'est pas pour la beauté. Une illusion – superficielle – fugace – fausse monnaie – vanitas vanitatum. Simplement : faire connaissance avec une habitante de Rio. Une petite conversation. Ça ne peut pas faire de mal.

Il faudrait que je devienne moins timide, pour commencer. Un groupe d'étudiantes et d'étudiants sort de l'Alliance Française. Je n'ose pas aborder une jeune fille qui se détache du groupe. Plus facile de parler au groupe entier.

– Vous étudiez le français ? Moi je suis français.

Le résultat de cette manœuvre maladroite, c'est que je bois un *cafezinho* avec quatre garçons d'ailleurs fort sympathiques. Un *cafezinho*, c'est un petit café très fort. Les gens en avalent une centaine par jour.

– Monsieur, connaissez-vous la samba ?

– Pourquoi parles-tu de samba à ce monsieur ? À Paris, ils n'ont pas de samba.

– Oui, mais ils ont Brigitte Bardot.

– Monsieur, voyez-vous souvent Brigitte Bardot dans les rues de Paris ?

– Elle a promis de visiter le Brésil.

– Quand vient-elle ? Le savez-vous, monsieur ?

– Dès que je serai à Paris, je le lui demanderai.

Je retourne à Copacabana chez l'oncle Hugo.

– Katia est arrivée tout à l'heure. Elle est redescendue avec sa mère pour acheter un sac de voyage. Elle sera là dans cinq minutes. Alors vous avez visité Rio ?

– Le téléphérique du Pain de Sucre était en panne, mais je suis monté sur le Corcovado. C'est très beau, sauf que j'ai trouvé le petit Jésus un peu trop grand.

## Élève delix

– Vous connaissez la blague ? Un prêtre et un rabbin comparent leurs professions. “Pouvez-vous espérer de l’avancement ?” demande le prêtre. “Je pourrais devenir rabbin dans une plus grande synagogue. Et vous ?” “Et bien, je suppose que je pourrais devenir évêque.” “Et ensuite ?” demande le rabbin. “Ah, en théorie, je peux devenir cardinal.” “Et ensuite ?” “Au-dessus de cardinal, il y a pape...” “Et ensuite ?” “Comment, ensuite ? Cela ne vous suffit pas ? Vous voulez que je devienne Dieu ?” Le rabbin sourit : “Eh, l’un des nôtres y est arrivé !”

– Les juifs de Rio doivent être très contents, alors. Les habitants de la ville ont élevé une belle statue à leur petit gars.

Nous dînons sur la terrasse, à côté de la piscine devenue aquarium. Je suis triste que Katia reparte.

– Tu n’as qu’à venir avec nous à l’aéroport. Tu nous aideras à porter les bagages. Comment tu feras, demain matin ? Tu te mets à la sortie de Rio et tu lèves le pouce ?

– La sortie d’une grande ville, c’est souvent mal défini. J’ai regardé sur un plan. Je vais prendre un autobus jusqu’à Petropolis, une petite ville au nord de Rio.

– Sois prudent.

– Ce n’est pas à moi qu’il fait dire ça, c’est au conducteur. Je ne peux pas lui demander s’il conduit bien avant de monter dans sa voiture.

Nous allons nous promener sur la plage.

– Quand j’étais dans le désert en Mauritanie, j’ai dormi à la belle étoile. On voit des satellites, c’est comme des étoiles qui bougent.

– Tu sais trouver la Grande Ourse ?

– Euh... Nous avons des cours d’astronomie à l’X, mais le prof ne parle pas de la Grande Ourse. Il y a juste des équations. Attends... En fait, elle ressemble à une casserole. Non, je ne la vois pas.

– Évidemment. Nous sommes dans l’hémisphère sud. On ne peut pas voir la Grande Ourse. À la place, ils ont la Croix du Sud. Là, tu vois, ces étoiles qui dessinent une croix.

– Tu es sûre ?

– Non. J’ai choisi des étoiles au hasard.

## Élève delix

– Tu as entendu dire que si on te kidnappe et tu te réveilles dans une pièce avec un lavabo, tu peux savoir si tu es dans l’hémisphère nord ou l’hémisphère sud en regardant comment l’eau s’écoule ?

– Tout le monde sait ça. Dans l’hémisphère nord, elle tourne dans le sens des aiguilles d’une montre et dans l’hémisphère sud dans l’autre sens. À moins que ce soit le contraire. C’est à cause de l’accélération de Coriolis. Nous pourrions essayer chez mon oncle Hugo.

– Eh bien notre prof d’astronomie dit que ce n’est pas vrai. Ça dépend seulement du hasard et peut-être de la forme du lavabo. L’accélération de Coriolis est beaucoup trop faible.

– Quand j’ai passé l’été au Brésil il y a dix ans, nous sommes venus en bateau. Au moment où le bateau franchit l’équateur, ils font toute une fête et ils te donnent un certificat. Avec les avions, c’est moins rigolo.

### **Exubérante ou folle ?**

Mal calculé mon coup. L’autobus, qui ressemble à un Greyhound, quitte la grand-route. Petropolis a le droit de se trouver à un kilomètre ou deux en retrait de la *estrada federal 40*. L’autobus roule toujours. Je devrais peut-être demander au chauffeur de me déposer. Est-ce que ça se fait ? Un Greyhound ne s’arrête pas sur commande en rase campagne. Comment dire ? Por favor... S’arretar... Stopo... Le temps que j’hésite et tergiverse, nous sommes arrivés à Petropolis. Nous avons parcouru une bonne dizaine de kilomètres depuis la nationale.

Pas grave. Je n’ai qu’à reprendre une voiture jusqu’à la bifurcation. Une voiture ? Quelle voiture ? La route est déserte. Une petite marche matinale ne me fait pas peur. Matinale et tropicale. À huit heures, le soleil est déjà bien réveillé. Dix kilomètres plus loin, il commence à m’échauffer sérieusement le ciboulot. Le coiffeur de Polytechnique dit que je perds mes cheveux. M’a conseillé le pétrole Hahn. Acheter un chapeau de paille ?

## Élève delix

La route fédérale 40 n'est pas non plus très fréquentée. Quand un conducteur m'aperçoit, il s'arrête. Comme en Iran : il n'a jamais vu d'auto-stoppeur. En Iran, quand je disais : "France", ils disaient : "De Gaulle, Brigitte Bardot !" Ici, c'est le contraire : d'abord Brigitte Bardot, ensuite De Gaulle. Il va au village suivant, à cinq kilomètres d'ici. Encore neuf cent quatre-vingt quinze kilomètres jusqu'à Brasilia.

La première petite ville après Petropolis s'appelle Três Rios, la seconde Juiz de Fora. Ce qui distingue une ville d'un village, c'est qu'une église baroque ornée d'angelots folâtres et de fleurs de plâtre s'élève sur la praça de la Libertade.

La troisième ville porte le nom d'une rue de Paris, Santos Dumont. Le conducteur qui m'y emmène n'en sait pas plus que moi.

– Senhor Santos Dumont francês, não ?

– Não. Brasileiro<sup>22</sup> !

En tout cas, la nuit est déjà tombée quand il me dépose en ville. Parcouru cent cinquante kilomètres. À ce rythme-là, je devrai faire demi-tour avant d'atteindre mon but si je veux attraper mon avion de retour. Je me renseigne dans la gare routière. Un autocar qui va à Belo Horizonte passe dans une demi-heure. C'est la ville où j'espérais dormir, à deux cents kilomètres d'ici. J'achète un billet.

Je monte dans l'autocar. Une jeune femme me fait signe de venir m'installer auprès d'elle, histoire de bavarder un peu.

Elle me parle à toute vitesse en brésilien.

– Lento, lento. Não compreender.

– Ça alors, vous êtes estrangeiro ?

– Sim : francês.

– França ? Brigitte Bardot ! De Gaulle !

– Tout juste.

– Vous allez à Belo Horizonte ?

– Et ensuite à Brasilia.

---

<sup>22</sup> Alberto Santos Dumont est né à Palmyra, au Brésil, en 1873. Pionnier de l'aviation, il a passé presque toute sa vie en France. Après sa mort (en 1932), on a donné son nom à sa ville natale.

## Élève delix

– D’où venez-vous ?

– De Rio.

– Comment vous appelez-vous ?

– Jean-Jacques.

– Xão-Xac ? Moi c’est Vitória.

Elle se met à ma portée pendant quelques minutes, puis elle accélère de nouveau. Ils boivent trop de cafezinho, ça finit par leur dérégler le système nerveux. Je n’arrive plus à suivre. Sa logorrhée m’étourdit. Je suis très fatigué. Je ne me suis pas contenté de marcher de Petropolis à la grand-route. Quand une voiture me dépose dans un village ou une ville, je marche jusqu’à la sortie. Je dis *sim* de temps en temps. Je sens que je vais bientôt m’assoupir. D’ailleurs nos voisins commencent à se lasser.

– Um pouco de silencio ! disent-ils. Nous voudrions dormir.

– Oh, ça va, ça va ! On ne peut même plus parler, maintenant.

Elle se tait. Comme il lui reste beaucoup d’énergie à dépenser, elle se jette sur moi et me couvre de baisers brésiliens. Au secours ! Qu’est-ce que c’est ? Laissez-moi un pouco respirar. Ben ça réveille mieux que le café, mille sabords. Plus du tout envie de somnoler. Il me semble que les voisins maugréent. Le bruit des baisers ne leur plaît pas plus que le bavardage. Jamais contents, ceux-là. Est-ce que je me plains, moi ? J’aimerais comprendre ce qui se passe, tout de même. Qui vivra verra. Je pars au bout du monde pour chercher l’aventure, alors je la trouve.

Nous arrivons à Belo Horizonte vers une heure du matin. Nous descendons de l’autocar bras dessus-bras dessous.

– Je connais un hôtel.

– Oui, un hôtel...

Tellement fatigué que je peux à peine marcher. Son hôtel à l’autre bout de la ville. Ouh, je veux dormir. Elle s’arrête tous les vingt mètres pour m’embrasser. Avec ça, j’ai le temps de réfléchir. Cette Vitória est-elle une dangereuse “professionnelle” ? C’est idiot – ce n’est pas parce que mon père m’a dit. Capable de raisonner tout seul. Qu’elle me demande de l’argent ou pas, une femme qui aborde les messieurs si facilement rencontre sans doute beaucoup de microbes. J’ai d’ailleurs entendu dire

## Élève delix

que les variétés tropicales de ces sales bêtes vous rongent le cerveau en se riant des antibiotiques. À la Jamaïque, j'ai eu de la chance. Pas tenter le sort. Ni tirer le diable par la queue. Non, ça veut dire autre chose. C'est elle qui veut tirer le diable par la queue, ah ah. Je tente de me souvenir du livre de psychiatrie que mon père m'a prêté. La maladie de Dummkopf – affecte principalement les femmes – parlent sans arrêt – bondissent sur les étrangers dans les autocars...

– Voici l'hôtel.

– Très bien. Merci, Vitória.

– Quoi ? Merci Vitória ? Je monte avec toi !

– Une autre fois. Je suis trop fatigué.

– Elle est bien bonne, celle-là ! Je rencontre un Francês, un de ces fameux Francês qui se prétendent les plus grands amoureux du monde, et ça se termine comment ? Tu ne m'as pas repoussée dans l'autocar, pourtant. Tu m'as fait espérer une suite, je suis aussi chaude qu'une braise, et maintenant... Ne me reparlez plus jamais dos Francês !

Ses imprécations ne m'empêchent pas de dormir. Comme il n'y a pas de rideaux à la fenêtre, la lumière du jour me réveille. Tant mieux : je peux partir dès l'aube. Le patron me réclame une somme que je trouve beaucoup trop élevée. N'importe quelle somme aurait été trop élevée pour cette chambre. Je soupçonne la belle Vitória de prélever un pourcentage.

### **Brasilia**

Je passe la matinée à enchaîner de nouveau les sauts de puce. Le chauffeur d'une camionnette m'invite à déjeuner dans un gros village appelé Sete Lagoas. Hier trois rivières, aujourd'hui sept lacs, demain douze colinas. Je possède une splendide carte routière que l'on m'a donnée dans une station-service Caltex. Deux centimètres et demi entre Sete Lagoas et Belo Horizonte. Cinquante kilomètres. Je ne vais pas plus vite qu'une tortuga.

La chance va tourner, je le sens. Au milieu de l'après-midi, un camion-citerne s'arrête en gémissant.

## Élève delix

– Montez, senhor. Où allez-vous ?  
 – À Brasilia.  
 – Je peux vous conduire à Paracatu.  
 – C’est très gentil. Quanto quilometros ?  
 – Quatrocentos cinquenta.  
 – Ah, bien. Attendez, je regarde ma mapa... Magnifico ! Maravilhoso ! C’est déjà tout près de Brasilia. Nous y serons quand ?

– Amanha de manha.  
 C’est comme ça : “demain” se dit “au matin”, donc pour dire “demain matin” ils disent “au matin de matin”.

Ah, j’oubliais :  
 – Eu francês.  
 – França ? Brigitte Bardot !  
 J’aime bien dévorer des quilometros dans la nuit. Je regrette un peu de ne pas voir le paysage. Quand j’ouvre un œil, j’aperçois des palmiers et des champs de canne à sucre dans le faisceau des phares. Vers onze heures du soir nous mangeons de la feijoada, c’est-à-dire du porc aux haricots rouges, et buvons plusieurs cafezinhos dans une taverne de village. Nos ombres dansent la samba dans la lueur de la lampe à pétrole. Le chauffeur et le patron examinent mon cas.

– Il connaît Brigitte Bardot.  
 – Au lieu de rester avec elle, il est venu dans ce trou perdu. Il est fou !  
 Le camion-citerne me dépose au centre de Paracatu vers six heures du matin. Je sors de la ville en dix-sept secondes. Je crois me souvenir que le camion s’est donné beaucoup de mal pour escalader de longues pentes cette nuit. La végétation tropicale, paresseuse, est restée dans la plaine. La route s’enfuit vers l’horizon sur un plateau pelé où des bouquets d’arbres tristes se demandent s’ils n’auraient pas mieux fait de pousser ailleurs.

J’ai à peine le temps de me dégourdir les jambes que le conducteur d’une grosse voiture américaine m’ouvre sa porte. Nous filons vers Brasilia. Vers neuf heures, nous y sommes.

## Élève delix

Je peux appeler ça une visite d'étude, puisque j'envisage de devenir architecte. On me demandera peut-être de construire une nouvelle capitale pour la France sur un plateau désert dans le Massif Central. L'architecte Niemeyer a dessiné deux rangées d'immeubles modernes – à raison d'une douzaine d'immeubles par rangée – pour y loger les ministères. Voulant protéger les pauvres fonctionnaires des rayons brûlants du soleil tropical, il a mis des stores à l'extérieur des fenêtres. Le vent fou qui balaie le plateau et s'engouffre entre les bâtiments a déchiré les stores, si bien que les ministères tout neufs semblent vêtus de haillons.

“Nous avons de la place, profitons-en”, s'est dit l'urbaniste Costa. L'*Esplanada dos ministeros* mesure plusieurs kilomètres de long et au moins un kilomètre de large. L'urbaniste a pensé que dans l'avenir, personne ne se promènerait plus jamais à pied. Les gens posséderont des voitures, ou peut-être des hélicoptères. En attendant, les pauvres habitants de Brasilia passent beaucoup de temps dans l'autobus. Les habitants ont une satisfaction : ils vivent dans la plus belle ville du monde, ou au moins la plus photogénique. Le bâtiment du *Congresso Nacional*, qui abrite la chambre des députés et le sénat, ressemble au décor d'un film de science-fiction. L'une des chambres est installée sous une coupole, l'autre à l'intérieur d'une coupole renversée. J'ai le temps de les admirer, car il me faut une bonne heure pour m'en approcher en parcourant l'esplanade des ministères.

Tiens, ils ont laissé la porte ouverte.

– Y'a quelqu'un ?

Non, personne. Le bâtiment paraît abandonné. On entre comme dans un moulin. Je m'assois sur le banc des parlementaires. J'ouvre le pupitre d'un député. Je fourre des souvenirs dans ma musette : du papier à lettres, un crayon, un tampon “*Câmara dos deputados*”. Tout ça, c'est parce que le général Tapioca a pris le pouvoir l'année dernière et chassé députés et sénateurs. Le général Alcazar s'est enfui en Amazonie. Il promet de rétablir la démocratie, mais personne n'y croit.

Je veux voir tous les bâtiments que j'ai admirés dans le livre d'architecture : le palais de la présidence, la résidence privée du président, la cathédrale inachevée. Le

## Élève delix

général Tapioca ne quitte jamais sa caserne, donc le palais et la résidence sont vides. L'architecte doit se sentir bête de s'être donné tant de mal pour rien.

Je contourne des lacs artificiels un peu plus grands que le lac d'Annecy, je traverse des pelouses qui feraient d'excellents terrains d'aviation. Dans ma nouvelle capitale, Francia, il y aura des piétons, des trottoirs, des bancs pour se reposer. Eh, Niemeyer, t'as oublié de mettre des bancs publics dans ta ville. Épuisé. Dormi quelques heures dans un hôtel pouilleux de Belo Horizonte. La nuit suivante, quelques heures dans un camion-citerne. Et puis marché toute la journée. Mes jambes sont aussi raides que celles de Pinocchio et mes pieds, voyons – mes pieds ont tellement gonflé que je ressemble aux sœurs de Cendrillon quand elles essaient la pantoufle de vair.

Je n'aime pas m'asseoir seul dans un café. Je décide d'aller au cinéma. Ils jouent *La chute de l'empire romain*, un film d'Anthony Mann que j'avais justement envie de voir. Ah, quel plaisir ! Je masse mes petits petons. Le siège est bien rembourré. Exactement ce qu'il me fallait. Sauf que mes paupières ont pris du poids je ne sais comment. Elles tombent, elles dégringolent. Je tente de les remonter avec mes doigts. En vain. La faute du film, aussi. Tous ces barbares barbus qui se ressemblent, tous ces légionnaires romains en jupette. Où est Asterix ? Il mettrait un peu d'animation dans l'histoire. L'indignation finit par me réveiller. Ces gens de Hollywood me racontent des blagues. Faudrait que je trouve un livre d'histoire. Commode n'était pas commode, c'est certain, mais je ne me souviens pas qu'il ait buté son papa, l'empereur Marc-Aurèle.

Quand je sors, il fait nuit noire. L'hôtel le plus proche se trouve sans doute de l'autre côté du lac. Comme je passe devant la gare routière, je décide d'aller dormir ailleurs. Un autocar part pour Goiânia. D'après ma mapa : cent soixante-dix kilomètres. Je devrais y arriver vers minuit, c'est parfait.

Aucune demoiselle ne me couvre de baisers. Tous les passagers dorment. Moi, non. Déjà, le titre est trompeur. La chute de l'empire romain, au moins deux siècles plus tard. Anthony Mann n'aurait jamais dû délaissier le western. La chute de l'empire mannien. Nous traversons un village qui s'appelle Taguatinga. Les lumières éteintes parce que les Taguatingais se couchent tôt, ou n'ont pas l'électricité, ou les deux. Les

## Élève delix

députés sans doute pas pleuré quand le général Tapioca a pris le pouvoir. Bien contents de quitter cette horrible capitale et de rentrer chez eux. Ouh, j'ai sauté si haut qu'un peu plus je me cognais au plafond. S'il y avait une hôtesse et des ceintures : "Attachez vos ceintures". L'autocar s'élève et retombe comme un bateau sur une mer démontée. À la lueur des phares, les trous et les ornières de la route ressemblent à des sculptures éclairées par des spots dans une galerie d'avant-garde. Aurait-elle embrassé n'importe qui, ou juste um Francês ?

L'autocar roule si lentement que nous arrivons à Goiânia à trois heures du matin. Ils ont mis un hôtel juste à côté de la gare routière. Ça, c'est une bonne idée.

### **Saint-Paul**

Un camion m'emmène à Itumbiara. Deux cents kilomètres. Il traverse la ville et me laisse en pleine campagne.

– Je tourne à droite pour aller à l'usine. Bon voyage !

Si je ne trouve pas de l'ombre très vite, je vais griller comme du bacon dans une poêle à frire. Je ne demande pas grand-chose : un arbre, un ou deux nuages dans le ciel. Je vois que la route franchit un fossé un peu plus loin sur un petit pont de pierre. Je descends dans le fossé et je m'abrite sous le pont. Sauvé !

Je sors de ma cachette à toute velocidade en entendant un bruit de moteur – plus précisément, le bruit de moulin à café d'une Volkswagen. Eh, oh, coucou, je suis là.

Idiot de me cacher. Ferais mieux d'acheter une ombrelle. Un conducteur qui m'aperçoit de loin peut se préparer à l'idée de m'inviter à bord. En me voyant sortir de mon fossé comme un diable d'une boîte, il risque d'avoir peur. J'ai de la chance : il est bien brave, il s'arrête.

Pas mettre tous les Brésiliens dans le même sac. Le conducteur de la Volkswagen parle anglais. Il ne mentionne pas Brigitte Bardot :

– France ? Jean-Paul Sartre ! Albert Camus ! Georges Bernanos ! Vous habitez à Paris ?

– Oui.

## Élève delix

- Connaissez-vous le café de Flore ?
  - Bien sûr. Il se trouve boulevard Saint-Germain, et mes parents habitent justement boulevard Saint-Germain.
  - Jean-Paul Sartre va tous les jours au café de Flore. Vous l’avez déjà vu ?
  - Il prend son cafezinho avec Simone de Beauvoir, mais moi je vais dans des cafés beaucoup moins chers que le Flore. En plus, je ne bois pas de cafezinho.
  - J’allais vous en offrir un en passant à Uberlândia.
  - Au Brésil, j’en bois. Comment faire autrement ?
  - Je croyais que les Français buvaient du café au lait le matin.
  - Je bois du thé. Je me prends pour un Anglais.
- Nous déjeunons à Uberlandia vers deux heures, nous buvons un cafezinho à Uberaba et un autre à Igarapava. L’admirateur de Sartre est professeur d’économie.
- Le Brésil est un pays riche, mais jeune. Nous n’avons pas encore trouvé le moyen de répartir la richesse. Ici, dans les campagnes, les gens vivent dans la misère. C’est encore bien pire dans le Nord-Est. Là-bas, les enfants meurent souvent avant d’atteindre l’âge adulte.
- Il me dépose à Ribeirão Preto vers neuf heures du soir. Nous avons parcouru quatre cents kilomètres ensemble.
- Le lendemain, je retrouve le rythme lent des premiers jours. Il y a moins de trois cents kilomètres de Ribeirão Preto à São Paulo, mais les villes et les villages deviennent très nombreux. Les voitures parcourent des distances plus petites que sur le plateau vide où se trouve Brasilia. J’arrive à São Paulo au milieu de l’après-midi. Me voici presque revenu au bord de l’océan. Il s’en faut de cinquante kilomètres. Dommage. São Paulo ressemble à Rio sans les plages : une grande ville trop chaude.
- Ma carte de l’état de São Paulo inclut un petit plan de la ville. Voyons... Je suis sur l’avenue São João. Il faudrait que je trouve la rua da Consolação. Oui, mais ensuite il me faudra marcher pendant des heures pour ressortir de la ville. J’interroge un passant.
- Onde la estação dos autocarros ?
  - Prenez l’autobus 267. Il y va tout droit.

## Élève delix

J'achète un billet d'autocar pour la ville de Curitiba. Trois cent cinquante kilomètres. Départ à onze heures du soir, arrivée à six heures du matin. En attendant, je me promène dans le quartier de la estação. C'est aussi le quartier des cinémas. Aucune loi ne m'interdit d'aller au cinéma deux soirs de suite. Ils jouent *Lord Jim*, un film tout neuf qui n'est pas encore arrivé à Paris.

Avec ça, je me retrouve de nouveau à faire le mauvais coucheur vers minuit sur un siège d'autocar. Ils sont fous d'avoir donné le rôle à Peter O'Toole. On devrait leur interdire de toucher aux romans de Conrad. Jim, c'est un jeune homme ordinaire comme vous et moi, pas un héros ténébreux pour midinettes. Le bateau coule, il s'affole. Sauver la peau des passagers ou la sienne ? Le sujet du roman, c'est le mauvais choix. Justement le thème des westerns d'Anthony Mann. Ils auraient dû lui demander de tourner le film avec James Stewart. Trop vieux. Jim se trompe parce qu'il est jeune. Ensuite, il tente de se rattraper. Je me promène, je fais ce que je veux. J'aurais pu retourner à Rio en longeant la côte. Choisi d'aller vers le sud. Envie de voir Montevideo. Un choix qui n'engage à rien. Ensuite, choisir un métier. Chef de bureau dans les assurances ? Plus tranquille que second d'un vieux rafiot qui emmène des pèlerins à La Mecque. Architecte, pour construire une ville qui fait mal aux pieds. Si je me trompe, est-ce que je peux changer d'avis ?

Je dois retrouver la estrada federal 116, qui relie São Paulo à Porto Alegre. C'est simple : elle traverse Curitiba du nord au sud.

Même si le conducteur m'emmène seulement au prochain village, il veut toujours m'offrir un cafezinho. En Turquie pareil, sauf que là-bas c'est du thé, pourtant on dit "un café turc". J'autostoppe de six heures du matin à neuf heures du soir, je bois des hectolitres de café, j'arrive à Lajes. Trois soixante-dix kilomètres. Au retour, je prendrai l'avion, ça ira plus vite.

## Élève-delix

### **Le passeport dans la poche**

Lajes se trouve dans l'état de Santa Catarina. De bon matin, coup de chance : une camionnette qui va à Caxias do Sul, dans l'état du Rio Grande do Sul, cent cinquante kilomètres. En arrivant près de la rivière Pelotas, qui sépare les deux états, malchance : des voitures arrêtées à perte de vue. Mon chauffeur se renseigne.

– Le pont a été emporté par la crue après les grandes pluies. L'armée doit installer un pont de bateaux.

– Il n'y a pas d'autre pont ?

– Si, à deux cents kilomètres.

– Ils vont mettre combien de temps à l'installer ?

– Je ne sais pas. Nous n'avons qu'à marcher jusqu'au rio Pelotas pour voir.

C'est ce que font tous les autres automobilistes. Ils ferment leur véhicule et le laissent sur la route.

Hé, mais dites donc, je suis militaire, moi. Élève-officier dans l'arme du génie. Et qui construit des ponts de bateaux pour que les chars puissent franchir des rivières ? Le génie, tiens. Je me souviens vaguement que nos instructeurs militaires nous ont parlé de cette affaire-là. Il y a un truc pour accrocher les bateaux les uns aux autres, ensuite, on pose des plaques de tôle ondulée pour constituer le tablier du pont... Ils ont dû nous dire combien de temps ça prend, mais je bavardais avec Rinaldi.

Les soldats nonchalants qui se promènent au bord de l'eau nous donnent la réponse : toute la journée. Les barges attendent en amont du pont cassé. Ils ne les ont pas encore accrochées les unes aux autres. Pour l'instant, des bulldozers s'efforcent de tracer un chemin entre la route et la rive pour remplacer la portion de chaussée qui s'élanche vers le vide. Mon chauffeur se tâte.

– Je ne sais pas si j'attends ou si je fais demi-tour.

– C'est drôle, il m'est arrivé la même chose en Afrique le mois dernier. Nous avons traversé la rivière en pirogue.

Suis-je bête ! En pirogue ! J'abandonne lâchement mon chauffeur.

– Adeus senhor !

## Élève delix

Des soldats vont et viennent d'une rive à l'autre dans des barques de métal kaki. Un petit coup de barque-stop et hop ! De l'autre côté, je marche un peu et je trouve une voiture qui fait demi-tour.

– Pouvez-vous m'emmener ? Je vais à Caixas do Sul.

– Je vais seulement à Vacaria. C'est la première ville. Je resterai là-bas en attendant que le pont soit réparé.

– Ça me va très bien.

À Vacaria, je monte dans une camionnette pleine de pelles.

– Vous vendez des pelles ?

– Je suis representante do comércio.

– Vous allez où ?

– Jusqu'à Pôrto Alegre.

Ma carte dit deux cents kilomètres. De Lajes à Vacaria, il y en a déjà une centaine. Je suis sûr d'arriver à Pôrto Alegre. C'est comme si j'avais pris le train. D'un autre côté, je m'arrête à chaque village comme hier. Faut bien qu'il montre ses pelles, il est payé pour ça. Je rencontre les quincaillers d'Antonio Prado et de Flores da Cunha, qui m'offrent des cafezinhos et me demandent les dernières nouvelles de ma copine Brigitte.

Tous ces cafezinhos ont un effet aphrodisiaque sur le représentant en pelles, semble-t-il. Vers l'heure de la sieste, il gare sa camionnette dans le jardin d'une grande maison située un peu à l'écart de la route. Pour m'expliquer ce que l'on fait dans cette maison, il arrondit le pouce et l'index de sa main gauche comme pour représenter le nombre zéro, puis il pointe l'index de la main droite comme pour signifier un. Ensuite, il insère le un dans le zéro, le ressort, l'insère de nouveau. Je connais cette arithmétique : les camionneurs iraniens me l'ont enseignée – ces gestes désignent l'union de l'homme et de la femme. J'en déduis que je vois pour la première fois de ma vie une maison "close" ou "de tolérance" ou, plus simplement : um bordelho.

– Venez. Ils ont des bonitas pequenas. Ah, évidemment, ça ne vaut pas Brigitte Bardot !

## Élève delix

– Non, merci. Je vais vous attendre dehors.

Je retourne sur la route. Il va peut-être rester longtemps là-dedans. Il m'énerve, à s'arrêter chez tous les quincaillers du pays. Si je trouve une autre voiture, je m'en vais. Sinon, je repars avec lui.

Deux fillettes sortent de la maison. Elles me posent des questions. Quoi ? Exprimez-vous plus clairement, mesdemoiselles ! Elles parlent une sorte de dialecte ou d'argot. Dix jours que je suis au Brésil. Je commence à comprendre – ou deviner – ce que les gens me disent, mais ils doivent s'exprimer bien comme il faut. En fin de compte, nous alternons paroles et gestes et cela produit (peut-être) la conversation suivante :

– Qui es-tu ?

– Que fais-tu au bord de la route ?

– Je suis étranger. Français. Je visite Brasil en autostop. Et vous deux, que faites-vous dans cette maison ?

– Qu'est-ce que tu crois ? 0 + 1 !

– Tu veux le faire avec nous ?

– Tu as des dollars ?

Elles rient comme des folles. Elles trouvent la situation très drôle. C'est mon embarras qui les amuse. Il me semble qu'elles ont seulement douze ou treize ans. Travaillent-elles vraiment dans le bordelho ? Peut-être des filles de pensionnaires ou des petites servantes. Des enfants peuvent faire des gestes obscènes pour blaguer. Des bribes de choses lues me reviennent en mémoire. Dans les pays pauvres, les gens ne vivent pas longtemps. On marie les fillettes à huit ans. Mères à douze. Meg, ma compagne d'une nuit à la Jamaïque, pas beaucoup plus vieille.

Elles poursuivent leur chemin en gloussant. Au moins, elles ne paraissent pas malheureuses. Moi, je n'ai pas envie de rire. Elles portent des robes trop justes aux teintes délavées. Elles marchent pieds nus. Leurs cheveux noirs sont tout emmêlés. Adeus, pequenas.

J'attends une vingtaine de minutes sous une petite pluie tiède. Cette route n'est pas très passante. Une voiture arrive de Flores da Cunha, mais elle s'arrête dans le jardin

## Élève delix

comme la camionnette aux pelles. Une autre, pareil. On ne peut pas avoir seulement des clients qui entrent. Finiront par ressortir, c'est forcé.

Ben voilà : une Ford Falcon sort du jardin et tourne vers le sud.

– Montez. Je vais à Pôrto Alegre.

– Obrigado.

– Bonne maison. Les pequenas sont très gentils. Vous êtes étranger ?

Même sans boire le café chez les quincaillers, nous avançons très lentement. Au lieu de revenir sur la estrada federal 116, nous roulons sur des pistes incertaines qui me rappellent l'Iran et l'Afrique. À moins que ce soit la route fédérale 116. La végétation tropicale la grignote un peu plus chaque jour. Nous traversons des bananeraies couleur d'émeraude, des champs de canne à sucre ressemblant à des régiments de soldats filiformes, des plantations de caféiers aussi grandes qu'un département français.

La nuit tombe quand nous arrivons à Pôrto Alegre. Le conducteur paraît très content. Il s'arrête devant une maison. Comment ? De nouveau des pequenas ? Deux fois par jour... Voyant que je n'arrive pas y croire, il ajoute le geste à la parole. Pas la peine, j'ai très bien compris.

– Si vous n'avez pas d'argent, je paie pour vous. Vous verrez, ici elles sont vraiment deliciosas.

Je décline son offre généreuse. Je pars à pied vers le centre de la ville. Je parcours un kilomètre ou deux sur une grande avenue déserte. Les magasins sont fermés, les lumières éteintes. Les gens se couchent tôt, par ici. Je regarde à droite et à gauche. J'aimerais bien trouver un hôtel. Et aussi un petit restaurant ou une épicerie. En Iran, les hôtels portaient une inscription en caractères arabes, ou pas d'inscription du tout. Je devais demander : "Où est l'hôtel ?" Les gens me le montraient. Ici, on dit "hotel". Ils ont des enseignes, comme à Paris. Rien sur cette avenue. Si ça se trouve, il n'y a pas d'hôtels dans ce pays reculé, mais seulement des maisons closes. J'imagine une enseigne en néon rouge : Bordelho... J'ai l'impression que certaines rues transversales sont plus animées. Celle-ci ? Ou peut-être la suivante. Au moment précis où je tourne à droite, j'entends un coup de klaxon et une voix :

## Élève delix

– Olha ! Senhor francês !

C'est la Ford Falcon. Le conducteur m'appelle de la main. Il me montre un bout de carton bleu foncé. Qu'est-ce que c'est ? Je m'approche. Madre de Deus ! Mon passeport !

Je remonte dans la voiture.

– Il n'y avait aucune fille disponible avant une demi-heure. En repartant, j'ai vu votre passaporte par terre devant le siège arrière. Je ne sais pas pourquoi j'ai regardé juste là. J'ai pensé que je réussirais peut-être à vous rattraper. Je passe la nuit chez ma sœur. Nous trouverons bien un sofa pour vous.

Je n'ai aucun mal à comprendre ce qui s'est passé. Je me revois à la sortie du premier bordelho. La pluie commence à tomber, alors je mets ma veste de treillis. Mon passeport dans ma poche parce que je portais ma veste dans l'avion. Dans la Ford, j'ai chaud, j'enlève ma veste. Je la pose n'importe comment sur le dossier de mon siège...

Ma tête prétend que tout va bien, puisque j'ai retrouvé mon passeport. J'aurais dû être inquiet tout à l'heure, quand je me promenais sans ce précieux document, mais grâce au ciel j'ignorais que la catastrophe s'était produite. Maintenant, je devrais me réjouir. Et même si je l'avais perdu, ce n'était pas la fin du monde. Je serais allé voir le consul de France, il y a bien un consul de France à Pôrto Alegre, qui m'aurait délivré un passeport provisoire.

Face à des situations graves, ma tête n'a jamais réussi à raisonner les organes qui habitent plus bas dans mon corps. Mon cœur prend ma cage thoracique pour un tambour, mon estomac tournicote comme une toupie, mon intestin grêle et mon gros intestin protestent.

– On se demande à quoi ça lui sert d'avoir une tête. Toujours prête à aligner les belles phrases pour excuser ses bêtises. Faudrait plutôt voir à réfléchir avant de les commettre.

– Moi, j'aurais cousu une fermeture éclair à la poche.

– Un gros intestin qui sait coudre ? On aura tout vu.

## Élève delix

– C’est ça, plaisantez. Ils lui ont donné un nécessaire à couture, dans son école Plouctonique, il pourrait s’en servir.

– D’autant plus qu’il a déjà perdu son passeport à New York. C’est de la récidive. Tombé de la poche de sa veste, à Broadway. Vous vous en souvenez ?

– Et comment ! Je vais vous dire, moi cette affaire m’a tout mis sens dessus dessous. J’aimerais bien me vider. Il y a des cabinets dans les environs ?

– Oh, avec vous, ça se termine toujours pareil.

### **L’hôtel Pireneos**

Le Brésil et l’Uruguay n’ont pas compris que l’on peut s’enrichir en commerçant avec son voisin. Plus on s’approche de la frontière, plus la route devient étroite et plus les véhicules se font rares. Il me faut deux jours pour atteindre la dernière petite ville brésilienne, Santa Vitória do Palmar, qui se trouve à cinq cents kilomètres au sud de Pôrto Alegre.

Je cherche un hôtel, mais je ne trouve qu’une sorte de grande cabane en bois sans eau courante ni électricité. À quelques centimètres de mon lit, de l’autre côté d’une mince cloison, il y a un lit dans lequel un homme et une femme jouent à zéro et un. J’entends les grincements du lit et leurs cris animaux comme si j’y étais. Je me souviens du voisin paralysé de Meg. *Who you fucking, man ?*

Il me reste une vingtaine de kilomètres à parcourir jusqu’à la frontière. Il n’y a plus de route, mais une piste de latérite qui me rappelle le Sénégal. Plus de voitures. Je prends un autocar qui va au poste frontière de Chui. Il pleut. Le chauffeur ne sait pas glisser sur la latérite comme nos merveilleux conducteurs sénégalais. Il s’embourbe.

– Tout le monde descend ! Poussez si vous voulez repartir.

J’hésite. En achetant mon billet, je ne me suis pas engagé à pousser. Il faudrait consulter un avocat. Les roues arrière vont déraiper et projeter des postillons de latérite sur mon beau costume tout neuf. Je suis autostoppeur. Je n’ai qu’à attendre. Une voiture finira bien par passer. Tous les passagers sont arc-boutés et poussent l’arrière de l’autocar. Ils s’encouragent de la voix.

## Élève delix

– Allons-y ! Tous ensemble ! Um, dois, très.

Bah, je peux donner un petit coup de main. Je pousse mollement les pousseurs. L'autocar sort de l'ornière. Bien. Et maintenant, j'espère que vous ferez attention.

Nous arrivons à Chui. C'est un gros village. L'autocar s'arrête. Où est la frontière ? J'avance le long de la rue principale. Au milieu du village, un panneau routier annonce : Chuy. Je suppose que c'est l'orthographe espagnole de Chui. Autrement dit, un pas de plus et j'entre en Uruguay. Eh, ça ne va pas du tout. Je veux un tampon sur mon passeport disant que j'ai quitté le Brésil et un autre pour l'entrée en Uruguay. Sinon, je risque des ennuis quand je voudrai ressortir, ou quand je reviendrai au Brésil pour prendre l'avion à Rio. J'interroge un villageois.

– Où est o posto de fronteira ? La douane ?

Il me regarde d'un air niais, comme si je lui demandais où est la gare de fusées pour aller sur la lune.

– La policia ?

– A policia ? Por ai...

Il me montre une petite maison jaune. Je me dépêche, parce qu'il pleut de nouveau. Les policiers m'observent comme une bête curieuse. On dirait que je suis le premier touriste qui passe de Chui à Chuy. Ils tamponnent mon passeport.

– Je voudrais aussi un tampon uruguayen.

– Allez à la sortie du village, vous trouverez a policia de Uruguai.

Les policiers uruguayens jouent aux cartes pour passer le temps. Ils s'interrompent pour me donner un petit coup de tampon.

– Vous avez une voiture ? Il faut nous montrer les papiers.

– Non, je voyage en autostop.

– En autostop ? Dans ce cas, restez donc. Vous n'allez pas ressortir avec cette pluie. Si une voiture passe, elle est obligée de s'arrêter à la barrière.

Ils reprennent leur partie. Voyons, c'est une sorte de rami.

– Vous voulez faire le quatrième ?

– Je peux tenter.

## Élève delix

Ils sont malins. Ils n'étaient pas leurs cartes tout de suite, mais ils les gardent en main pour gêner leurs adversaires. Ce genre de stratégie ne s'improvise pas. Il faudrait que je joue au moins une semaine pour atteindre leur niveau. Heureusement, nous ne jouons pas pour de l'argent.

Au bout d'une heure environ, une camionnette arrive d'Uruguay. Elle apporte des fruits et des légumes. Ils offrent un cafezinho au chauffeur.

– Tu peux l'emmener ? lui demandent-ils. Puisque tu repars. C'est un extranjero.

Alors que les policiers de Chuy parlaient encore brésilien avec moi, mon nouveau chauffeur ne met plus les o et les a au même endroit. Quand je lui dis que je viens de la França, il me corrige : Francia.

Il m'invite à déjeuner chez lui.

– Cien quilometros...

Nous quittons la *carretera nacional 9* pour emprunter un petit chemin de terre comme nous en avons en France. Il ne ressemble pas à la route de latérite d'hier. On dirait que la frontière sépare la zone tropicale de la zone tempérée. Hier je traversais bananeraies et champs de canne à sucre, aujourd'hui une immense prairie.

– C'est la pampa ?

– Sí, la pampa.

Nous longeons une voie ferrée. Nous arrivons à une maisonnette de briques entourée d'un jardin fleuri. Le conducteur me présente un homme qui lui ressemble beaucoup.

– Mi hermano gemelo.

Les deux frères jumeaux ont épousé des sœurs, mais elles ne sont pas jumelles. Il y a des enfants partout, trois ou quatre chiens, des poules et même un perroquet dans une cage. Nous mangeons dans un joyeux désordre.

– Ce sont des légumes de votre jardino ?

Les enfants me trouvent très drôle.

– Verduras del nuestro huerto !

– Et le poulet ?

– El pollo también !

## Élève delix

Je me promène en Amérique du Sud, comme Candide. Quand je serai revenu chez moi, je pourrai cultiver mon jardin, comme ces braves gens. Ils ont un autre métier : ils surveillent la voie ferrée.

– Nous devons vérifier les rails et les traverses. Les grandes pluies provoquent des glissements de terrain.

– Il y a beaucoup de trains ?

– Un seul train. Le mardi, il va vers le Nord. Le jeudi, il revient vers le Sud.

L'autre frère me reconduit jusqu'à une route nationale. Il attend avec moi. Il arrête le premier véhicule qui passe, un camion-citerne.

– Où allez-vous ?

– À Montevideo.

– Pouvez-vous emmener ce jeune homme ? C'est un étranger qui visite l'Amérique du Sud. Il vient de Francia.

– Bien sûr.

– Adios !

– Adios. Muchas gracias pour le bon pollo aux verduras.

Le camionneur ne mentionne pas Brigitte Bardot. Il m'interroge sur la France. Est-ce un pays riche ? Les Français possèdent-ils tous une automobile ? Fait-il froid en hiver ?

– Avez-vous de la neige ? J'ai vu des images à la télévision. Des montagnes très hautes, des skieurs qui glissaient sur la neige.

Le soleil se couche tôt. Quand nous arrivons à Montevideo, le chauffeur a déjà allumé ses phares depuis longtemps. Pourtant ma montre dit seulement six heures. Il insiste pour me montrer la ville avant de me déposer dans le centre. Il se prend pour un autocar de tourisme.

– Ici c'est l'avenue Agraciada. Et maintenant, la calle Sarandi. Nous arrivons plaza Independencia. Vous voyez la statue du général Artigas, le fondateur de notre pays.

Si je connaissais l'espagnol, je lui parlerais de mon professeur de physique de Maths Sup, qui s'appelait Artigas. Au début de l'année, les anciens nous prévenaient.

## Élève delix

– C’est un sale type. Pour l’embêter, vous n’avez qu’à le surnommer “el libertador”. Il y a un général Artigas qui a libéré je ne sais quel pays en Amérique du Sud, vous pouvez vérifier dans le dictionnaire.

Cela me gêne de parcourir les rues dans cet énorme camion. Il est parfois obligé de s’y reprendre à deux fois pour tourner. J’ai peur qu’il écrabouille une petite voiture sans s’en apercevoir. J’éprouve un certain soulagement quand la visite s’achève.

J’aurais dû lui demander de me déposer devant un hôtel. Il me laisse vers sept heures du soir dans un quartier de bureaux aussi vide que si une épidémie avait soudain anéanti l’espèce humaine. Les employés sont rentrés se réchauffer au coin du feu. Je suis bête. Quand j’ai pris l’avion de Dakar à Rio, j’ai complètement oublié que je voyageais de l’été à l’hiver. Même en portant ma veste de treillis, j’ai froid. Si le camionneur me posait toutes ces questions sur la neige, c’est qu’il n’en avait jamais vu. Il ne gèle pas, mais la température ne dépasse pas cinq ou six degrés. Je marche en espérant atteindre un quartier plus animé. À cette heure-ci, il y a bien un café ou un restaurant ouvert quelque part. Je vois une carte du monde dans la vitrine d’une agence de voyage. Où suis-je ? Trente-cinquième parallèle... Même latitude que Tanger.

Je trouve enfin une sorte de cafétéria. Je mange une part de gâteau. Je descends aux toilettes et je mets ma deuxième chemise par-dessus la première. Je ressorts dans la nuit. J’ai superposé tous mes vêtements, je ne peux pas faire mieux. Des courants d’air jouent à chat perché entre les immeubles. Une bise glacée traverse mes trois épaisseurs de tissu en ricanant. Triste fin pour le fils du docteur Greif : mort de froid pour avoir oublié que dans l’hémisphère sud l’été c’est l’hiver. Ah mais non. Permettez : je frissonne, je claque des dents, mais je ne meurs pas. À Auschwitz, mon papa a survécu à des séances d’appel qui duraient des heures. Par moins trente, en pyjama rayé.

J’aperçois dans le lointain un flot de lumière dorée. Je marche plus vite. J’ai hâte de réchauffer ma carcasse transie en me plongeant dans ces ondes généreuses.

La lumière sort d’une maison. Au-dessus de la porte ouverte, une inscription : “Hotel Pirineos”. J’entre dans une vaste salle, entourée à mi-hauteur par une galerie

## Élève delix

qui mène aux chambres. Une jeune femme est assise derrière un bureau. Avec ses pommettes très hautes, ses yeux légèrement bridés et ses cheveux de jais, elle ressemble aux Indiennes du Temple du Soleil.

– Je voudrais, euh... una camara.

– *Sí. Are you a tourist ? Where do you come from ?*

– *I am French.*

– Vous être français ? Attends... Angelica !

Une porte s'ouvre dans le fond de la salle. Une petite fille arrive en courant. On dirait un modèle réduit de la jeune femme.

– Angelica, el señor es francés.

– Tu es français ? Moi je suis chilienne. Je m'appelle Angelica. Et toi ?

– Jean-Jacques.

– Ma sœur s'appelle Dolorès. Ici c'est l'hôtel Pirineos.

– Tu parles bien français.

– Je vais à l'école Victor Hugo. Tu la connais ?

– Non. C'est la première fois que je viens à Montevideo.

– Je vais te montrer ta chambre. Ma sœur ne peut pas monter l'escalier.

Je n'avais pas remarqué deux cannes appuyées sur le bureau. Dolorès les saisit pour se lever et donner la clé à Angelica. Elle arrive à marcher, mais très lentement. Le lendemain matin, je me promène un peu dans les environs. L'après-midi, nous allons à la plage tous les trois. Le père de Dolorès et Angelica, un petit homme aux cheveux gris et au regard triste, garde l'hôtel. Nous mettons une vingtaine de minutes pour parcourir les cent mètres qui nous séparent de la mer.

– C'est étrange. Il n'y a personne dans les rues. Ils font la sieste ?

– Aujourd'hui dimanche. Les hommes va au stade voir football. Les femmes préparent le bon souper.

Dolorès comprend le français, mais elle le parle moins bien que sa petite sœur.

Nous nous asseyons sur un banc face à l'océan.

– J'étais en Afrique, de l'autre côté.

– Alors tu as vu des lions et des éléphants ?

## Élève delix

- Non, juste quelques dromadaires.
- Qu'est-ce que vous a vu ? Gros madères ?
- Dromedarios, Dolorès.
- Le dimanche, je viens ici toujours. Quand je suis petite, j'imagine un beau chevalier l'armure brillante arrive sur un bateau avec la voile dorée et emmener moi. Aussi, mes jambes il guérir.
- Il va peut-être venir en bateau à moteur ! Moi, quand j'étais petit, j'aimais beaucoup les chevaliers, surtout Lancelot du Lac. Je n'espérais pas qu'il allait venir et m'emmener, bien sûr.
- Tu es un garçon, alors c'est pas pareil.
- J'attendais plutôt la fée bleue de Pinocchio. Elle conduisait une belle voiture. Je marchais dans la rue. Elle s'arrêtait et me disait : "Monte". Elle m'emmenait au bout du monde. Quand je vois une femme qui conduit une voiture, je regarde toujours si elle porte une robe bleue.
- En France, les femmes conduisent voitures ?
- Pas toutes les femmes. Ma mère ne conduit pas, par exemple. Ici, c'est vrai, je n'ai pas vu beaucoup de femmes au volant. Hier, je suis venu à Montevideo dans un énorme camion-citerne. Le conducteur était un homme.
- Camion-citerne ?
- Un camion qui transporte du pétrole.
- Moi, quand je serai grande, je conduirai un camion-citerne !
- Si je fais encore de l'autostop, tu pourras t'arrêter et m'emmener. Tu seras ma fée bleue !
- Vous partez demain ?
- Je vais à Buenos Aires. J'ai un billet d'avion pour rentrer de Rio à Dakar. C'est la compagnie Aerolineas Argentinas, donc je pense que l'avion part de Buenos Aires. J'espère pouvoir le prendre.

## Élève delix

### **Le camarade Varrus**

Buenos Aires se trouve de l'autre côté d'un estuaire très large appelé Rio de la Plata. Le lundi 6 septembre à la première heure, je vais à la gare maritime.

– Je voudrais aller à Buenos Aires, por favor.

– Le bateau part de Colonia del Sacramento, c'est juste en face de Buenos Aires. Le prix du billet inclut le trajet en autocar jusqu'à Colonia. Deux heures d'autocar. Et ensuite, deux heures de bateau.

La route reste à une distante prudente de la côte, qui est très découpée. Ce pays ressemble à l'Écosse (telle que je l'imagine) : ils ne cultivent pas le blé ou la vigne, mais seulement le mouton. Je suis triste d'avoir quitté Dolorès et Angelica. Surtout Dolorès. Je serais bien resté une semaine ou deux à l'hôtel Pirineos. Un avion dans trois jours. Parti trop vite. Complètement oublié la raison pour laquelle j'étais venu à Montevideo : voir la maison natale de Lautréamont. Je ne sais pas comment je l'aurais trouvée, de toute façon. Ce qui est sûr, c'est que j'ai lu dans la préface des *Chants de Maldoror* qu'il est né à Montevideo. Il se définit lui-même comme "le Montevidéen". La préface donnait-elle l'adresse ? Une rue qui n'existe plus, si ça se trouve. Il avait vingt-quatre ans en 1870, quand il est mort. Ils ont rasé la ville ancienne pour construire des immeubles de bureau. Consulter les registres paroissiaux. Son vrai nom : Isidore Ducasse. Ça ne se fait pas en deux jours. *Vieil océan, ta forme harmonieusement sphérique, qui réjouit la face grave de la géométrie.* Depuis que je suis allé en Amérique pour la première fois, il y a quatre ans, je suis toujours rentré en bateau. De New York, de Haïfa, de Bombay, de Pointe-à-Pitre. Pour la première fois, je ne vais pas naviguer sur le vieil océan. J'aime bien Lautréamont. Bachelier ès sciences, comme moi. *Ô mathématiques sévères, je ne vous ai pas oubliées, depuis que vos savantes leçons, plus douces que le miel, filtrèrent dans mon cœur comme une onde rafraîchissante.* Il aurait moins admiré les mathématiques s'il les avait étudiées plus longtemps. *Ô mathématiques sévères, vous avez inscrit les battements tumultueux de mon cœur dans la période glacée d'une fonction sinusoidale. Vous avez mis en équation mes sentiments plaintifs et enté-*

## Élève delix

*nébrés. Vos axiomes rigides et vos théorèmes inexorables ont figé mon imagination à la souplesse soyeuse.*

La ville de Colonia n'a pas changé depuis le dix-huitième siècle, avec ses petites maisons blanches et ses rues pavées. Ses habitants portent de gros tricots de laine, mais pas de kilts.

Le bateau qui doit m'emmener à Buenos Aires me rappelle une chanson :

*Maman les petits bateaux*

*Qui vont sur l'eau*

*Ont-ils des jambes ?*

*Mais oui mon gros bêta*

*S'ils n'en avaient pas*

*Ils ne marcheraient pas !*

Ce bateau ressemble à un canard plutôt qu'à un poisson. Quand il attend une certaine vitesse, il s'élève sur quatre petites pattes comme s'il voulait s'envoler. Ils appellent ça un hydroglisseur.

Dès que nous quittons le port, mon estomac et mon intestin, qui se tenaient tranquilles depuis Pôrto Alegre, se mettent à jaser.

– Je sens que je vais avoir le mal de l'air.

– Vous, l'estomac, nous n'employez jamais le mot juste. Vous voulez dire le mal de mer, puisque nous sommes dans un bateau.

– Ça vous va bien de faire le puriste. Appelez ça comme vous voulez. La cabine ressemble à celle d'un avion. Il y a des sacs en papier comme dans les avions.

Cette fois, ma tête est bien décidée à contrôler la situation.

– C'est une histoire d'oreille interne. Laissez-moi faire.

Elle s'appuie fermement sur le dossier du siège. Je m'endors aussitôt. Quand je me réveille, l'avion-bateau traverse le port de Buenos Aires à la vitesse d'un pédalo. Il faut que je me souvienne d'envoyer un rapport à l'Académie de Médecine dès mon retour à Paris : “Une technique efficace et sans danger pour éviter le mal des

## Élève delix

transports”, par Jean-Jacques Greif. Ça revient moins cher que les pilules, sans parler des économies que l’on réalise en supprimant les sacs en papier.

Je foule le sol de l’Argentine à une heure de l’après-midi. Je me renseigne.

– *Donde es el centro de la ciudad ?*

– *Allà... La calle Florida.*

Cette rue Florida est interdite aux voitures. La foule est animée, mais elle ne ressemble pas du tout à celle de l’avenue Copacabana. Voyons... Imaginons un cafezinho et un verre de lait. Je verse quelques gouttes de lait dans le cafezinho. Encore quelques gouttes. Encore. La moitié du lait. Tout le lait. Un autre verre... J’obtiens ainsi toutes les couleurs des demoiselles que l’on croise à Rio. C’est le métissage du café et du lait qui produit les plus belles. Et d’ailleurs un mélange de sang inca et de sang espagnol coule dans les veines de la sublime Dolorès. Ma divine Katia elle-même est née de la rencontre d’un juif polonais et d’une Savoyarde. Les passants de la calle Florida ressemblent à ceux d’une ville d’Europe : couleur lait à la fraise.

Un grand gaillard moustachu a mis une vieille Chevrolet sur le trottoir et organise une loterie pour s’en débarrasser. Je calcule que s’il vend mille billets l’affaire devient intéressante.

Des vendeurs ambulants proposent des glaces, des boissons fraîches, des journaux, des cigarettes. Un cireur de chaussures m’interpelle.

– ¡ Hola, hombre !

– Quoi ? Vous voulez cirer mes chaussures de tennis ?

Je loue une chambre dans un hôtel tenu par un petit homme chauve. Ah, Dolorès, Dolorès. Je ressors aussitôt. Je trouve une agence de voyage. Je montre mon billet.

– *He aqui mio billete de avión.*

– De Rio à Dakar le jeudi 9. Oui. Vous voulez reconfirmer ?

– Vous voyez, c’est Aerolíneas Argentinas. Je voudrais vérifier que l’avion part de Buenos Aires.

– Attendez... Ah, en effet. À onze heures du matin. Escales à Rio et Recife.

– Est-ce que je peux acheter un passage de Buenos Aires à Rio ?

## Élève delix

- Bien sûr. Cela vous coûtera quarante-cinq dollars.
- Voici ma carte.
- Je suis désolé. Nous n’acceptons pas la carte American Express.
- Mais vous avez l’écusson dans la vitrine. Vous devez l’accepter.
- Nous n’y sommes pour rien. C’est à cause du nouveau contrôle des changes. Ils veulent empêcher les gens d’avoir des comptes à l’étranger.
- C’est très embêtant. Qu’est-ce que je peux faire ?
- Essayez l’agence Air France. Comme vous êtes français. À deux cents mètres sur la gauche.

Air France refuse ma carte de crédit. Je cours jusqu’au bureau d’American Express, mais il est déjà fermé. J’y retourne le lendemain matin. La señorita est embarrassée.

– Nous sommes tenus de respecter la loi du pays. Le ministère des finances nous interdit...

– Je dois prendre l’avion à Rio après-demain. Il faudra bien que je trouve un moyen.

Mon estomac, mon intestin et les autres commencent à murmurer. Je les comprends, les pauvres. En allant le plus vite possible, en prenant l’autocar chaque soir, il me faudrait au moins quatre jours pour retourner à Rio par la route. Modifier mon billet d’avion. Trouver un autre vol militaire à Dakar. Je n’arriverai pas à Paris le samedi 11 septembre, comme prévu, mais le mercredi ou le jeudi suivant. Comme ma permission va jusqu’au lundi matin, ils vont me mettre aux arrêts de rigueur, me fusiller et tout ça. Crétins de militaires.

Au fait, les militaires... Je retourne chez señorita American Express.

– Vous pouvez me dire où est l’ambassade de France ?

À l’ambassade.

– Bonjour monsieur. Je voudrais rencontrer l’attaché militaire.

– Oui. Qui dois-je annoncer ?

– Je suis élève-officier de l’armée française et j’ai besoin d’un renseignement.

– Bien. Je vais la chercher.

## Élève delix

L'attaché est une attachée. Elle porte un uniforme qui ressemble à celui que je vais retrouver – sans plaisir aucun – dans quelques jours, avec une jupe à la place du pantalon et trois galons sur son épaulette.

– Bonjour, mon, hmm, capitaine. Je suis élève à l'École Polytechnique. J'ai participé à un "voyage de coopération" en Afrique avec des camarades. Nous étions pris en charge en partie par l'armée. Nous habitons à l'arsenal de Dakar. J'ai voulu faire un peu de tourisme au Brésil. J'ai acheté un billet d'avion Dakar-Rio-Dakar. J'ai visité le Brésil et l'Uruguay, et je suis arrivé jusqu'ici. Maintenant, je voudrais prendre mon avion depuis Buenos Aires au lieu de retourner à Rio, mais ils refusent ma carte de crédit à cause du contrôle des changes.

– Oui, j'ai entendu parler de ça.

– J'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider. J'ai entendu dire que l'ambassade rapatrie les gens en France quand ils ont des ennuis.

– Tout dépend de ce que vous appelez "avoir des ennuis". Nous rapatrions les gens dans certains cas très graves. La procédure ne s'applique pas à votre situation.

– Je comprends. Il y a peut-être d'autres procédures. Puisque j'appartiens à l'armée, vous pourriez me prêter l'argent du billet et je le rembourserais au ministère de la Défense à Paris.

– Cela peut s'envisager. Avez-vous votre passeport et votre permission sur vous ?

– Voilà.

– La permission mentionne le Sénégal et la Mauritanie.

– Oui, c'est le voyage de coopération dont je vous ai parlé.

– Vous auriez dû demander une permission pour le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine.

– J'ignorais que j'allais venir ici.

– Peut-être, mais je ne peux pas vous rendre service au nom de l'armée si votre présence en Argentine est illégale. Je suis désolée.

– Il me reste assez d'argent pour retourner à Montevideo. Là-bas, ils accepteront peut-être ma carte de crédit.

## Élève delix

– Je vous propose autre chose : puisque vous êtes élève à l'École Polytechnique, je peux vous mettre en rapport avec des anciens Polytechniciens qui vivent à Buenos Aires.

– Ah oui. Bonne idée !

– Attendez ici. Je vais demander à mon collègue. Je crois qu'il en connaît plusieurs.

Elle revient. Elle téléphone.

– M. Varrus va vous recevoir. Il dirige la filiale d'une société française, Louis Trotte et compagnie. Je vous écris l'adresse. Ce n'est pas loin d'ici. Vous traversez l'avenue du 9 juillet. Je lui ai dit que vous y seriez dans une demi-heure.

– Merci beaucoup, mon capitaine. Vous me sauvez la vie !

– N'exagérons rien.

Le camarade Varrus occupe un bureau gigantesque au dernier étage d'un grand immeuble gris. C'est un homme d'une soixantaine d'années qui me rappelle... Qui donc ? Je me creuse la tête. Avec son costume trois pièces et son ventre muy grande...

– Bonjour, cher camarade. Tu arrives de Paris ?

– De Montevideo.

Je lui explique mon affaire.

– Eh bien, c'est tout simple. Je vais te donner quarante-cinq dollars. Quand tu seras à Paris, tu feras un virement en francs dans mon compte. J'appelle ma secrétaire. Allo, Consuelo ? Pouvez-vous aller chercher quarante-cinq dollars à la caisse, s'il vous plaît... Oui, pour moi. Frais divers. Cela va prendre dix minutes : elle doit descendre au cinquième. Qu'est-ce que tu fais demain soir ?

– Rien de spécial.

– Viens dîner. Tu me donneras des nouvelles de l'École. Ma femme sera contente de voir un Français. Passe ici vers six heures. Je t'emmènerai.

– Qu'est-ce que c'est, Louis Trotte et compagnie ?

– Une société de réassurance maritime. Buenos Aires est un port très important. Comment crois-tu que l'on appelle les habitants de Buenos Aires ?

## Élève delix

– Je ne sais pas, moi. Les Buenos Aériens ?

– On les appelle les Porteños, c'est-à-dire les Portuaires.

Dans l'ascenseur, alors que je redescends avec mes dollars en poche, cela me revient : les assurances – directeur de filiale à l'indice 320 – Cornavin, le ventru de l'amphi-carrière. Réussirai-je à vieillir sans acquérir du ventre, un grand bureau et une secrétaire ?

Je me sens beaucoup mieux après avoir acheté mon billet d'avion. Rien ne vaut une petite frayeur pour vous mettre de bonne humeur. Je sais ce que je vais faire. J'ai vu l'Alliance Française sur l'avenida 9 de Julio. Oui, voilà, ce petit bâtiment crème. J'interroge le concierge.

– ¿ *Cuándo el curso es terminado ?*

– *Media hora.*

Il y a un kiosque à journaux juste à côté. J'achète un journal en anglais pour passer la temps. Ils ont aussi des journaux en italien, en allemand. Tiens, l'effondrement du peso est dû à un "complot sioniste". Les anciens Waffen-SS organisent une réunion commémorative dans le Biergarten de l'avenida San Martin. Je regarde les journaux allemands de plus près. Des milliers de nazis se sont réfugiés à Buenos Aires après la guerre. Je le savais, mais je l'avais oublié. L'Église les a aidés à partir discrètement. Certains se sont installés au Chili ou en Bolivie, mais c'est à Buenos Aires que des agents israéliens ont capturé Adolf Eichmann en 1960. Il vaut mieux que je pense à autre chose, sinon je vais perdre ma bonne humeur.

Ah, les élèves sortent. Cette fois, pas d'hésitation : j'aborde une jeune fille vêtue de rouge.

– Bonjour. Je suis un étudiant français. Je cherche quelqu'un qui me ferait visiter Buenos Aires contre un peu de conversation française.

– Je veux bien. Cependant, aujourd'hui je ne peux pas. J'ai occupation.

– Demain ?

– Oui, demain est possible. Je m'appelle Maria Ilena Gutiérrez.

– Moi, Jean-Jacques. À demain !

## Élève delix

Je suis satisfait de ma journée. Je rentre calle Florida. Je ne me lasse pas de me promener au milieu des badauds et des marchands ambulants. Hier soir, j'ai acheté de délicieux chaussons à la viande appelés *empanadas*, que j'ai mangés dans la rue. Ce soir, j'entre dans un restaurant qui se vante de servir la fameuse spécialité argentine, le *bife de chorizo*. Erreur fatale ! Leur bifteck ressemble à celui que l'on nous servait à la cantine du lycée Montaigne et que nous appelions de la semelle. Peut-être choisi le mauvais restaurant. J'ai mangé des biftecks bien plus gros et bien meilleurs aux États-Unis.

### **Pas de llama**

Maria Ilena est encore plus jolie en bleu qu'en rouge.

– Vous savez, on dit Buenos Aires est le Paris de l'Amérique du Sud.

– C'est encore mieux que Paris. Non seulement vous avez de belles avenues et de grands immeubles, mais en plus vous avez la mer.

Nous nous promenons des deux côtés de l'avenida 9 de Julio. Nous déjeunons dans un petit restaurant de poissons près du port.

– Vous avez déjà bu mate pampero ?

– Non, qu'est-ce que c'est ?

– C'est le thé de la pampa<sup>23</sup>. Très bon. Les gauchos boivent le mate quand sont fatigués.

Cela ressemble à du thé de Chine. J'aimerais mieux boire un cafezinho pour clore le repas. À force d'en avaler trois douzaines par jour au Brésil, je m'y suis habitué et je ne peux plus m'en passer.

– Si vous voulez, maintenant, nous allons voir le jardin botanique.

– Vous êtes mon guide. Je vous suis comme un chien fidèle.

---

<sup>23</sup> On trouve du maté en France dans les boutiques d'alimentation "naturelle". Le nom vient de la langue inca. La plante est un cousin du houx.

## Élève delix

Nous avons tout vu en une seule matinée, si bien que nous en sommes réduits à visiter le jardin botanique. Cette ville a encore des progrès à faire avant de pouvoir se comparer à Paris.

Le jardin contient une ménagerie, comme notre jardin des Plantes. Ils ont des lions, des tigres, des éléphants, des hippopotames, de gorilles et même des girafes.

– Je ne vois pas de lamas.

– Des llamas, des milliers il y en a dans la montagne. Comme chez vous les moutons. Dans le zoo de Paris ils mettent des moutons ?

– Peut-être pas, vous avez raison. J’aurais bien voulu voir des lamas, quand même.

Nous nous promenons sous des arbres appelés *ombu*, qui ressemblent à des baobabs. J’embrasse la belle Portaña à l’ombre de l’ombu.

Au détour d’une allée, nous croisons un jeune homme moustachu.

– Buenos días, Maria Ilena.

– Buenos Dias, Joselito. Je te présente Jean-Jacques, il est français de Paris. Jean-Jacques, mon ami Jose, élève dans ma classe.

D’où sort-il, celui-là ? Nous suivait en douce, je parie. Il aime Maria Ilena depuis des années, mais il n’a jamais osé lui déclarer sa flamme. Tandis que moi, en cinq minutes, sous prétexte que j’arrive de Paris... Le dépit amoureux le rend fou. Le gaucho au sang chaud sort sa navaja. Les journaux : *Drame au jardin botanique – Un jeune Français assassiné de soixante-dix-sept coups de couteau*. Et dans les journaux allemands : *Un patriote déjoue un complot sioniste*. Mais non ! Quand la jalousie le ronge, don José commence toujours par suriner sa Carmencita, donc je ne risque rien.

Je dîne chez le camarade Varrus.

– Et alors ? Comment va l’École Polytechnique ?

– Il y a deux mois, elle allait encore bien.

– Toujours sur la montagne Sainte-Genève ? Il paraît que vous allez déménager.

– On en parle. Rien n’a été décidé. Ils veulent la mettre en banlieue.

– Ce serait bien dommage. Le quartier latin, c’est épatant, tout de même. De mon temps, nous allions danser au bal Bullier, mais je crois qu’il n’existe plus.

## Élève delix

- Ils ont construit un immeuble de bureaux à sa place. Quand nous voulons danser, nous pouvons aller au caveau de la Huchette.
- Tu sais déjà ce que tu feras en sortant ?
- Peut-être de l'architecture.
- C'est original. Polytechnique mène à tout. Dans ma promotion, j'ai deux camarades qui sont devenus curés.
- Il y a un Polytechnicien qui est pianiste, Claude Helffer. Il est venu à l'école donner une leçon de musique, c'était très bien.
- Reprends donc un peu de gigot.
- Merci. Il est exquis. Vous êtes un véritable cordon bleu, Madame.
- Oh, je n'ai rien fait. C'est Mercedes.
- Hier, je suis allé dans un restaurant spécialisé dans le bœuf, mais j'ai été déçu.
- Tu aurais dû me le dire. Nous aurions mangé de la côte de bœuf. Ils ont de la viande de qualité, mais il faut connaître un bon boucher. Tu pars demain ?
- Je prends l'avion normal jusqu'à Dakar. Ensuite, je reviens en avion militaire. J'arriverai à Paris seulement samedi soir.
- Trois jours de vol. Bah, à ton âge, ce n'est rien. Moi, tu vois, dans deux ans je vais rentrer pour de bon. L'heure de la retraite va sonner. Nous avons acheté un petit mas en Provence. J'ai le projet de devenir champion de pétanque.

### **Une chemise en nylon**

La baie de Rio vue du ciel, bis. Je félicite les gens qui ont choisi cet endroit pour y fonder une ville. J'ai lu un livre chez l'oncle Hugo : ça s'est passé en 1502. Une flotte portugaise qui veut contourner l'Afrique pour aller en Inde dévie de sa route.

- Terre, terre, capitaine !
- C'est sûrement ce nouveau continent que le Génois a découvert il y a dix ans.
- Quel Génois, capitaine ?
- Comment s'appelle-t-il, déjà ? Cristoforo Palombo, quelque chose comme ça.

## Élève delix

Ils trouvent dans ce nouveau pays un bois couleur de braise ou *Brasil* qui sert à fabriquer une teinture rouge. Cultivent la canne à sucre, puis le café. Découvrent de l'or. Rio, le port le plus proche des mines d'or, s'enrichit et s'agrandit. En 1763, la ville devient la capitale de la colonie. Quand Napoléon entre à Lisbonne, le roi du Portugal s'enfuit et s'installe à Rio. Il repart au bout de quinze ans, mais son fils reste au Brasil et déclare l'indépendance. Un siècle et demi plus tard, le gouvernement se trouve à l'étroit entre les collines. On ne peut plus se garer, il faut fonder une nouvelle capitale. Le président pourrait choisir une autre baie. De l'avion, j'en vois des centaines. Ben non. Il veut peut-être punir les fonctionnaires. Il décide d'édifier la nouvelle capitale sur un plateau désertique, loin de tout. Les gens disent qu'il y a trois choses formidables à Brasilia : la fraîcheur de l'air, les grands espaces et l'avion qui va à Rio.

Je déambule dans l'aéroport. Deux messieurs m'abordent et me tiennent un discours auquel je ne comprends rien. Attendez : je purge ma mémoire des mots espagnols qui y sont entrés depuis cinq jours, je retrouve les mots portugais qui se cachent dans les coins et je suis à vous. Eh, pas la peine de vous énerver.

Ils me montrent des écussons.

– Policia !

Bon, je connais ce mot-là. Ils m'invitent à les suivre dans un bureau. Ils examinent mon passeport et mon billet d'avion. Ils me présentent leurs excuses.

– *We sorry please excuse. We not know you are passenger. In airport, you know, all kinds strange people.*

Il faudrait que je me regarde dans une glace. Lavé mes chemises, mais pas mon pantalon. Pas coupé mes cheveux depuis ma dernière visite chez le coiffeur de Polytechnique. On peut me prendre pour un strange people.

Quelques personnes descendent à Recife, d'autres montent. À l'escale de Dakar, je suis le seul passager qui descende de l'avion. Je me sens très singulier. Deux heures du matin.

## Élève delix

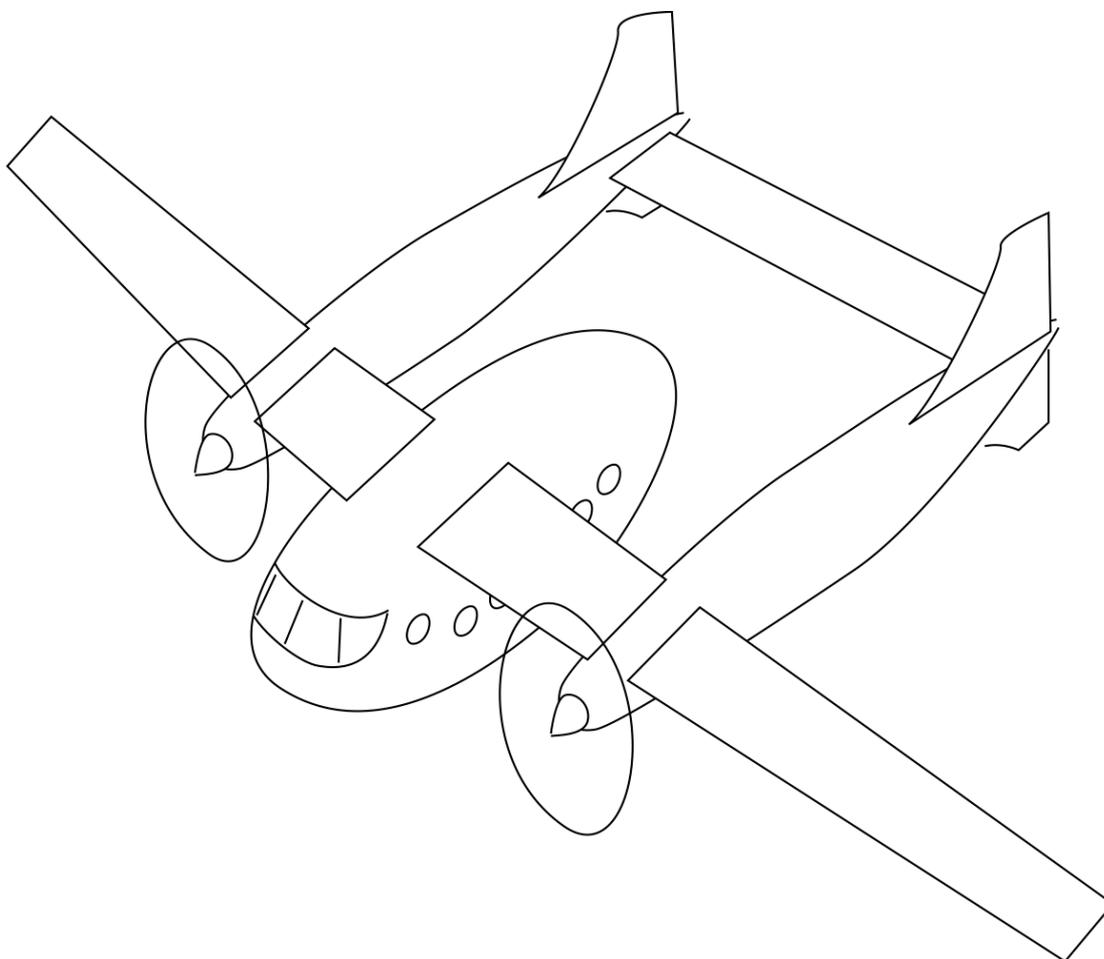
Je vois les bâtiments de l'aéroport militaire, de l'autre côté de la piste, à moins de cinq cents mètres. Je n'ose pas traverser. J'aurai l'air bête si un avion m'écrase. Encore plus bête si la police m'arrête et me jette en prison. Je suis obligé de faire le tour par la route. Mauvaise heure pour l'autostop. Je demande l'avis d'un chauffeur de taxi.

- Je veux aller à l'aéroport militaire, de l'autre côté. C'est loin ?
- Quinze kilomètres, chef.
- J'ai un peu d'argent, hmm, argentin. Des pesos.
- Qu'est-ce que je fais, moi, avec tes pesos ? Un collier pour ma fiancée ?
- Regardez, j'ai une chemise en nylon.
- C'est vraiment du nylon ?
- Mais oui, vous voyez, c'est écrit sur l'étiquette.
- J'aime mieux celle que tu portes sur toi. Je préfère bleu que blanc.
- La blanche est propre, tandis que celle que je porte est sale.
- Je laverai !
- Bon.

Je change de chemise. Le chauffeur m'emmène à l'aéroport militaire. Obligé de vendre ma chemise pour rentrer à Paris. J'aime bien me fourrer dans des situations difficiles pour avoir le plaisir de m'en extirper. Sinon, je n'avais qu'à demander cinq dollars de plus à Varrus.

Le Noratlas décolle à sept heures du matin. Un Noratlas, c'est comme une deux-chevaux. Quand les étrangers voient cet avion, ils disent : "Ah, ces Français, ils ne font rien comme tout le monde." Il a une carlingue et deux fuselages, je ne peux même pas le décrire. Je vais le dessiner.

## Élève delix



Si j'étais habité par la passion de l'architecture comme Olivier par celle de la musique, j'aurais dessiné les immeubles d'avant-garde de Rio et les ministères en haillons de Brasilia. Mon camarade Tabouret sort constamment son carnet de sa poche pour y croquer une corniche ou une voûte vite fait. J'aurais dû dessiner le baobab et l'ombu, le Pain de Sucre et le Corcovado, le pont brisé sur la rivière Pelotas. Et surtout : nos deux chauffeurs sénégalais, l'ambassadeur de Mauritanie en Allemagne sous sa tente, l'économiste dans sa Volkswagen, les deux fillettes à la sortie du bordelho, les frères jumeaux avec leurs femmes et tous leurs enfants, Dolorès et Angelica, le camarade Varrus, Maria Ilena...

Ils utilisent le Noratlas pour larguer des parachutistes. Au lieu des sièges, il y a une banquette repliable en tissu accrochée le long de la paroi. J'imagine les parachutistes

## Élève delix

assis les uns à côté des autres, récitant leur Notre Père comme des bonnes sœurs avant de plonger dans le vide. Pour les encourager à sauter, les ingénieurs rusés qui ont conçu l'avion ont évité de rembourrer et d'isoler la carlingue comme on le fait pour un avion civil. Ça vrombit et ça vibre tellement, là-dedans, que les parachutistes n'ont qu'une seule envie : sortir le plus vite possible. Au bout de cinq minutes, je me demande si les boulons qui tiennent mon squelette ne vont pas tous se défaire. Je cherche s'ils n'ont pas oublié un parachute sous la banquette. Adios amigos... Je saute et je rentre à pied !

Cette carlingue infernale présente un avantage : on ne s'y entend pas, donc j'échappe aux souvenirs d'Indochine des deux autres passagers. Ils sont vêtus en civil, mais leurs cheveux sont coupés trop court à mon goût. Ils ont l'habitude d'accomplir ce trajet. Pour supporter les vingt heures de vol, ils ont apporté des piles de romans policiers. Ils m'invitent par gestes à me servir. C'est ainsi que je survole l'Afrique en compagnie de détectives alcooliques nommés Mike ou Roy, de gangsters stupides qui portent des noms comme One-Eyed Butch, de femmes fatales un peu trop blondes. À l'aller, j'ai pris un DC6 qui a volé d'un coup d'un seul de Paris à Dakar. Le Noratlas n'est pas capable d'un tel exploit. Il doit faire un petit détour par les Canaries pour remplir ses réservoirs.

– Le plein d'ordinaire, por favor.

– Je vérifie l'huile, señor ?

– Je l'ai vérifiée ce matin. Remarquez, deux précautions valent mieux qu'une.

Allez-y !

Vers sept heures du soir, il se pose en Algérie, sur une base aérienne française appelée Bou-Sfer. Nous dînons au mess des officiers. Mes deux compagnons de voyage connaissent très bien cette région.

– Nous sommes à Oran, tout simplement.

– Il y a trois ans, ici, c'était encore la France.

Je me présente au pilote.

– On m'a dit que l'avion va à Orléans.

– Oui, c'est ça.

## Élève delix

– Je suis élève à l'École Polytechnique. Je vais passer la semaine à l'école, et ensuite je dois effectuer un stage dans l'armée de l'air à Orléans, justement.

– Ah oui ? Nous nous reverrons sûrement. Je suis le capitaine Sarre.

– Je m'appelle Greif.

Nous dormons au mess. Le lendemain, après une dernière escale à Montpellier, nous nous posons à Orléans au milieu de l'après-midi. Je rentre à Paris en autocar.

### **Touch and go**

Je ne pourrai plus m'endormir en admirant Notre-Dame. Nous déménageons dans le bâtiment des anciens, d'où l'on voit seulement la cour. Nous y logeons à huit par casert. Portal et deux autres camarades viennent nous rejoindre dans le casert 221.

Eh oui, je suis devenu un ancien, mine de rien. Nous devons accueillir la 65, la nouvelle promotion jaune.

– Ton épée... Fais gaffe : si tu ne la graisses pas, elle rouille.

– Eh, c'est quoi, ce truc en plastique ?

– Ben c'est le col dur de ton grand uniforme. Tout à l'heure, nous allons vous montrer les murs.

– Pourquoi est-ce que je ferais le mur ?

– T'as une perme jusqu'à minuit, mettons, et tu veux rentrer à Carva à trois heures. Bien obligé de faire le mur. Ou bien tu veux sortir une semaine où t'as déjà utilisé tes trois permes.

– Qu'est-ce que t'as dit : Carva ?

– Ça veut dire Polytechnique.

Pendant qu'ils vont au Larzac pour leurs trois semaines de "classes", nous partons en stage militaire. Je retourne à Orléans. Pas tout seul : Bobet, Michelin et de Chambert, un élève que je ne connais pas, ont choisi aussi cette base de l'armée de l'air.

J'aimerais bien voir des Mirage, mais ils n'ont que des Noratlas. On nous affecte à quatre escadrons différents. Ils passent beaucoup de temps à s'entraîner dans des

## Élève delix

avons vides, donc cela ne les dérange pas de nous emmener. En général, je suis assis sur un strapontin dans le poste de pilotage. C'est beaucoup plus confortable que la banquette des parachutistes. Nous survolons les châteaux de la Loire et revenons à la base pour pratiquer l'exercice appelé "touch and go". L'avion descend comme s'il voulait atterrir, mais dès que les roues touchent la piste il remet les gaz et redécolle.

– Vous redécolliez parce que l'ennemi vous tire dessus ?

– Par exemple. Là, c'est le château de Chambord. Ça sert aussi à livrer des colis dans une zone dangereuse. Des vivres, des armes, des munitions. On ouvre la porte arrière, on largue, on repart. Regardez, c'est beau, non ?

Après une boucle au-dessus de Chambord, il revient pour un touch and go. Un tour à Chenonceaux, un touch and go. Sully-sur-Loire, un touch and go.

Je revois le capitaine Sarre.

– Demain, je vais à Saint-Raphael pour un exercice de parachutisme en mer. Je vous emmène tous les quatre, si vous voulez. Je pars à huit heures. Je vous dépose sur la base navale vers onze heures. J'embarque les commandos de marine avec leurs zodiacs, je les largue. Je vous reprends vers seize heures. Ça va ?

Nous enfilons notre maillot de bain sous notre uniforme. Je comprends enfin pourquoi les inventeurs du Noratlas lui ont donné sa forme bizarre. L'arrière de la carlingue a disparu ! L'intérieur de la carlingue ressemble à un gros tuyau de métal qui ouvre sur le vide. C'est pratique pour larguer les parachutistes. Bobet se tient prudemment sur la partie de la banquette la plus proche du poste de pilotage.

– Ça fout les jetons, ce trou.

– Tu risques rien. Dans un avion, tu bouges par rapport à l'avion. C'est une histoire de mouvement relatif. Nous avons étudié ça en physique.

– Ouais, ben moi j'ai vu un film, un fou tire dans le hublot, les passagers sont aspirés vers l'extérieur.

– L'air s'échappe parce que la cabine est pressurisée, alors les passagers suivent le mouvement. J'ai traversé l'Atlantique en Boeing 707, ça vole à six mille mètres de haut ou je ne sais pas combien, des altitudes où tu ne peux pas respirer, donc ils pressurisent la cabine. Là, nous sommes à mille mètres, pas plus.

## Élève delix

– Cause toujours. Moi je m’approche pas.

Moi je m’approche. Contraint et forcé, à vrai dire. J’ai mal au cœur. Je supportais bien les touch and go, pourtant. Peut-être parce que l’avion montait un bon coup, puis descendait un bon coup, tandis qu’aujourd’hui il monte et descend sans prévenir au fil des trous d’air. C’est qu’il fait un temps de chien, aussi. La banquette n’a pas de dossier, donc je ne peux pas recourir à ma technique exclusive et m’adosser. Si j’appuyais ma tête sur la paroi métallique, les vibrations la fracasseraient. Je vais vers l’arrière, pas trop vite quand même. Je m’agenouille au bord de l’abîme. Je ne bouge pas par rapport à l’avion, mais mon petit déjeuner file à trois cents à l’heure dans le vent du matin.

Nous n’avons pas envie de nous baigner sous la pluie. Nous nous promenons jusqu’au port. Nous passons beaucoup de temps à comparer le menu des restaurants.

– La Rascasse, ça m’a l’air pas mal.

– Leur bouillabaisse n’est pas chère, mais au Mistral il y a plus de choix pour les desserts.

Puisque je considère l’armée comme une institution stupide et inutile, je n’essaie pas de comprendre à quoi peut bien servir ce stage militaire. Je survole les châteaux de la Loire, je passe une journée sur la Côte d’Azur. Pourquoi pas ? De Chambert est venu en voiture. Il nous conduit en ville.

– Tiens, place Jeanne d’Arc.

– Belle statue.

– Et là, pâtisserie Jeanne d’Arc.

– Bar-tabac de la pucelle !

Nous allons au cinéma, au restaurant. Nous revenons à la base vers minuit. De Chambert roule jusqu’à une piste d’atterrissage désaffectée. Il s’arrête au début de la piste.

– Je fais le point fixe. Mécanicien ?

– Le moteur tourne, mon commandant.

– Radio ?

## Élève-délic

– La tour nous donne le feu vert, mon commandant.

– Co-pilote ?

– La piste est libre, mon commandant.

– Bon, allons-y.

Il relâche son frein à main et accélère. Comme sa voiture est une vieille quatre-chevaux Renault, elle ne peut pas dépasser soixante kilomètres à l'heure avec quatre personnes à bord, mais elle fait beaucoup de bruit.

Notre présence trouble la tranquillité d'esprit du commandant de la base. "Il faudrait que je leur trouve quelque chose à faire", se dit-il. On nous prie de participer à la formation des appelés du contingent. Comme nous sommes polytechniciens, on nous charge de leur exposer le chapitre "bombe atomique" du nouveau règlement.

– Vous avez entendu parler de la bombe atomique ?

– Affirmatif, mon lieutenant.

Nous sommes élèves-officiers. Notre grade exact s'appelle aspirant. Dans un an, nous deviendrons sous-lieutenants. On ne dit pas "mon aspirant" ou "mon sous-lieutenant", mais tout de suite "mon lieutenant", c'est plus chic. De même, pour un lieutenant-colonel, on dit "mon colonel".

– Alors la bombe atomique, c'est très méchant. L'explosion produit trois sortes d'effets. Il y a le souffle, la chaleur et les radiations. Le souffle détruit les bâtiments. Le plafond vous tombe sur la tête. Si vous êtes à l'intérieur d'un bâtiment qui s'écroule, vous ne pouvez rien faire, donc la question est réglée. La chaleur est si intense que tout s'enflamme. Si vous êtes près de l'impact, vous vous enflamez, donc la question est de nouveau réglée. Est-ce que vous savez où a explosé la première bombe atomique ?

– Au Japon, mon lieutenant.

– Oui, dans la ville d'Hiroshima. Les gens qui étaient au centre ont été vaporisés par la chaleur. Parmi ceux qui étaient plus loin, certains ont survécu parce qu'ils étaient vêtus de blanc. À la même distance du centre, des personnes habillées de noir sont mortes de leurs brûlures.

– On va nous donner des uniformes blancs, mon lieutenant ?

## Élève delix

– Le règlement ne parle pas de ça. J'en viens aux radiations. Elles sont semblables à de la lumière, mais elles pénètrent dans le corps et provoquent des dégradations des cellules qui peuvent entraîner l'apparition de cancers des années plus tard. D'après le nouveau règlement de l'armée française, si une bombe atomique éclate et si vous êtes en pleine campagne, essayez de vous cacher derrière un gros mur. Ainsi, les radiations ne pourront pas vous atteindre.

Bobet nous regarde de haut.

– Moi, les mecs, je pars au Sahara. Mon chef d'escadron m'emmène à Reggane<sup>24</sup> pour trois jours. T'y étais le mois dernier, Greif, non ?

– Plus au sud, en Mauritanie. Michelin était avec moi. Je te conseille de dormir à la belle étoile, si tu peux. Ça vaut le coup.

– S'ils font sauter une bombe atomique, cache-toi derrière un gros mur.

Pendant son absence, je pars moi-même pour une journée à Colmar et à Bremgarten en Allemagne. À mon retour, de Chambert et Michelin m'accueillent avec des airs de conspirateurs.

– Viens voir, Greif.

Nous habitons dans un petit bâtiment préfabriqué où nous avons chacun notre chambre. Ils me montrent la chambre de Bobet : elle est vide.

– C'est vous qui avez fait ça ? Vous avez enlevé le lit. Voyons... La table de nuit, l'armoire. Et le lavabo, aussi !

– Nous avons eu du mal pour les robinets.

Je trouve la farce cruelle. De Chambert s'est disputé avec Bobet je ne sais pas pourquoi. Il a convaincu Michelin de devenir son complice. Ce pauvre Michelin ne ferait pas de mal à une mouche, mais il est aussi mou qu'un pneu mal gonflé. Il a dit oui à de Chambert parce que c'était plus facile que de dire non.

---

<sup>24</sup> La France a conservé cette base dans le désert, au sud de l'Algérie, pour y faire exploser des bombes atomiques. La première explosion a eu lieu en 1960, la dernière en 1967.

## Élève delix

Bobet rentre au milieu de la nuit. Il pousse de hauts cris. Il donne des coups de pied dans nos portes. Nous finissons par ouvrir en espérant qu'il se calmera et nous laissera dormir. Il est furieux, mais en même temps il rigole.

– Ah, les mecs, vous êtes culottés ! Même le lavabo !

De Chambert et Bobet se ressemblent. Ils sont faits pour s'entendre. Ils se pourlèchent les babines en pensant à la prochaine étape de notre vie polytechnicienne : le bizutage des jaunes !

Moi, je déclare forfait. Je ne participe pas à ce truc-là. Je vais au cinéma. Ni bizuté, ni bizuteur.

### **Le cheminot d'honneur**

Je cède à de gentils petits nouveaux mes responsabilités à la bibliothèque, à la discothèque et au ciné-club.

Je me charge des stages d'été en Amérique. C'est mon copain Magne qui s'en occupait l'année dernière. J'ai vu ce qui se passait pour les voyages de coopération : Perrier les distribuait selon son bon plaisir. Pour être sûr de partir, rien ne vaut le poste de responsable.

Magne m'a expliqué ce que j'avais à faire.

– Il y a deux listes. Pour certaines sociétés, tu dois aller voir leur filiale à Paris. Je t'ai mis la liste des gens à qui téléphoner. Pour d'autres sociétés, tu écris en Amérique. En anglais, évidemment. Tu verras le genre de lettre que je leur envoyais : "Nous espérons que le stage de notre étudiant s'est bien passé et que vous accepterez de recommencer l'été prochain." Ça, c'est la clef du bureau. Referme-le bien, parce que la machine à écrire a beaucoup de valeur.

Cette machine à écrire me fascine. C'est une IBM électrique. Remplaçant les leviers balourds d'antan, une petite boule métallique sautille et virevolte au-dessus de la page. On dirait qu'elle picore le papier comme une poule pressée. Elle est très habile : elle réussit toujours à tomber sur le bon caractère.

## Élève delix

Je récris toutes les lettres. Leur anglais laissait à désirer. En vérité, si je prétends les améliorer, c'est pour avoir le plaisir de faire valser la petite boule. J'apprends à taper, à force. J'essaie de bien utiliser mes dix doigts. Je ne sais pas encore quel stage je choisirai pour moi. À New York chez Pan Am, comme Magne ? Dans le New Jersey chez Esso ? On peut même aller à Mexico dans la filiale de Bull, une compagnie française qui fabrique des ordinateurs.

Je reçois un autre cadeau d'un élève de la promotion précédente. Kamski, le fils d'un collègue de mon père, passe me voir à l'école.

– Ça t'intéresse, Greif, des cours particuliers bien payés ?

– Faut voir. Dis toujours.

– C'est le frère d'une copine. Il est en Maths Sup à Janson. Au bout de trois semaines de cours, il panique. Il ne comprend rien du tout. Cent francs de l'heure.

– Il est millionnaire ? C'est le double de mon tarif habituel.

– Son père est millionnaire. C'est le patron de Dubonnet.

– Dubo, Dubon, Dubonnet ? Il s'appelle Dubonnet ?

– Pas du tout. Vargas. C'est un juif hongrois. Il a racheté Dubonnet, entre autres choses. Il est parti de rien du tout après la guerre et il a bâti un empire. Comme mon père.

– Ton père a une clinique, c'est ça ?

– Un laboratoire pharmaceutique. Il gagne surtout de l'argent avec des produits de beauté anti-rides, ce genre de trucs.

– Tu offres des crèmes anti-rides à Mlle Vargas, alors elle te tombe dans les bras.

– Tu as tout compris. Elle s'appelle Frédérique.

– Et pourquoi tu donnes pas les leçons à son frère ?

– Je pars à Montargis pour la première partie de mon année de service. À l'école d'application des transmissions. J'ai choisi ça parce que ce n'est pas trop loin de Paris. J'espère pouvoir revenir le week-end. Le peu de temps que j'aurai, j'aime mieux le passer avec Freddie qu'avec son frère.

## Élève delix

Les Vargas habitent avenue Foch, à côté du bois de Boulogne. Je prends le métro à Maubert-Mutualité, je change à La Mottte-Picquet Grenelle et à l'Étoile. Ce serait plus simple s'ils envoyaient la Rolls avec le chauffeur. Kamski a de la chance : Freddie Vargas est si belle qu'elle ferait tourner les têtes des Brésiliens sur l'avenue Copacabana. M. Vargas est un petit homme vif. Il ressemble un peu à mon père. Je crois qu'il irait jusqu'à cent vingt francs de l'heure si je venais en uniforme.

– Kamski m'a dit que vos parents sont polonais.

– Ils sont français, mais nés en Pologne.

– Ils doivent être fiers de vous.

– Et de mon frère. Il est aussi à Polytechnique.

– La France est quand même un pays formidable. Vous voyez, si vous étudiez bien, vous êtes premier en classe, ensuite vous allez à Polytechnique et vous pouvez avoir une bonne place dans la société. En Pologne ou en Hongrie, les jeunes juifs étudiaient beaucoup. Quelqu'un qui étudiait, c'était vraiment un Mensch<sup>25</sup>. Avant, pendant des siècles, on étudiait la Thora et le Talmud. Nous, c'était le latin et les mathématiques. Mais quand nous étions premiers en classe, la société refusait de nous récompenser. Nous nous heurtions à un mur. Les juifs ne pouvaient pas entrer à l'université, devenir professeurs ou ministres. Ici, un premier ministre juif<sup>26</sup>, on trouve ça normal.

Il me fait réfléchir, cet homme-là. Pourquoi mes parents attachaient-ils autant d'importance à mes études ? Ma mère me faisait réviser mes leçons. Elle allait voir mes professeurs derrière mon dos. Elle se fâchait quand je n'étais pas premier. Je pensais qu'ils voulaient surtout s'intégrer à la société française. Quand j'avais une bonne note en dictée ou en rédaction, cela prouvait que je parlais bien français. Entrer à Polytechnique, on ne fait pas plus français que ça, puisque les élèves appartiennent à "l'élite de la France". En écoutant M. Vargas, je découvre un désir de revanche. Mes parents demandent justice. La Pologne a refusé de reconnaître leur valeur ; la

---

<sup>25</sup> Quelqu'un de bien.

<sup>26</sup> Michel Debré, premier ministre de 1959 à 1962, appartenait à une grande famille juive. Son père, le professeur Robert Debré, apparaît brièvement dans *Une nouvelle vie, Malvina*.

## Élève delix

France va reconnaître celle de leurs enfants. Si c'est ça, ils ne seront satisfaits que le jour où je serai couvert d'honneurs et de gloire. Ambassadeur, pour réaliser le rêve de ma mère. Patron d'une grande compagnie. Ministre. Président de la République ! C'est embêtant, parce que moi, justement, je n'ai pas envie de devenir adjoint, puis sous-chef, puis chef, puis directeur, puis président-directeur en chef. Ils vont être déçus.

Nicolas Vargas, mon élève, a pris de l'avance sur moi : il déçoit son père avant même de s'engager sur la route des honneurs et de la gloire. Les mathématiques l'ennuient. Tout l'ennuie, sauf les trains. Des photographies et des dessins de locomotives, de wagons, d'autorails, de gares, d'aiguillages, couvrent tous les murs de sa chambre. Des petits trains attendent le coup de sifflet du chef de gare sur sa cheminée et sous son lit.

J'admire sa bibliothèque.

– J'aurais jamais cru qu'il existe autant de livres sur les trains.

– Il en existe beaucoup plus.

– L'été dernier, je suis passé à Port-Étienne.

– Wouaouh ! Tu as vu le train de la Miferma ?

– J'ai failli. Mes copains sont allés le voir à Zouerate, mais moi je devais partir au Brésil.

– C'est fou de rater une occasion pareille. Le train le plus long du monde ! Trois doubles-motrices diesel de trois mille chevaux à l'avant, au milieu et à l'arrière. Un jour, j'irai là-bas pour le voir.

– Comment ça se fait que tu n'as pas un réseau miniature avec des rails, des tunnels, des signaux et tout ça ?

– Il est à la campagne dans une ancienne grange. Vingt mètres sur douze ! Attends, j'ai une photo. Regarde.

– Pas mal. Les voitures et l'autocar, là, c'est pas des Dinky Toys.

– Les Dinky Toys sont trop grosses. J'achète des voitures spéciales à l'échelle. J'en ai offert tout un lot aux gens de la gare du Nord.

– Quels gens de la gare du Nord ?

## Élève delix

– Tu connais pas ? C'est ce qu'il y a de plus beau à Paris. Les cheminots ont installé le plus grand réseau miniature d'Europe dans un grenier de la gare du Nord.

– Et le plus grand du monde, où il est ?

– À Chicago.

– En Amérique, tout est plus grand. Si je veux jouer au train électrique, je peux aller gare du Nord ?

– Tu peux seulement regarder. Il faut être cheminot. En fait, il y a surtout des cheminots à la retraite. Moi j'ai le droit, parce que j'ai trouvé des modèles rares qu'ils recherchaient. Ils m'ont nommé cheminot d'honneur.

Le père pense que son honneur sera vengé si son fils devient premier ministre, mais son fils est obsédé par les locomotives. Je devrais demander à un psychanalyste ce que ça veut dire. Comme il n'a rien prévu pour sa fille, elle n'a pas eu besoin de trouver une lubie pour lui échapper.

Bon, moi on me paie pour lui donner des leçons.

– Écoute, Nico. Si tu te forces à étudier un peu tes maths, tu pourras entrer dans une grande école. Peut-être pas Polytechnique, mais il y en a plein d'autres. Quand tu auras ton diplôme d'ingénieur, tu trouveras facilement du travail à la SNCF.

– Je connais déjà tellement de monde à la SNCF que je pourrais trouver un petit boulot dès demain sans diplôme.

– C'est quand même plus intéressant d'être ingénieur que cheminot de base, non ?

– Moi, je voudrais conduire les trains. On n'a pas besoin d'être ingénieur.

Je l'aide à résoudre les problèmes que donne son professeur de maths. Nous étudions aussi des problèmes de concours. Je suis étonné de découvrir combien ce qui me paraissait obscur il y a trois ou quatre ans me paraît clair aujourd'hui.

– Là, le concepteur du problème a glissé un petit piège. À force de résoudre des exercices et des problèmes tous les jours, tu acquiers de l'expérience et tu subodores ce genre de piège.

– Je ne subodore rien. Ils ont inventé ces matrices pour faire souffrir de pauvres gars comme moi, c'est tout.

## Élève delix

– Je suis sûr que pour gérer un réseau sur lequel des trains circulent dans tous les sens, on utilise des matrices. C'est très utile. Les mathématiques ont des tas d'applications pratiques.

Voilà que je défends les maths, maintenant.

Je déjeune souvent chez les Vargas avant la leçon. Je m'efforce de ne pas trop regarder Freddie afin d'éviter l'éblouissement. M. Vargas veut me verser du vin.

– C'est un cru bourgeois de Bordeaux. La château m'appartient.

– Je vous remercie, mais je ne bois pas de vin.

– Si tout le monde faisait comme vous, je serais ruiné, mais je vous comprends. J'ai aussi de l'eau. C'est une nouvelle source dans le massif Central, ça s'appelle Volvic. Goûtez-moi ça.

– Elle n'a ni saveur ni odeur, donc elle est bonne. Au Brésil, ils ont une boisson appelée Guarana. Vous devriez l'importer.

– Ah, mon cher, vous vous adressez à un professionnel. Je connais toutes les boissons du monde. Nous avons importé du concentré de guarana il y a quelques années. Nous l'avons mis en bouteille avec une belle étiquette. Ça s'appelait Rio. Nous avons effectué un test dans la région de Bayonne. Les gens en achetaient pour essayer, mais ils ne renouvelaient pas leur achat. D'après nos services d'études, ils trouvaient le goût trop doucereux. Ils préfèrent le Coca-Cola.

### **Tu fais ce que tu veux**

Je vais aux Beaux-Arts une fois par semaine avec Tabouret et Rinaldi. Nous fréquentons l'atelier Dengler, quai Malaquais, d'où la vue sur le Louvre est superbe. M. Dengler donne un devoir pour la semaine suivante.

– C'est une école maternelle et primaire. J'ai noté tous les détails du programme sur la feuille dactylographiée.

Comme je débute, je demande conseil à un ancien.

– Qu'est-ce qu'il faut faire ?

## Élève delix

– Mais tu fais ce que tu veux, mon pote. Ce que tu veux ! Il ne faut pas confondre l’archi avec vos maths. Il n’y a pas la bonne solution et la mauvaise, la juste et la fausse. Tu dois chercher en toi-même. Tu es libre.

– Oui, mais regarde, vous avez des dessins de bâtiments avec des frontons et des colonnes grecques accrochés au mur. On pourrait penser que les élèves commencent par imiter les styles classiques avant de passer au moderne.

– Ils sont couverts de poussière, ces dessins. Les élèves qui passent leur diplôme maintenant ont peut-être dessiné des colonnes et des balustres il y a dix ans, mais c’est fini.

Libre ? Chouette !

J’essaie de concevoir une école moderne. C’est dur. Elle est moche. Si j’étais un enfant, je refuserais d’entrer dedans. L’école de Tabouret est beaucoup plus belle. Je peux me consoler en regardant celle de Rinaldi : elle ne vaut pas mieux que la mienne. M. Dengler est indulgent.

– Regardez les projets des ingénieurs. Il y a des maladresses, mais au moins le programme est respecté à la lettre. On voit qu’ils ont réfléchi. Dans l’école de M. Grief, les enfants n’ont pas besoin de traverser la cour pour aller aux toilettes. C’est très bien pensé. Dites, M. Grief, à quoi sert ce mur ? C’est pour faire de l’ombre ?

– C’est pour cacher les toilettes. Quand j’étais petit, je n’aimais pas aller aux toilettes devant tout le monde.

J’ai cherché en moi-même, comme me l’a conseillé l’ancien. La semaine suivante, je décide de suivre son autre conseil : tu fais ce que tu veux. J’affuble un pavillon à l’entrée d’un cimetière d’un toit parabolique. J’ai toujours aimé les paraboles. Mon pavillon est encore plus moche que mon école. Si on le construisait, les pauvres morts se retourneraient dans leur tombe.

– Au moins, c’est original, déclare M. Dengler.

Peu à peu, je constate que les élèves des Beaux-Arts ne profitent pas de cette liberté qu’ils revendiquent. Ils se montrent aussi conformistes que leurs prédécesseurs. La seule différence, c’est qu’ils n’imitent pas l’architecture grecque, mais celle de Le Corbusier.

## Élève delix

Ils ne nous aiment pas. Personne n'aime les Polytechniciens. Nous sommes prétentieux, c'est certain. Mais moi, je n'aime pas non plus ces étudiants des Beaux-Arts. Un jour que je viens avec Katia pour lui montrer l'atelier et la belle vue sur le Louvre, ils se mettent à hurler.

– À poil ! À poil !

Pendant que je bats prudemment en retraite avec Katia, ils m'expliquent.

– L'atelier est interdit aux filles.

– S'il y en a une qui veut entrer quand même, elle doit se déshabiller.

Je croyais que l'absence de filles dans l'atelier tenait au hasard. Tabouret, qui nous a inscrits, éclaire ma lanterne.

– Des ateliers mixtes, ça existe, mais leurs profs sont moins bons que Dengler.

– C'est embêtant, je trouve. Depuis la sixième, je n'ai jamais eu de fille dans ma classe. Pas de filles au lycée Louis-le-Grand. Pas de filles à Polytechnique. Les militaires jouent à des jeux de garçons, bon. Mais ici, je vois pas pourquoi. Je vais y passer quatre ans et les seules filles, ce sera : À poil !" Et ensuite ? Pas de femmes architectes ?

– J'imagine qu'ils perpétuent des traditions anciennes. Comme le bizutage, si tu veux.

– Justement, j'aime pas le bizutage. Je pense qu'on devrait le supprimer. Tu connais Bobet, le mec dans mon casert ? Ces élèves de l'atelier Dengler me font penser à Bobet. Je ne me réjouis pas de devoir passer quatre ans avec eux.

Nous sautons souvent notre rendez-vous hebdomadaire aux Beaux-Arts à cause de nos obligations de Polytechnique. Par exemple, nous retournons sur l'aéroport de Villacoublay pour préparer le défilé du 11 novembre. Cette fois, seule notre promotion défile, donc ils n'éliminent pas les petits.

Le général de Gaulle vient nous saluer place de l'Étoile, où nous passons des heures à attendre debout avant le début du défilé. Ils nous ont quand même rangés par tailles. Je suis à côté de Rinaldi.

## Élève delix

– Quand je faisais de l’autostop en Iran ou au Brésil, les camionneurs me disaient toujours : “France ? Général de Gaulle ! Brigitte Bardot !” Si j’y retourne, je pourrai dire que j’ai vu le général de Gaulle de près.

– Brigitte Bardot, ce serait mieux.

– Tu crois que c’est vrai, le coup du pantalon ?

– Quel coup du pantalon ?

– Il paraît qu’une année, après le passage des Polytechniciens sur les Champs-Élysée, il restait un pantalon par terre.

– C’était une promotion qui avait envie d’être consignée pendant trois mois.

– Tu pourrais laisser ton pantalon, pour voir.

– Alors ce serait moi qui serais consigné pendant trois mois. S’ils l’ont vraiment fait, c’était sûrement un khomyssaire qui avait apporté un pantalon exprès. Il l’a enfilé par-dessus le sien pour le cacher.

Nous bavardons tant et si bien que nous descendons les Champs-Élysées sans rien voir. Les badauds nous applaudissent comme si nous accomplissions un grand exploit. Sadoun n’arrive toujours pas à marcher au pas.

### **Berliner se marie**

Sadoun est le seul juif religieux de l’école. Tout le monde a entendu parler de lui parce qu’il a réussi à faire reporter une composition de maths prévue un samedi. Je ne sais pas s’ils lui servent une nourriture spéciale.

Je connais deux élèves juifs : Berliner et Rosinski, qui étaient en Maths Sup avec moi au lycée Louis-le-Grand. Ils venaient tous les deux du lycée Voltaire. Rosinski habite au même étage que moi. Je vais parfois le voir dans son casert pour jouer aux échecs. La partie dure moins longtemps qu’avec Rinaldi et en plus je suis à peu près sûr de gagner. Un jour, Berliner entre dans le casert.

– Ah, je suis content de vous trouver tous les deux. J’ai ça pour vous.

– Une invitation ? Pour un goûter d’anniversaire ?

## Élève delix

– Attends... Tu te maries ? Martine Epstein. Pourquoi tu rigoles, Rosinski ? Tu la connais ?

– C’est sa cousine.

– Alors t’as fini par lui mettre un polichinelle dans le tiroir ! Pauvre Martine.

Un élève de Polytechnique ne peut pas se marier. Sauf s’il a mis une jeune fille dans une “situation intéressante”. Dans ce cas, il doit se marier pour lui éviter le déshonneur de devenir fille-mère.

Le mariage a lieu dans des salons boulevard Raspail. Rosinski est là, bien sûr, et aussi Finkelstein. Encore un élève juif que tout le monde connaît. Quand un professeur dit un truc drôle, le rire caverneux de Fink résonne si fort qu’il réveille Portal sous son banc et tous les autres endormis de l’amphithéâtre.

Berliner et sa promise se tiennent sous un dais. Ils disent oui à un homme barbu qui est sans doute un rabbin. Ensuite, Berliner écrase un verre sous son talon. Je demande à Finkelstein ce que ça veut dire.

– C’est en souvenir de la destruction du Temple de Jérusalem. Nous les juifs, nous n’avons pas la mémoire courte. Nous pleurons encore la perte du Temple.

– Moi, je pleure pas.

– Évidemment, tu n’es pas juif.

– Mais si !

– Non... Toi, Greif, tu es juif ?

– Ben ouais.

– Ton frère aussi ?

– Eh...

Finkelstein a fondé un “groupe Israël” qui entretient des relations avec le Technion de Haïfa, je crois. Il connaît tous les élèves juifs, ou presque.

– Je te voyais quand j’allais à la bibliothèque, ou quand tu présentais le ciné-club. Je connais un peu ton frère. Je n’imaginai pas du tout que vous étiez juifs. Tu es un drôle de juif, remarque, si tu n’as jamais entendu parler de la destruction du Temple.

– J’ai entendu parler d’Auschwitz, parce que mon père y était. Ça me suffit, comme judaïsme.

## Élève delix

- Tu es discret volontairement, ou c’est juste comme ça par hasard ?
  - Je ne sais pas. C’est peut-être un truc inconscient. Je me cache pour échapper aux nazis le jour où ils reviendront.
  - En tout cas, si moi je n’ai pas deviné que tu étais juif, alors les antisémites ne le savent pas non plus.
  - Il y a des antisémites à l’école ?
  - Tiens donc !
- Il me cite plusieurs noms, parmi lesquels de Chambert.
- Lui, je le connais. Nous étions ensemble pour le stage mili. Et Lavigne ?
  - Je ne vois pas qui c’est. À quoi il ressemble ?
  - Un grand blond, on dirait un aryen de cinéma. Même s’il ne sait pas que je suis juif, il me regarde toujours de façon méprisante. Il parle avec un accent du seizième arrondissement.
  - Ah oui, il y a toute une bande de gens très douteux qui viennent de Janson.
  - C’est drôle, parce que les seuls élèves de Janson que je connais, ils sont juifs. Il y en a un à qui je donne des leçons. Et puis Katia, ma copine. À moitié seulement. Elle avait Jacques Attali dans sa classe, le major de l’an dernier.
  - Il y a des juifs dans le seizième arrondissement, mais dans l’ensemble les gens sont catholiques tendance Pétain. Ils pensent que De Gaulle est un sale communiste.
  - Eh, ils vont tous au buffet. J’ai vu des petits sandwiches au foie de volaille, et aussi des gâteaux aux pavots et au fromage qui n’ont pas l’air mauvais du tout.
  - Je vois que tu n’es pas complètement ignorant.

### **Jour et nuit**

Quand Magne vient en permission à Paris, nous déjeunons ensemble dans un petit restaurant chinois de la rue Cujas.

- Alors, l’Allemagne, c’est bien ?
- Je ne vois pas beaucoup l’Allemagne. C’est une base militaire française, avec des soldats français. Il paraît qu’en hiver on peut aller dans la montagne faire du ski,

## Élève delix

mais pour l'instant la neige n'est pas encore tombée. À propos, qu'est-ce que tu dirais de retourner à Val d'Isère pour Noël ?

– D'accord. Au Chalet des Jeunes ?

– J'ai une copine qui viendrait avec moi, Mado, donc j'aimerais mieux louer un appartement.

– Moi aussi j'ai une copine. Je vais écrire au Syndicat d'Initiative sur ma belle machine pour avoir la liste des agences.

– Ça marche, le courrier pour les stages US ?

– Mais oui. Ils me demandent souvent de te transmettre leurs amitiés. Ils ont gardé un bon souvenir de toi, même s'ils ne t'ont connu que par lettres. Dis, tu ne m'as jamais raconté ton stage à la Pan Am.

– Six semaines à New York, ça vaut vraiment le coup. Le stage lui-même, c'était moyen. J'appartenais à une équipe qui changeait les compartiments à bagage dans les cabines des Boeing. Un boulot d'ouvrier, assez répétitif. J'ai appris à me servir d'un tournevis électrique.

– En France, nous avons des tournevis à l'huile de coude. Là-bas, ils ont des tournevis électriques. Quel pays ! Je ne vais peut-être pas choisir le stage de la Pan Am, alors.

Nous louons un appartement de trois pièces à Val d'Isère. Une cuisine-salle à manger et deux chambres.

Katia, je la vois presque tous les jours à Paris. Nous avons de nouveau dansé ensemble au bal de l'X. Je vais la chercher à la sortie de ses cours, à l'ENSET<sup>27</sup> de Cachan ou à la faculté de Jussieu. Nous allons au restaurant ou au cinéma ensemble, je la raccompagne chez sa mère à Montmartre. Ou bien c'est elle qui me raccompagne rue Descartes. Quand je dois la quitter pour rentrer à l'école, même si je sais que la séparation sera brève, je souffre le martyre. Nous échangeons le dernier baiser, elle monte dans sa petite Floride rouge, elle s'en va. J'ai envie de courir après

---

<sup>27</sup> École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique.

## Élève delix

la voiture. Encore un baiser ! Juste un ! J'éprouve une sensation de panique, de vide, de déchirure.

Parfois, quand je marche dans la rue pour aller chez mon élève ou chez mes parents, je vois une Floride rouge. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Katia ? Est-ce Katia ?

Je suis ivre de joie à l'idée de passer dix jours avec elle. Nous n'avons pas besoin de nous séparer. Le soir, il n'y a pas de dernier baiser. Nous nous aimons jour et nuit ! Comme je le supposais, la soirée avec une demoiselle dans une cabane de Montego Bay ne m'avait donné qu'un avant-goût des relations charnelles. Avec quelqu'un que l'on aime, c'est beaucoup mieux : une fusion, un envol, un vertige, un dépassement.

Je sais avec qui je vais vivre. Il ne me reste plus qu'à trouver un métier.

## Élève delix

## 1966

**Sur la piste à neuf heures**

En hiver, chez les Vargas, on mange des fraises et des framboises. Comme je peux attendre jusqu'à l'été, je renonce à devenir millionnaire.

Nick ne veut pas non plus devenir millionnaire, mais seulement conducteur de trains.

– Est-ce que nous pouvons reporter la leçon de la semaine prochaine ? La SNCF m'invite pour l'inauguration du nouveau tronçon électrifié de la Côte d'Azur. Je serai dans la cabine avec le conducteur et le ministre !

– Que font-ils des vieilles locomotives à vapeur ? Tu pourrais en acheter une.

– C'est quand même un peu encombrant. Ils les vendent à la Chine, de toute façon.

– Moi, je viendrai encore la semaine suivante, mais ensuite je serai absent pendant un mois. Je vais te présenter ma copine Katia. Elle prépare l'agrégation de mathématiques, donc elle me remplacera avantageusement.

– T'as des obligations militaires ?

– Oui et non. D'abord nous avons des vacances en février et je dois aller suivre un entraînement à Chamonix avec l'équipe de ski de Polytechnique.

– Tu ne m'as pas dit que tu étais champion de ski.

– J'ai le chamois de bronze, alors ils m'ont pris dans l'équipe. Nous allons à l'École de Haute Montagne. C'est un endroit où ils entraînent les chasseurs alpins. Ils vont nous préparer pour notre grand tournoi annuel contre Centrale et HEC.

– J'espère que tu vas gagner.

– Ça m'étonnerait. J'ai participé à une coupe européenne en décembre, à Davos. C'était organisé par le Polytechnikum de Zurich. Je suis arrivé neuvième sur soixante.

– Eh, pas mal !

## Élève delix

– En fait, la piste était gelée. Tous les autres membres de l'équipe de l'X sont tombés. J'ai pratiquement descendu le slalom en chasse-neige. Seulement onze concurrents ont terminé les deux manches. Il y avait juste un Anglais et un Belge derrière moi.

– Tu restes combien de temps à Chamonix ?

– Une semaine. Ensuite, ça devient militaire. Sur les huit membres de l'équipe, il y en a deux qui retournent à l'école parce qu'ils appartiennent à la promotion 65. Ceux de ma promotion vont à Roanne pour visiter une usine de chars. L'armée veut nous inciter à devenir ingénieurs militaires. Ça dure seulement deux jours, et après nous partons dans une autre usine, à Lyon, pour effectuer un "stage ouvrier" de trois semaines.

– Tu vas travailler comme ouvrier ?

– Ils pensent que nous deviendrons de meilleurs patrons si nous avons fait l'ouvrier dans notre jeunesse.

– Il y a des stages à la SNCF ?

– Sûrement, mais les membres de l'équipe de ski vont dans une usine de bulldozers à Villeurbanne. Nous devons retourner à Chamonix le jour du tournoi triangulaire.

Dortoir, clairon à sept heures du matin, sur la piste à neuf heures. Par faveur spéciale, l'armée nous autorise à skier en civil. Notre premier moniteur est un ancien de l'équipe de France militaire.

– Vous n'êtes pas mauvais sur la piste, nous dit-il, mais pour le slalom vous avez encore des progrès à faire. Vous avez besoin d'acquérir les réflexes. La seule façon, c'est d'avaloir des portes et encore des portes.

Nous avalons des portes six heures par jour. C'est pas des vacances, c'est du travail. Le soir, nous tenons à peine debout. Personne n'a le courage de faire le mur pour aller voir les jolies skieuses dans les boîtes de nuit.

## Élève delix

Un second moniteur vient nous préparer pour le slalom géant. Plus jeune que le précédent, il appartient à l'équipe de France militaire et espère participer aux prochains jeux olympiques d'hiver. Il nous emmène sur la piste des Grands Montets.

– Suivez-moi !

Il s'élançait si vite sur les bosses que personne n'ose l'imiter. Pourtant nous avons un très bon skieur parmi nous : Lamour, le chef de la khomyss, qui vient de Grenoble. Son oncle fabrique les skis Dynastar.

– Alors, Lamour, vas-y !

– Bon, bon, pas la peine de me pousser dans le dos.

Un khomyssaïre, ça n'a pas froid aux yeux, donc il est bien obligé d'y aller. J'aimerais bien posséder des beaux skis neufs comme lui, au lieu de louer des vieilles planches poussives.

Un khomyssaïre, ça adore les farces et les bêtises. À force de multiplier les pirouettes, les cabrioles et les sauts périlleux, il casse ses deux skis tout net.

– Bah, je vais prendre ma paire de rechange. Je dirai à mon oncle que ce modèle n'est pas très solide. Je vais lui demander de m'en envoyer deux autres paires.

### **La constance du camarade Caron**

À la fin de la semaine, mes camarades rentrent chez eux. Ils habitent presque tous à Lyon ou à Grenoble. Je préfère passer le dimanche à Chamonix. Je peux enfin glisser tranquillement sur les pistes sans avoir à obéir aux ordres d'un sergent-chef en pantalon fuseau. En fin d'après-midi, je prends le train pour aller à Roanne.

Entre Lyon et Roanne, dans un petit train régional, je suis assis en face de deux vieilles dames bavardes. Je suis plongé dans *Dombey and Son*, de Dickens. Ça me rappelle la famille Vargas : Dombey n'accorde aucune attention à sa fille, parce qu'il espère que son fils va lui succéder. Tiens, cette ligne n'est pas électrifiée. Il faudra que j'en parle à Nick. Bientôt il n'y aura plus de locomotives à vapeur en France, mais les amateurs pourront toujours aller en Chine.

## Élève delix

Je ne peux pas m'empêcher d'entendre ce que disent les dames. Je sors mon papier à lettres, comme pour écrire une lettre à Katia, et je note leur dialogue.

– La vie augmente de plus en plus, c'est un cercle qui n'a pas de sens.

– Ça va mal dans tous les pays. Je sais pas où c'est qu'on va. Dans des petits pays comme le Danemark ou la Hollande, que c'est des petits pays, les vieux vivent mieux qu'en France. C'est pas normal.

– Vous apprendrez l'économie chez les riches. Vous vous souvenez, ma patronne ?

– Votre ancienne ?

– Oui. Elle avait plus de cent mille francs. Pas des francs de maintenant, hein. Ça faisait une somme. Eh bien, elle mettait le papier du beurre dans la soupe.

– Maintenant, les gens veulent tout avoir : frigo, machine à laver et tout, mais ils ne sont pas plus heureux, la preuve !

– Elle mangeait le pot-au-feu une fois par semaine. Le dimanche, et puis c'est tout.

– Il faut le cuire la veille et laisser remonter la graisse toute la nuit. Vous enlevez la graisse figée, que vous la mettez de côté pour sauter les pommes de terre.

– Elle disait qu'elle était ruinée. Elle me parlait toujours du Grand Palace Hôtel de Deauville, qui était à son père dans le temps. Il est mort d'un infarctus et ensuite sa mère a tout perdu. Elle est tombée amoureuse d'un homme, figurez-vous qu'il l'a dépouillée en six mois.

– Ils sont malins.

– Elle s'est mise à boire et un an après elle est passée sous un train. C'est là que ma patronne s'est installée dans le pavillon. Elle était jeune. C'était en trente-quatre. Je ne travaillais pas encore pour elle. J'ai commencé en quarante.

– C'est vrai, ce qu'on raconte, avec l'Allemand ?

– Écoutez, je n'allais tout de même pas lui poser des questions. Elle me disait : "J'ai un ami qui vient, préparez pour deux..." Je l'ai peut-être vu deux fois. Ce n'était pas le pire, je peux vous dire. Il y avait des sadiques, parmi ces gens-là.

– Ils traitaient mieux leur chien.

– Il était timide. Il parlait bien français, remarquez.

– Elle n'était pas fiancée, elle ?

## Élève delix

– Vous voulez parler du docteur Vauchelles ? Ça c'était un bel homme. Il était en Afrique, à ce moment-là. Il est revenu avec de Gaulle. Vous vous rappelez de sa femme, l'Espagnole ? Il l'a ramenée d'Afrique.

– Encore heureux qu'il ait pas ramené une négresse !

– Ma patronne, je ne cherche pas à l'excuser, mais que voulez-vous. Toute seule à se ronger les sangs dans son grand pavillon. Elle ne rajeunissait pas non plus. Tous les hommes étaient partis là-bas pour le travail obligatoire.

– Et ceux qui étaient prisonniers.

– Il ne restait plus que des boches. Il n'était même pas beau. Avec ses petits yeux. Il était marié dans son pays, il ne s'en cachait pas.

– Elle ne pouvait rien espérer.

– Un peu de bonheur. La vie n'est pas si drôle.

– À qui le dites-vous.

– Quand elle a disparu, j'ai cru qu'elle était partie à Paris. Elle n'avait pas envie qu'ils lui rasant la tête. Mettez-vous à sa place.

– Surtout pas !

– Ils étaient sans pitié.

– Encore plus ceux qui avaient retourné leur veste.

– Elle était à quoi... Vingt kilomètres ?

– Dans le couvent ? Vous êtes sûre ?

– Simone, ma cousine du côté de ma mère, connaissait la mère supérieure. C'est la mère supérieure qui lui a trouvé le travail à la mairie quand elle est sortie.

– Elle a inscrit tous mes enfants dans le grand livre pour les naissances. Elle avait une belle écriture. Avec une plume Sergent-Major, ça n'existe plus.

– Elle était toujours toquée de son boche. Elle connaissait son nom, mais elle n'était pas sûre de la ville. Elle y est allée deux fois. Elle a essayé des tas de villes avec des noms comme Choseberg et Trucburg.

– Une aiguille dans une botte de foin. Marié, en plus.

– Après toutes ces années, allez savoir.

– Tenez, Symphorien, c'est nous !

## Élève delix

Je passe la nuit à l'hôtel de la Gare de Roanne. Je prends mon petit déjeuner avec Lamour le lundi matin.

– T'es arrivé quand, Greif ?

– Hier soir à onze heures et demi. Les autres ne sont pas encore là ?

– Ils viennent de Lyon. Ils ont dû prendre le premier train ce matin. Sauf Théret, qui vient de Paris. Je crois qu'il a pris un train de nuit. Ils ne vont pas tarder.

Ils arrivent peu après. Nous attendons nos camarades ingénieurs, qui doivent nous faire visiter l'usine. Nous prenons le frais sur la place de la gare.

– Regardez, les mecs, ce petit restaurant. Ça n'a pas l'air mauvais.

– Troisgros ? C'est marrant, comme nom, pour un restaurant.

– Bécasse farcie de petits navets confits. Brochet de Loire dans sa nage aux écrevisses. Clafoutis aux pommes et aux noix. Miam !

– Hé, les voilà.

Trois messieurs d'une quarantaine d'années. À part le camarade Lucas, qui était aussi sec et décharné qu'un arbuste du désert, les anciens Polytechniciens arborent tous la même bedaine engiletée. Ils conduisent des DS 19 grises ou des 404 noires.

– Et alors, quoi de neuf à Carva ? demandent-ils.

Ce n'est même pas une usine de chars, c'est une usine de tourelles de chars. Nous suivons l'assemblage d'une tourelle depuis le, euh, jusqu'au, hmm. Le camarade qui nous explique tout ça n'a pas l'habitude. S'il avait enseigné la physique à une classe de jeunes filles dissipées, il saurait qu'il faut plaisanter toutes les trois phrases, sinon les élèves se mettent à lire *Elle*. Ce qui marche aussi très bien, c'est d'annoncer qu'il y aura une interrogation écrite à la fin du cours. C'était un contrat d'un an. Je remplaçais une professeure qui devait avoir un bébé. Elle est revenue, je suppose. Ou alors ils ne m'ont pas repris parce que ça chahutait trop dans ma classe. Une bonne tourelle, c'est d'abord un bon roulement à billes. J'avais des centaines de billes. Où sont-elles ? Je ne les ai pas jetées, c'est sûr. Données ? Olivier ne joue pas aux billes. Si j'étais à Paris, je pourrais assister à la création de son premier quatuor à cordes au Conservatoire. Déjà son opus 21. Seize ans. J'ai vu des chars boulevard Saint-

## Élève-délic

Germain il y a cinq ans, au moment du putsch d'Alger. Ils pensaient que les mutins allaient atterrir à Orly. Nous aurions eu une dictature militaire comme au Brésil. On entre dans la chambre des députés comme dans un moulin. Si j'étais resté à l'hôtel Pirineos, est-ce que je me serais marié avec Dolorès ou avec Angelica ? Magne a passé son permis de conduire poids lourds en Allemagne. Mon permis de conduire les chars pendant mon année de service. Je suis sûr que Tintin sait conduire un char. Dans le Lotus Bleu. Non, c'est plutôt une sorte d'auto-mitrailleuse. Ils sont venus avec leurs chars, ils ont séduit les jolies Françaises dans leurs pavillons, et puis ils sont repartis à Choseburg.

Nous déjeunons dans la cantine de l'usine avec nos trois anciens. Ils vantent leur métier, puisque cette visite a pour but d'attirer de nouvelles recrues dans le corps des ingénieurs militaires.

- Le salaire est honnête.
- La vie est beaucoup moins chère qu'à Paris.
- Je me suis acheté une maison. Vous viendrez prendre l'apéritif ce soir, vous verrez.
- Nous avons les avantages du régime militaire sans les inconvénients : pas d'uniforme, pas de caserne, pas de manœuvres, mais nous bénéficions du tarif quart de place dans les trains.
- La carte d'officier est bien utile quand les gendarmes vous choppent pour excès de vitesse.
- Dans l'armée, la retraite vient très tôt. On va travailler dans le privé, on touche une partie de la retraite quand même.
- Tu les barbes, avec ta retraite, à leur âge ! Ils sont jeunes, ils veulent s'amuser. Nous avons prévu des réjouissances pour vous cet après-midi, vous allez voir.

Ils nous emmènent sur un terrain d'essai aménagé dans une ancienne carrière. Il y a des trous remplis d'eau, des termitières, des montées et des descentes, des pierres de toutes les tailles, et une boîte de fer à six roues qui me rappelle l'automitrailleuse que conduit Tintin.

- C'est le nouveau VBTT, véhicule blindé de transport de troupes.

## Élève delix

– Il sera mis en service à l’automne. Vous êtes des privilégiés.

La vérité, c’est qu’ils nous prennent comme cobayes. Ils veulent voir s’il est possible de faire entrer six personnes en plus du pilote dans leur boîte de conserves. Le pilote plonge dans les trous et escalade les termitières le plus vite possible. Les ingénieurs prennent des notes : “Quelques contusions, mais aucune fracture. Les sujets sont un peu désorientés en sortant. Prévoir une période d’adaptation de dix minutes avant qu’ils soient aptes au combat.”

Deux de nos anciens sur trois sont mariés. Nous rencontrons épouses et marmots chez l’un d’eux à l’heure de l’apéritif.

– À votre santé, camarades ! Ce soir, Caron va vous emmener dans un petit restaurant qu’il connaît. Vous verrez, c’est très bien. Demain matin, nous vous ferons un exposé sur le marché des chars dans le monde. Vous allez tous à Lyon, n’est-ce pas ? Nous vous mettrons dans le train de midi.

Caron, c’est le célibataire. Je me demande où il pourrait trouver une femme. Pas à l’usine, en tout cas. J’expose un plan audacieux à Lamour.

– En plus du BDA pour les élèves de l’école, il faudrait un BDA pour les anciens élèves.

– Ou une agence matrimoniale polytechnicienne. “Spécialiste tourelle de char ch. poulette de charme.”

– Tu crois qu’il va nous inviter dans le petit restaurant de la place de la gare ?

– Chez les trois gros ? Sûrement. Regarde comme il est bien enveloppé. Manger un bon dîner, c’est son seul plaisir dans la vie.

– Je vais essayer le brochet dans sa nage aux écrevisses.

– Je te conseille plutôt la bécasse. Quand c’est bon, c’est divin.

Adieu veau, vache, bécasse, brochet ! Caron nous emmène dans un café-restaurant enfumé, que tiennent une brave dame et son énorme chignon cassis. Des messieurs en casquette, accoudés au comptoir, vident des verres de différentes couleurs.

Je commande un pot-au-feu en souvenir des bavardes du train. Eh, vous n’avez pas laissé remonter la graisse ! Il y a pire qu’un pot-au-feu trop gras, c’est une mousse au

## Élève delix

chocolat ratée. Je ne sais pas si j'ai appris l'économie chez les riches ou chez les pauvres, mais je ne peux pas laisser de la nourriture dans mon assiette. Même pas une miette. Le camarade Caron nous annonce qu'une véritable révolution se prépare.

– Les Suédois fabriquent des roulements à aiguilles. Ça roule encore mieux que les billes. L'usinage a fait des progrès. Au centième de millimètre !

La patronne effectue une enquête de satisfaction.

– Alors, les jeunes, c'était-y à votre goût ?

– Très bon, patronne.

Nous, polis. Caron, sincère :

– C'est toujours excellent chez vous, madame Chougnac !

– Ah ben vous, msieu Caron, je sais que vous appréciez. Écoutez, les jeunes : msieu Caron, tous les soirs qu'il dîne chez moi depuis douze ans.

Je dors mal. D'abord la graisse veut remonter pour échapper à la mousse au chocolat. Ensuite je pense au camarade Caron. De tous les anciens que j'ai rencontrés jusqu'ici, c'est le plus minable. Encore plus pathétique que les gros-pleins-de-whisky de Dakar. Mes camarades le trouvent rigolo : "Tous les soirs depuis douze ans !" Une visite pour nous donner envie de devenir ingénieurs militaires ? J'avais déjà pas envie, de toute façon. Se moquent de lui, mais vont finir par prendre du ventre et mettre des costumes trois-pièces. Enverront leurs filles au BDA et demanderont quoi de neuf à Carva. Tous pareils. Sauf Lucas à Nouakchott. Et aussi le pianiste, Claude Helffer, qui est venu jouer Schubert à l'école. Toujours un par promotion qui dévie du droit chemin. Je veux bien dévier, mais pour aller où ?

### **Les mains dans le cambouis**

Nous habitons dans un foyer de jeunes travailleurs de Villeurbanne. Nous nous levons à six heures moins le quart, nous avalons notre petit déjeuner en vitesse, nous prenons l'autobus, nous devons pointer à sept heures à l'usine Richard Continental.

Je travaille avec Théret dans l'atelier de boîtes de vitesse. Le chef d'atelier a l'âge de mon père.

## Élève delix

– J’ai commencé à douze ans, en 1917, chez Latécoère. C’était pendant la grande guerre. Nous fabriquions un avion à la main en six jours. Le plus difficile, c’était de tourner l’hélice à la main. C’est comme une sculpture. Dans cinq ans, la retraite.

Il y a deux ouvriers en plus du chef. Ils échangent leurs souvenirs de guerre toute la journée en montant les engrenages. Pas la grande, l’autre. La ligne Maginot, l’attente, la débandade, la démobilisation, l’occupation, le travail obligatoire en Allemagne, les bombardiers anglais, une autre débandade.

– J’avais un pote qu’était STO en Poméranie. Vous savez où que c’est, les jeunes, la Poméranie ?

– Ben... À l’est quelque part ?

– Sur la Baltique. Tu te rappelles, Bébert, quand on demandait qui voulait mourir pour Dantzig ?

– Vous avez pas connu ça, les jeunes.

– C’était là-bas, la Poméranie. Maintenant, c’est la Pologne. Les Boches avaient annexé toute la région. Ils avaient des bases navales. Ils construisaient des sous-marins.

– C’est vicieux, les sous-marins. Passez-moi une clef de douze, les jeunes. Non, pas une clef plate, une clef six-pans.

– Quand les Russkoffs sont arrivés, mon pote est parti à pincés avec un petit gars de Marseille. Les vlà qui traversent la Pologne. Ils voulaient contourner par la Tchécoslovaquie. C’était l’hiver quarante-cinq. En Pologne, en hiver, ça descend à moins trente comme un rien.

– Un sale hiver. J’étais à Munich. On se planquait dans les caves. Faisait pas chaud.

– Ils trouvent un château abandonné. Ils commencent à brûler des chaises dans la cheminée. Le Marseillais va fouiller de droite et de gauche. Il revient avec un gros livre. “Avec ça, qu’il dit, on sera plus jamais dans le besoin.” Tu sais ce que c’était ?

– Tu parles que je le sais. Tu me l’as déjà raconté dix fois.

– Je vais le dire une onzième fois pour les jeunes. C’était un album de timbres. Il y en avait pour des millions. Ce Marseillais, il s’y connaissait.

## Élève delix

– Votre pote est devenu riche ?

– Eh non. Il a perdu le Marseillais à Prague. Il l’a jamais retrouvé.

– Peut-être qu’il ne voulait pas partager le magot.

– C’est bien possible. Mon pote s’est mis à étudier les timbres après la guerre. Il a jamais gagné beaucoup d’argent avec ça.

Ce Marseillais a-t-il vraiment existé ? Je trouve l’histoire un peu trop belle.

On nous demande de nettoyer des pièces détachées avec un pistolet à air comprimé, de peindre des carters de boîte de vitesse, de donner un petit coup de papier de verre ou de lime sur un morceau de métal. L’atelier sent la limaille de fer et la graisse, d’ailleurs l’usine de Roanne sentait la même chose. Parfois, une pièce de la boîte de vitesse refuse d’entrer dans son logement. L’ouvrier nous demande de la limer un peu ici et là. Comme elle reste réticente, il la force à grands coups de maillet. Les bull-dozers vont à Cuba. Sur un chantier à La Havane, un conducteur d’engins aura du mal à passer les vitesses.

– Porqueria de material Francés ! hurlera-t-il.

Ah, ça ne vaut pas le material Americano, mais c’est quand même mieux que le material Soviético.

À midi et le soir, nous avons le droit d’arrêter le travail vingt minutes avant l’heure pour nous décaper les mains. Les engrenages de la boîte sont enduits d’une sorte de graisse graphitée qui s’incruste dans les plis de la peau et sous les ongles. Nous ne pourrions pas l’enlever avec du savon. Nous utilisons une pâte grisâtre dont la consistance rappelle le sable mouillé. Il faut frotter longuement, passer une brosse en chiendent, finir le nettoyage à l’eau et au savon quand les mains sont déjà bien blanches.

Je décide de rentrer à Paris le vendredi après le travail. Théret reste à Lyon.

– La grande fille de la compta, celle que nous avons vue hier à la cantine, a dit qu’elle me montrerait les vieux quartiers au bord de la Saône. Il paraît que c’est très beau.

– Tu es rentré dimanche dernier, mais moi je suis allé directement de Chamonix à Roanne. Ça fait deux semaines que j’ai pas vu ma copine !

## Élève delix

Je vais à la gare avec Lamour, qui part à Grenoble. Nous arrivons trop tôt. Nous nous installons à une table dans le buffet de la gare pour boire un chocolat chaud. Lamour s'en va avant moi. Je remarque qu'une jeune fille assise à la table voisine est en train de me dessiner.

– Je peux voir ?

– Attendez. Deux minutes... Voilà !

– Je ressemble vraiment à ça ?

– Je ne dessine pas bien.

– C'est juste un truc pour aborder les messieurs ?

– Ah non ! Pour qui me prenez-vous ?

– Ne vous fâchez pas. Je plaisantais.

– Je m'appelle Nelly.

– Jean-Jacques. Là, j'ai mon train, mais nous pourrions peut-être nous revoir.

Nous décidons de dîner ensemble le jeudi suivant. J'espère que j'arriverai à rester éveillé après neuf heures du soir. Elle vient me chercher au foyer de jeunes travailleurs. Elle m'emmène dans un "bistrot typiquement lyonnais" qui me rappelle un certain bistrot typiquement roannais, chez la Mère Cassis.

– J'ai failli ne pas venir ce soir. Je sors de l'hôpital.

– Ah bon ? J'espère que ce n'était pas grave.

– J'ai avalé des somnifères. Je voulais mourir. La voisine m'a trouvée par hasard.

Ils m'ont fait un lavage d'estomac.

– Euh... Pourquoi vouliez-vous mourir ?

– Parce que je n'ai aucune raison de vivre. Je n'ai pas de boulot, pas de diplôme, pas d'amis. Je suis toute seule dans ma chambre et je n'ai rien à faire. Que je sois vivante ou morte, ce serait pareil.

– Il ne faut pas dire ça. L'autre jour, vous aviez envie de me dessiner, donc vous avez bien envie de quelque chose de temps en temps.

Ouh là. J'ignore ce qu'on dit à quelqu'un qui vient de se suicider. À quoi ça sert d'aller à l'école pendant des années s'ils ne vous préparent pas à répondre aux vraies questions ? Qu'est-ce que je peux lui donner comme raison de vivre ? En tout cas, je

## Élève delix

suis bien éveillé. Bien embarrassé, oui. C'était une soirée pour me détendre après l'usine. Mettons que je me montre très gentil pour la consoler. Elle tombe amoureuse de moi. Le jour où je repars à Paris, elle se jette dans le Rhône. Quand ils font un lavage d'estomac, ils le lavent avec quoi ? Avec Ajax ammoniacqué, c'est propre du sol au plafond. Aucune femme ne s'est encore tuée pour moi. Ça prouve qu'il me reste des progrès à faire comme séducteur.

Je suis promu : on m'autorise à monter le levier de vitesse. Le chef d'atelier me montre comment procéder.

– Ici, il faut fixer le clips et faire une rotation d'un quart de tour à droite. Ensuite, pour le raccorder au moyeu, c'est difficile. Vous n'avez qu'à m'appeler, je tiendrai l'autre bout.

Au moins, ce stage m'aura permis d'apprendre comment fonctionne une boîte de vitesse. Je comprends ce qui se passe quand on débraye, puis quand on tire le levier pour monter de première en seconde. Le levier se fixe de cette manière...

– Vous n'avez pas besoin de moi ?

– Non, merci, ça va.

– Vous l'avez mis tout seul ?

– Ben oui.

– Je vais chercher un autre moyeu et un autre levier, vous allez me montrer.

– Je tiens le haut du levier avec l'intérieur de mon coude, donc je garde la main libre pour le glisser à l'intérieur du moyeu.

– Vous êtes très habile. Eh, les gars, le jeune a trouvé une nouvelle façon d'entrer le levier.

Voici que je suis doué pour faire l'ouvrier, maintenant ! Comment aurais-je pu m'en apercevoir ? Je n'ai jamais travaillé de mes mains.

Mon exploit rend le vieil ouvrier mélancolique.

– Les bons ouvriers deviennent rares. Nous n'avons pas transmis notre savoir. J'ai deux fils, eh bien ils composent des chansons. Ils les chantent dans les Maisons de la Culture en s'accompagnant à la guitare. Ils ont déjà sorti un disque. Je ne peux pas le

## Élève delix

leur reprocher. Ils n'ont pas besoin de se lever à six heures et de passer vingt minutes à se nettoyer les mains chaque soir. Ça fait quand même deux ouvriers de moins.

– Si je dis à mes parents que la classe ouvrière est en train de disparaître, ils vont être déçus. Toutes les années pendant lesquelles ils ont milité pour le parti communiste, c'était du temps perdu.

– Vos parents sont communistes ? Est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants de communistes à Polytechnique ?

– Ce sont des communistes bourgeois. Mon père est médecin. Vous devriez plutôt m'interroger sur les enfants d'ouvriers. J'en connais deux. Sur trois cents élèves, ça ne fait pas beaucoup. Il faut peut-être une génération intermédiaire. Comme pour Pompidou : ses grands-parents paysans, ses parents instituteurs, lui premier ministre. Les ouvriers ont des enfants professeurs, puis les professeurs ont des enfants qui vont à Polytechnique ou à l'ENA.

Ils annulent le tournoi triangulaire de ski à cause d'une tempête de neige. Dommage. Avec toutes les portes que nous avons avalées, nous aurions aplati les Centraux et les épiciers comme des crêpes.

### **Sans polochon**

Cela fait dix-huit mois que je suis entré à l'école Polytechnique, donc j'ai achevé ma période légale de service militaire. À partir de mars 1966, je suis un soldat professionnel. Je reçois une solde de sous-lieutenant, qui s'élève à un peu plus de huit cents francs par mois. C'est mieux que rien. Beaucoup mieux. Surtout que je considère toujours mon séjour à l'école comme une longue période de vacances.

Je peux d'autant mieux profiter de ces vacances que la fin de mon service me permet de transformer mon permis de conduire militaire en permis civil. Je vais enfin prendre le volant de ma voiture.

Noël me montre comment marchent les boutons et les manettes.

## Élève delix

– La batterie est un peu fatiguée, donc il faut souvent démarrer à la manivelle. Le trou pour la manivelle est dans le 0 de 403, tu vois. Toutes les Peugeot ont un zéro pour la manivelle. Tu peux aussi démarrer dans la pente.

– C'est une chance que l'école soit sur une montagne.

– Si tu la gares dans la pente, il faut prévoir de l'espace devant. Tu dois pouvoir partir en tournant les roues, sans avoir besoin de faire une marche arrière. Tu mets le contact, tu débrayes, tu enclenches la seconde et quand elle prend de la vitesse tu embrayes tout doucement.

– Elle était déjà toute cabossée comme ça quand nous l'avons achetée à Henri Warner ?

– Peut-être un peu moins. Quand elle dort dans la rue, tu la retrouves souvent avec une bosse de plus. Mettons que j'ai eu un ou deux petits accrochages, aussi. C'est mieux, en fait, qu'elle soit cabossée.

– Ah oui ?

– Tu peux rouler plus vite dans Paris, parce que tu as priorité sur les voitures neuves.

– À Dakar ils mettent la priorité à droite au-dessus de tout, mais ça c'est une autre règle, on dirait.

– Ils voient bien qu'un accrochage te dérange pas. Une bosse de plus ou de moins. Eux, ça les dérange. Même si l'assurance rembourse, ils doivent aller chez le carrossier et tout. Alors ils te laissent passer.

Où vais-je, avec ma vieille Peugeot cabossée ? À Montmartre chez Katia. Une autre montagne, ça tombe bien. Sa mère est partie vendre des tableaux au Japon, donc elle habite toute seule. Je passe la nuit avec elle. Je pars à six heures du matin, je traverse Paris d'autant plus vite que j'ai priorité sur les autres voitures, je me gare dans une rue en pente comme la rue du Cardinal Lemoine ou la rue des Carmes. J'ai adopté un mur discret et facile, au fond d'une petite impasse qui donne sur la rue Monge. C'est une partie de l'école qui est presque à l'abandon, un chantier occupé par des baraquements provisoires en attendant que l'administration décide ce qu'elle

## Élève delix

veut y bâtir<sup>28</sup>. Après avoir escaladé un petit muret, je me faufile entre les baraquements et j'entre dans l'école par le réfectoire. Je dis bonjour aux braves bidasses qui sont en train de mettre la table pour le petit déjeuner. Je rencontre parfois Berliner.

– Tu devrais pouvoir passer par la grande porte, puisque t'es marié.

– Le règlement est le même pour tous, donc je n'ai pas le droit de découcher. Il y a une tolérance pour les élèves mariés. Je dois faire le mur, mais s'ils me prennent ils ne me punissent pas. Tandis que toi...

– Moi je ne risque rien. J'ai Portal dans mon casert. Quand l'adjudant décide de faire un contrôle à deux heures du matin, il éclaire le lit de Portal avec le faisceau de sa lampe de poche, des fois que Portal soit sorti pour des activités de la khomyss. Ils rêvent de le coincer et de le mettre aux arrêts.

– Ils devraient l'apprécier, au contraire. Il est premier du classement mili, non ?

– Ils prétendent qu'ils veulent mater les fortes têtes, mais ils les aiment bien, en fait. Portal ferait un bon chef. Dans une bataille, il saurait prendre des décisions et entraîner les hommes. En tout cas, son lit est juste à côté de la porte. L'adjudant n'a aucune raison de vérifier le mien, qui est à l'autre bout du casert. Je suis un élève sans histoire.

– Tu mets un polochon ?

– J'ai décidé que ça ne vaut pas le coup. Avec un polochon, tu as six jours au lieu de trois. Sans polochon, en supposant qu'il me choppe, je peux prétendre que j'ai été coincé à l'autre bout de Paris parce que j'ai raté le dernier métro. Le polochon, c'est un aveu de préméditation.

La fin de notre séjour à l'école se rapproche. Les élèves qui veulent devenir fonctionnaires doivent choisir un corps de l'État. Je demande à Berliner où il en est.

– Je vais prendre l'INSEE.

– Tu trouves que tu n'as pas assez perdu ton temps à te gaver de nombres et de formules mathématiques ? Tu rempiles pour dix ans !

---

<sup>28</sup> Ils ont fini par se décider : aujourd'hui, il y a une caserne de pompiers.

## Élève delix

– Justement. Tout ce temps que j’ai investi, toute cette compétence que j’ai acquise, il faut que ça paie ! Et toi ?

– Je vais pantoufler. J’ai commencé l’archi. Je ne sais pas ce que ça va donner.

J’arrive dans le casert avant sept heures. Je veux être sûr de ne pas croiser un adjudant dans le couloir. J’ai largement le temps de mettre mon uniforme pour l’appel de sept heures et demi.

Nous nous sommes cotisés et nous avons acheté un électrophone. Portal met la même chanson tous les matins pour réveiller le casert : *Rock’n roll music*, des Beatles.

Raynaud va devenir ingénieur des Ponts et Chaussées. Après son année de service militaire, il étudiera encore pendant deux ans à l’école des Ponts. Delmas pantoufle. Il sait déjà où il travaillera après son année de service : dans une banque d’affaires. Le costume trois-pièces lui ira très bien.

Mon frère hésite.

– Si je pantoufle, il faudra que je travaille dans une société. Je serai assis toute la journée dans un bureau. J’ai pas tellement envie. Jean-Claude va faire ingénieur mili. J’ai encore moins envie. Je penche pour la recherche.

– Quelle genre de recherche ?

– Pour l’instant, c’est ça que je cherche. Ce qui est bien, c’est que si tu choisis la botte recherche tu es dispensé de l’année de service. Je trouve ça horrible, de perdre un an de sa vie à faire le clown en uniforme. J’ai visité plusieurs labos. Il y en a un près d’Orsay qui n’est pas mal. Ils font de l’aéronomie.

– Ça consiste à nommer les avions ? Quand j’étais à Orléans, ils m’ont dit qu’ils allaient remplacer le Noratlas par un avion nommé Transall. On peut sûrement trouver un meilleur nom.

– Non. On lance des ballons.

– De la recherche en football ? Ils ne savent plus quoi inventer.

## Élève delix

– Des ballons qui dérivent dans la troposphère, vers dix mille mètres, pour étudier les vents. Au lieu de bosser dans un bureau, tu vas en Australie ou au Pérou. Les bases de lancement sont là-bas.

– Ils étudient spécialement les vents de l’hémisphère Sud ?

– Non, mais dans l’hémisphère Nord il y a trop d’avions. Les ballons perturberaient le trafic aérien. Et alors, les Beaux-Arts ?

– Ils n’ont pas encore publié le décret. Je t’ai dit, ils doivent créer un cycle court spécial pour les ingénieurs. Donc en attendant qu’ils se décident, nous devons passer le concours d’admission comme tout le monde. C’est en juin. Presque personne n’est admis du premier coup. Tabouret a peut-être ses chances, mais pour Rinaldi et moi ça se présente assez mal.

– Dis, j’ai regardé ta liste. J’irais bien à Mexico chez Bull.

– D’accord. Je te donnerai le dossier. Tu seras avec Fink.

– T’as choisi un stage ?

– Moi aussi, les ordinateurs. Chez IBM, dans l’état de New York.

– Je l’ai pas vu sur la liste.

– Ben non. C’est ça qu’est rigolo. Je suis devenu responsable pour être sûr d’obtenir un stage et en fin de compte je ne prends aucun de mes propres stages.

– Tu l’as eu comment ?

– Par Katia. Elle a déjà fait un stage chez IBM à Paris et maintenant ils lui en proposent un en Amérique. Il y avait plusieurs places, alors je me suis présenté. Et aussi Farhi. Il m’a dit qu’il te connaît, il est dans le casert à côté du tien.

– Ouais. Il est dans la bande à Fink, le groupe Israël. Comme je suis allé en Israël l’été dernier, nous en parlons quelquefois.

– C’était comme un concours, avec dix candidats pour cinq places. Des ingénieurs de Centrale, de Supélec. Ils nous ont fait passer des tests. C’était facile. À la fin, ils nous ont mis tous les dix autour d’une table et ils nous ont dit de bavarder comme au café. Je suis plutôt timide...

– Je trouve pas.

## Élève delix

– Quand il y a beaucoup de monde, si. Là, de toute façon, fallait pas être timide si je voulais le stage. Alors j’ai fait le leader : j’ai pris la parole en premier. J’ai dit : “Vous avez vu, la sonde russe qui a fait le tour de la lune ? Bientôt, ils vont envoyer des gens là-bas. Ce sera comme dans Tintin. Est-ce qu’il y a des volontaires pour y aller ?” Ça a lancé la conversation.

– T’étais moins tendu que les autres, parce que si ça ratait, tu pouvais toujours te rabattre sur un de tes stages.

– Oui, mais je voulais passer l’été avec Katia.

Katia connaît IBM.

– Ils sont assez stricts. Tous les employés doivent porter costume et cravate.

– Toi aussi ?

– Moi c’est le contraire : le pantalon est interdit.

Nous allons dans le quartier de Saint-Germain des Prés. Nous achetons un magnifique costume de velours vert dans une boutique de la rue du Four. Pour les chemises et la cravate, Olivier m’emmène près des Champs-Élysées. Il fréquente les meilleures adresses. Il a seize ans. Il est très coquet. J’achète une chemise bleu turquoise et une cravate à fleurs bleues et vertes.

– Les Américains aiment beaucoup les Beatles, me dit-il, donc ça leur plaira sûrement.

### **L’hôtel Aberdeen**

Nous fourrons nos affaires dans notre sac marin. L’année prochaine, nous changerons les épaulettes de nos uniformes d’aspirants pour les transformer en uniformes de sous-lieutenants. Nous ne mettrons plus le grand uniforme, qui est spécifique à l’École Polytechnique. Il ne pourrait pas servir à quelqu’un d’autre, puisqu’il est taillé sur mesure. L’armée reprend quand même le bicorne et l’épée.

– Eh, Bobet, t’as oublié de rendre ton bicorne et ton épée.

– Je les rends pas. Je les ai achetés.

## Élève delix

- Combien ?
- Deux cents et trois cents francs.
- Tu trouves que trente mille francs de pantoufle, c’est pas assez ?
- Je suis ingénieur mili, donc je rembourse pas la pantoufle.
- Tu mettras le grand uniforme pour le carnaval ?
- Ça me fera un souvenir. Je le montrerai à mes gosses. Bon, salut, les mecs. On se reverra quand on fera un magnan<sup>29</sup> pour les vingt ans de la promo.
- Ouais, à dans vingt ans.

Je reverrai certains camarades plus tôt. En septembre, je commence mon année de service à l’école d’application des transmissions, à Montargis. Delmas et Tabouret y vont aussi. Notre bon classement militaire nous permet d’obtenir cette affectation de choix, dont Kamski m’avait parlé. Portal, étant premier du classement militaire, a pu choisir un bureau du ministère de l’Air, dans le quinzième arrondissement.

Tabouret n’a pas été admis en classe d’architecture. Rinaldi et moi non plus. Nous devons redoubler l’année préparatoire. Le sujet du concours d’admission, c’était : “Une chapelle en montagne.” Que sais-je d’une chapelle ? J’ai voulu faire le malin, selon mon habitude. J’ai dessiné une chapelle en forme de triangle à coins arrondis. Tous les élèves qui ont copié la chapelle de Ronchamp ont été admis.

Je prends l’avion avec Farhi et un élève de Centrale. Pour réviser notre anglais, nous engageons la conversation avec notre voisine, une demoiselle blonde coiffée et maquillée comme une héroïne de Hitchcock.

- Vous habitez chez vos parents ?
- Je rentre chez eux, en tout cas. J’ai passé un mois chez des amis en Espagne. Je m’appelle Jenny Webster. Et vous ? Vous allez en vacances en Amérique ?
- Nous avons des boulots d’été chez IBM.
- Oh, des grosses têtes !

---

<sup>29</sup> Un repas.

## Élève delix

Nous ressemblons à l'idée que Jenny se fait des Français. Nous nous relayons pour lui dire des bêtises pendant toute la durée du vol. Elle est très contente. À l'aéroport Kennedy, elle nous invite à partager son taxi.

– Où allez-vous ensuite ?

– Nous prenons l'autocar Greyhound ce soir. Je vais à Pittsburgh. J'ai des cousins là-bas, je vais leur dire un petit bonjour.

– Nous allons à Syracuse, où se trouve notre centre de recherche IBM.

– Vous n'avez qu'à venir chez moi en attendant. Vous n'allez pas vous promener sous la pluie avec vos gros bagages. Vous pourrez vous reposer avant de repartir.

Le taxi nous dépose devant un petit immeuble de la soixante-cinquième rue, à l'est de Central Park. Nous entrons dans un vestibule qui conduit à un escalier, un grand salon et une cuisine.

– Mes parents sont partis à Los Angeles, donc nous pouvons utiliser chacun une salle de bains différente.

– Il y a quatre salles de bains ?

– Une par étage, plus une sorte de demi-salle de bains au rez-de-chaussée.

– Vous possédez tout l'immeuble ?

– Et le jardin aussi.

– Qu'est-ce qu'ils font, vos parents ?

– Ils produisent des comédies musicales à Broadway. En ce moment, ils supervisent l'adaptation d'une pièce au cinéma.

Nous montons dans les étages pour trouver nos salles de bains.

– T'as vu, Farhi, le Monet.

– Bonne reproduction.

– On dirait un vrai. Et là, Chagall. Matisse. Renoir.

– Ils en ont mis un peu trop.

– C'est le goût américain.

Rien ne vaut un bon bain après un voyage en avion. Ce qui est difficile, c'est de ne pas s'endormir dans la baignoire. Jenny nous appelle.

– Je suis dans la cuisine, les garçons. Vous voulez un Coca ?

## Élève delix

– Vous avez des belles reproductions de tableaux.

– Des reproductions ?

– Oh. Vous voulez dire... Ce sont des originaux ?

– Bien sûr.

Nous remontons les admirer une seconde fois. Cela me gêne presque de pouvoir m'approcher sans retenue de ces chefs d'œuvre. D'habitude, je sens dans mon dos le regard sévère d'un gardien qui m'incite à garder mes distances.

Quand on est très riche, on peut s'acheter des Monet et des Chagall. Pourquoi pas ? Encore mieux : le réfrigérateur comporte une sorte de petit guichet qui distribue des glaçons.

– Greif, Greif, viens voir un truc incroyable. Jenny m'a montré... Comment tu appelles ça, déjà ?

– Un broyeur. Les restes de nourriture, les épluchures, tout ce qui est assez mou, tu peux les jeter dans l'évier. Tu fais couler de l'eau et tu appuies sur ce bouton. Il y a des lames qui tournent dans le trou, ça coupe les trucs en petits morceaux.

– Faudrait mettre une affichette : "Attention les doigts !"

Mon père a trois cousins germains à Pittsburgh : Leo, Cecil et Aaron. En 1961, quand je les ai rencontrés pour la première fois, j'ai habité chez Cecil. En 1964, chez Beth, fille de Aaron. Cette fois, j'habite chez Leo. Chacun son tour. Pas de jaloux.

Chaque fois que je le vois, Leo me raconte la même scène.

– Ta grand-mère était la sœur de mon père. Ton grand-père tenait une auberge. Ils ont invité mon père en 1925 parce qu'ils mariaient leurs deux filles. J'y suis allé avec lui. Ton père était un jeune homme fringant, mais il ne parlait pas anglais et moi je ne parlais pas polonais alors nous ne pouvions pas communiquer. Il y avait des montagnes de nourriture. SKITS, TU AS ACHETÉ LA VIANDE ?

Skits, c'est sa femme. Il s'adresse à elle en criant, car nous sommes dans le salon devant la télévision, alors qu'elle s'affaire dans la cuisine. Elle crie beaucoup plus fort que lui, ou c'est seulement que sa voix est plus aiguë.

– OUI ! IL FAUT QUE TU ALLUMES LE BARBECUE !

## Élève delix

– J'ARRIVE ! Regarde, Djinn-Djak, le batteur a envoyé la balle dans le public. C'est un *home run* !

Les Américains essaient toujours de m'expliquer les règles du baseball. Comme je ne veux pas les priver de ce plaisir, je laisse leurs leçons entrer par une oreille et sortir par l'autre. Une course maison ?

Le cousin Leo me présente sa fille Lily, que je n'ai pas vue la dernière fois. Elle lui ressemble : grande, un peu pataude.

– Tes parents m'ont dit que tu veux devenir institutrice.

– J'aime bien les enfants.

Je revois mes autres cousins. Ruth, qui étudie le français à l'université, doit passer une année à Paris. Elle va habiter chez mes parents.

– Ta mère écrit à moi que je dormis dans ton chambre.

– Eh oui, je serai au service militaire.

– Oh, tu parlais trop vite.

Je retourne à New York. À la gare d'arrivée des autocars, je regarde dans les *Yellow Pages*. Le premier hôtel de la liste s'appelle Aberdeen. Je ne vois pas pourquoi je perdrais mon temps à examiner les autres. Trente-quatrième rue, près de l'Empire State Building, à mi-chemin entre uptown et downtown – ça me va.

L'hôtel Aberdeen est un peu décati. Le réceptionniste possède un permis spécial pour travailler vingt ans après l'âge de la retraite. Les clients qui se reposent dans le hall menacent de se transformer en fantômes d'un instant à l'autre. L'ascenseur qui m'amène au douzième étage proteste en grinçant.

– Ça fait soixante-trois ans que je m'épuise à grimper là-haut. À mon âge, c'est pénible. Je n'ai même pas de canne. J'aimerais mieux monter en ascenseur, comme vous.

Dans la chambre, la machine qui refroidit l'air se plaint aussi d'une voix enrouée.

– D'un côté je brûle, de l'autre je gèle. J'attrape des rhumatismes. Ce n'est pas une vie.

## Élève delix

Des régiments de cafards cafardeux viennent prendre le frais dans ma salle de bains. Bon, amusez-vous bien, les petits ; je descends me promener à Times Square.

Le lendemain, je vais chercher Katia à l'aéroport. L'hôtel ne lui plaît pas beaucoup.

– Comment l'as-tu choisi ?

– J'ai pris le premier de la liste.

– Tous ces vieux. Tu crois qu'ils habitent là en permanence ?

– L'hôtel accorde une réduction après quatre-vingts ans.

– Pour ma première nuit en Amérique, je vais dormir dans une colonie de vacances pour cafards.

– À New York, il y a des cafards partout. Eux aussi, tu penses bien qu'ils préfèrent les bons hôtels. Pour être cafard au Waldorf Astoria ou au Plaza, il faut se battre, être jeune et vigoureux. Les vieux cafards viennent ici.

Je montre à Katia les musées, la cinquième avenue, Greenwich Village. Elle voudrait visiter les grands magasins.

– J'ai beaucoup de vêtements américains que m'a rapportés ma mère. La qualité est bien meilleure qu'en France.

– Nous avons déjà vu pas mal de choses en deux jours. Nous reviendrons un week-end.

### **System error**

Nous prenons le train pour aller à Poughkeepsie, à une centaine de kilomètres au nord de New York. Une employée d'IBM nous attend à la gare.

– Miss Ouitgenstein ? Mister Griff ? Je suis Peggy Lawler. Vous avez fait bon voyage ? L'Amérique vous plaît ? Nous avons réservé des chambres pour vous à l'hôtel Holiday Inn.

– Merci beaucoup. C'est très gentil.

– J'ai la Chevrolet grise. Je vous ouvre le coffre. Vous n'avez pas beaucoup de bagages. Vous travaillerez dans des laboratoires différents, l'un à dix kilomètres de

## Élève delix

Poughkeepsie et l'autre à quinze kilomètres. Voici des plans de la ville et d'autres renseignements. Le trajet de l'hôtel au laboratoire est indiqué en rouge.

– Nous aurons besoin d'une voiture.

– *Of course.* Il y a un loueur pas très loin de l'hôtel. Nous avons négocié un tarif spécial pour un mois. Vous savez que vous serez payés cent cinquante dollars par semaine chacun. Cela couvrira les frais d'hôtel, de location de voiture et de nourriture. Vous verrez, avec les plans, je vous ai mis un laissez-passer pour entrer au Country Club des employés d'IBM. Ah, nous sommes arrivés. Je vous dépose. Vous vous débrouillerez ?

– Bien sûr. Ne vous inquiétez pas.

– *Okay. Take it easy ! Bye bye !*

Deux chambres ? Quelle extravagance ! Nous annulons une des deux réservations. De toute façon, cet hôtel est bien trop cher. J'ouvre les *Yellow Pages* et j'insère un marque-page au chapitre "Agences immobilières". Nous sommes dimanche, donc j'appellerai demain.

Le lundi matin, nous commençons par louer la voiture, sinon nous ne pourrions même pas aller travailler. Le garagiste nous propose une Volkswagen Karmann-Ghia jaune canari. Katia n'en revient pas.

– C'est une voiture de sport ? On dirait une Ferrari !

– N'exagérons rien, ma chérie. C'est une Volkswagen un peu déformée, c'est tout.

Je la conduis dans son laboratoire, un bâtiment de brique rouge tout plat. À New York ils construisent des gratte-ciels, ici des immeubles sans étage. C'est parce qu'ils ont autant de place qu'ils veulent.

– À ce soir. Vers cinq heures vingt, je suppose. Ça dépend combien de temps je mets pour aller d'un labo à l'autre.

Mon laboratoire se trouve de l'autre côté de la ville. Je contourne le campus immense de Vassar, l'université pour femmes la plus prestigieuse des États-Unis. Quand je suis revenu de mon premier séjour en Amérique, en 1961, il y avait tout un groupe d'étudiantes de Vassar sur mon bateau. Ma copine Polly Black. Elle était juive mais elle avait oublié de me le dire. Je n'ai plus de nouvelles. Mon costume en

## Élève delix

velours vert est trop chaud. C'est ici. Un autre bâtiment de brique rouge tout plat. Je n'ai qu'à me garer à *Visitors*.

Mon patron a bu beaucoup de lait quand il était petit. Moi, je n'aimais pas le lait. J'aurais dû me forcer. Je serais devenu aussi grand et fort que lui.

– Bill Ouèle, dit-il.

Son vrai nom, c'est William N. Weil. Je le sais parce que c'est écrit sur la porte de son bureau.

– Vous connaissez un peu l'anglais, Djinn-Djak ?

– Oui. Un peu.

– Et les ordinateurs ? Vous connaissez les ordinateurs ?

– Ça, pas du tout.

– Bon, vous allez apprendre. Venez, je vais vous montrer le service.

Il n'y a pas vraiment de bureaux, en dehors du sien, mais des cages de verre donnant sur la grande salle réfrigérée où ronronne l'ordinateur. Bill me présente les habitants des cages.

– Laura, qui répartit le temps de la machine entre les utilisateurs. Gary, notre bricoleur. Sammy, qui analyse les problèmes pour les mettre sous forme de programmes. Et ici, c'est votre bureau. Melvin Goldstein sera votre mentor. Melvin, c'est Djinn-Djak Griff, le stagiaire français.

– Je parlais français un peu...

– Très bien !

– Melvin est notre grand spécialiste du Fortran IV, le langage qui nous permet de communiquer avec la machine. Vous devez l'apprendre pour pouvoir programmer.

Melvin me donne un livre sur le Fortran IV. Ce langage utilise un vocabulaire très simple : *begin, end, from, do, print*, etc. Ce qui est délicat, c'est la façon dont les mots et les phrases se combinent, autrement dit la grammaire et la syntaxe. L'ordinateur ne tolère pas les fautes. On écrit d'abord un programme au crayon sur une feuille de papier. Ensuite, on tape sur le clavier d'une machine appelée "perforatrice" afin d'obtenir une carte perforée pour chaque ligne de programme. L'ordinateur, un parallélépipède gris et bleu de la taille d'une petite voiture, avale le paquet de cartes.

## Élève delix

Ses boutons se mettent à clignoter, ce qui prouve qu'il réfléchit très fort. Pour un petit programme d'essai, cela va vite. Au bout de dix minutes, les lumières s'éteignent. On entend le crépitement d'une autre grosse machine, l'imprimante matricielle. Elle crache une grande feuille de papier bleu. Le résultat est presque toujours le même – disons, neuf fois sur dix. Deux petits mots tout en haut de la grande feuille : *System error*.

C'est en prévision de cet échec que l'on écrit au crayon. Il faut trouver l'instruction incorrecte, gommer, recommencer tout le processus.

À cinq heures, je pars chercher Katia. Elle sourit.

– Je suis passée par cette phase au début de mon stage chez IBM France. Ce serait plus facile si l'ordinateur disait où se trouve l'erreur.

– Ou s'il disait combien il y en a. On en corrige une ou deux à chaque passage, mais il en reste toujours. Toi, tu n'en fais plus ?

– En tout cas, beaucoup moins qu'au début.

– Tu es contente de ton labo ?

– Je travaille sur un truc très intéressant, ce qu'on appelle le problème du commis voyageur. Tu as un commis voyageur qui doit visiter un certain nombre de villes. Quel est l'itinéraire le plus court ?

– Ah oui ? On ne sait pas résoudre ça ?

– On y arrive en tâtonnant si le nombre de villes est petit, mais il n'existe pas de méthode.

– Tu veux que l'ordinateur trouve une méthode, ou qu'il tâtonne à ta place ?

– L'un ou l'autre.

– Tu as mangé à la cantine ?

– Nous avons un self-service.

– Nous aussi. Mon patron m'a permis de téléphoner à l'heure du déjeuner. J'ai l'adresse d'une agence.

Nous louons un deux-pièces. Aux États-Unis, les murs des appartements moches ne sont pas blancs ou tapissés de papier fleuri comme en France, mais verdâtres. Nous avons l'impression de plonger dans l'eau croupie d'un aquarium abandonné. Au

## Élève delix

moins, nous avons de la place. Comment aurions-nous pu passer un mois dans une chambre d'hôtel ?

Au bout de quelques jours, je commence à percer les mystères du Fortran IV. Mes collègues me commandent des petits travaux.

– Djinn-Djak, j'ai besoin d'un programme qui donne une représentation graphique d'un tableau de chiffres. Avec deux axes de coordonnées et des points. Je vais vous faire un dessin. S'il fonctionne bien, nous le garderons comme subroutine.

– Melvin m'a parlé de ça. On peut appeler une subroutine à l'intérieur de n'importe quel programme.

– Nous en avons toute une bibliothèque sur une bande, là.

Des armoires qui ressemblent à de grands magnétophones couvrent tout un mur de la pièce. Elles servent de mémoire à l'ordinateur. De temps en temps, des personnes qui travaillent dans un autre département viennent nous voir.

– Il paraît que vous avez une nouvelle subroutine pour inverser les matrices.

– Nous avons donné le paquet de cartes à Campbell hier. Il a eu le temps de l'enregistrer. Vous n'avez qu'à le lui demander. Ce sera plus simple que de perforer un nouveau paquet.

Un programme, c'est comme un costume sur-mesure. En y insérant une subroutine, qui est un petit vêtement prêt à porter, on gagne du temps.

Melvin et les autres manquent de temps. Ils apportent des sandwiches dans des sacs en papier et travaillent à l'heure du déjeuner. Je préfère prendre ma petite voiture et filer jusqu'au laboratoire de Katia pour manger avec elle.

– Le commis voyageur se porte bien ?

– Il voyage.

– L'ordinateur était en panne ce matin. Nous utilisons celui d'un autre département. Il est plus gros, donc plus rapide, mais nous ne pouvons pas insérer les cartes nous-mêmes. Il y a un guichet avec une dame derrière. Nous lui donnons le paquet. Elle dit "Revenez demain."

– Quand tu reviendras, elle te donnera une feuille de papier avec *System error*.

## Élève delix

– Regarde, ils jouent *Le Rideau Déchiré*. C'est le nouveau film de Hitchcock. Nous pourrions aller le voir.

– Peut-être samedi après-midi. Je suis trop fatiguée pour sortir le soir.

– Samedi, je pensais essayer le Country Club.

– Ah oui, nous avons un laisser-passer. Mais qu'est-ce que c'est qu'un Country Club ?

– C'est un parc avec une piscine, un restaurant, peut-être un golf. Quand je suis à Pittsburgh, ma cousine Ruth m'emmène dans un Country Club fréquenté par les juifs de la ville. Elle me présente à tout le monde. Les gens me regardent comme une bête curieuse : le cousin de Paris, France ! C'est assez rigolo.

– Nous irons d'abord au Country Club, ensuite au cinéma.

Le Country Club IBM de Poughkeepsie n'est pas très rigolo. D'abord nous ne connaissons personne ; ensuite, IBM est une maison sérieuse. Nous nageons, nous mangeons, nous nous allongeons sur la pelouse pour bronzer.

– Qu'est-ce que tu dirais d'aller à New York demain ?

– On peut faire l'aller-retour dans la journée ?

– Bien sûr. C'est à cent kilomètres.

Katia voulait visiter les magasins de New York. Ils restent ouverts le dimanche, ça tombe bien.

En ressortant de la ville, nous roulons sur un boulevard interminable. J'ai besoin de prendre de l'essence, mais je ne vois aucune pompe. À la fin, nous tombons en panne sèche. Un vieux noir qui ressemble à Louis Armstrong nous emmène au prochain garage dans sa grande Cadillac de 1950.

– Alors, les *lovebirds*, on roucoule au lieu de surveiller la jauge d'essence ?

Je remplis d'essence un bidon que le garage nous prête. Le vieux noir nous ramène à la Volkswagen.

– Merci beaucoup. C'est vraiment très gentil.

– Bah, c'est ma bonne action de la journée !

Nous sommes très contents de cette aventure.

## Élève delix

- S’il n’était pas noir, il ressemblerait à un bon vieux grand-père juif.
- Oui, mon lovebird.
- Deux lovebirds qui roucoulent dans une voiture jaune canari.

### **Back to Tin Star**

Le week-end suivant, nous partons à la mer.

– Regarde, Katia, j’ai pris une carte routière dans la station-service. Il y a la mer à soixante kilomètres dans le Connecticut, mais je te propose d’aller à Plymouth.

– C’est en Angleterre, Plymouth, non ?

– Ils ont embarqué à Plymouth en Angleterre sur le Mayflower. Quand ils ont débarqué en Amérique, ils ont fondé une ville qu’ils ont appelée aussi Plymouth.

– Ils n’avaient pas beaucoup d’imagination.

– Ils ont baptisé le pays Nouvelle Angleterre. Tu vois, il y a aussi Portsmouth, Dover, Gloucester, Manchester. J’ai des cousins à Manchester.

Plymouth, c’est dans le Massachussets. Pour y aller, on prend la route qui va à mon laboratoire et on continue tout droit pendant quatre heures.

– J’espère que la pluie va s’arrêter.

– Je vais mettre la radio. Il y a des bulletins météo toutes les cinq minutes. Ah, voilà : *Scattered showers*, des pluies éparées.

– Je ne les trouve pas très éparées.

Il pleut tellement que la voiture fait un tête à queue dans un virage, quelque part entre Hartford, Connecticut et Providence, Rhode Island. Elle a envie de rentrer à la maison. Heureusement, nous sommes seuls sur la route. Elle glisse et s’immobilise sur un parking qui se trouvait là par un heureux hasard.

– Tu allais un peu trop vite.

– Pas du tout. C’est cette saloperie de Volkswagen. Deuxième fois que les Allemands essaient de me tuer.

– Je croyais que tu étais né après la guerre.

## Élève delix

– Oui, mais ils se promenaient encore à Paris quand j'étais dans le ventre de ma mère. S'ils nous avaient attrapés tous les deux, c'était la chambre à gaz sans autre forme de procès.

Nous trouvons un motel tranquille sur une dune près de Plymouth. Nous allons en ville, car il est l'heure de déjeuner.

– C'est le Mayflower, là, dans le port ?

– Un nouveau Mayflower offert par Walt Disney, je crois. Le premier, ils l'ont brûlé.

– Ils ne voulaient pas être tentés de repartir en Angleterre ?

– Ou ils avaient très froid. Qu'est-ce que tu dirais de ce restaurant : Pilgrim's Inn ?

– Lobster, c'est du homard ? Six dollars quatre-vingt dix-neuf, ce n'est pas trop cher.

Comme la pluie refuse de s'arrêter, nous rentrons au motel pour faire une petite sieste. J'allume la télévision.

– Oh, *Tin Star* ! Un western d'Anthony Mann. Avec Henry Fonda et Anthony Perkins.

– Je n'aime pas beaucoup Anthony Perkins.

– Parce qu'il a tué Janet Leigh ? Mais c'était après *Tin Star*. Et puis notre motel ne s'appelle pas Bates, mais Seaside.

Nous nous installons confortablement dans le lit pour regarder le film. Toutes les cinq minutes, il y a dix minutes de publicité. Cela signifie que la projection du film dure quatre heures au lieu d'une heure vingt. Nous avons du mal à nous empêcher de somnoler. Les westerns d'Anthony Mann, je les connais par cœur, de toute façon. Nous sommes fatigués.

– Quand j'ai fait ce stage en usine à Lyon, j'étais aussi très fatigué le samedi.

– Dans une usine, c'est normal qu'on se fatigue. Dans un labo de mathématiques, c'est plus étonnant.

– C'est peut-être une question de tension nerveuse. Nous découvrons un nouveau travail, en anglais en plus. Nous voulons satisfaire nos patrons, mais la machine se moque de nous avec ses *System Errors*.

## Élève delix

Nous dormons pendant les publicités. Nous nous réveillons, plus ou moins, quand nous entendons la phrase magique : *And now, back to Tin Star*. Henry Fonda enseigne à Anthony Perkins l'art de tirer au pistolet. Il pleut toujours. Pas dans le film, d'ailleurs en français ça s'appelle *Du sang dans le désert*. Si c'était pour passer l'après-midi ensemble dans un lit, nous aurions pu rester à Poughkeepsie, ou même à Paris. Une véritable mousson. Rien de plus soporifique que la mousson. System Error. Une subroutine dans une armoire. Lovebirds. Canari jaune. Fleur de mai. Des coups de couteau dans la douche. *And now, back to Tin Star*.

### **Le problème du cavalier**

Au bout de quinze jours, j'ai résolu tous les petits problèmes qui turlupinaient mes collègues. Ils ne trouvent plus de tâches à me confier. Je peux faire ce que je veux. Je passe des heures dans la bibliothèque du centre de recherche. J'examine des livres de théorie des nombres semblables à ceux que j'ai étudiés à Polytechnique. On commence à utiliser des ordinateurs pour chercher de grands nombres premiers, mais ce sont des machines beaucoup plus grosses que la nôtre.

Ils ont des livres de mathématiques amusantes. J'ai toujours aimé ça. J'en ai lu des tas. Je connais presque tous les problèmes classiques. Ah, un vieil ami : le problème des douze pièces. Il faut que j'en parle à Katia.

– Tu as douze pièces dont une fausse. Elle est plus lourde ou plus légère que les autres.

– Plus lourde ou plus légère ?

– Tu ne le sais pas. Tu as une balance à deux plateaux. Tu dois trouver la fausse pièce en trois pesées. C'est un bon problème pour t'occuper l'esprit si tu traverses le désert d'Iran en camion.

– Ou si tu traverses Poughkeepsie en Volkswagen jaune. Je vais réfléchir. Je pose six pièces sur un plateau et six pièces sur l'autre. Non, ça ne va pas.

– Ce n'est pas une bonne manœuvre. Il faut que tu trouves le moyen de diminuer le nombre de pièces à chaque pesée.

## Élève delix

– Je vais essayer cinq pièces contre cinq. J’écarte deux pièces. Si mes plateaux restent en équilibre, c’est une des deux pièces écartées qui est fausse. Là, c’est facile. J’en pèse une contre une bonne. D’un autre côté, si la pièce fausse est une des dix, il ne me reste que deux pesées pour la trouver. Je ne vois pas comment. Je dois en écarter plus que deux au départ. Voilà : je commence par peser quatre pièces contre quatre. J’en écarte quatre.

– Oui, c’est un bon début, mais tu n’es pas au bout de tes peines<sup>30</sup> !

Dans un des livres, je trouve une formule qui donne le jour de la semaine pour n’importe quelle date, depuis l’époque romaine jusqu’à l’an 2000 et au-delà. J’écris une subroutine à partir de la formule. Je montre à mes collègues une sortie imprimée présentant le programme et deux résultats.

– Vous voyez, j’ai écrit la date d’aujourd’hui et fait appel à ma subroutine, “weekday”. Le programme me dit que nous sommes jeudi.

– Moi aussi, je peux vous le dire.

– Oui, mais ensuite je lui ai donné ma date de naissance : le 23 septembre 1944. Il me dit que c’est un samedi.

Tous mes collègues veulent savoir quel jour de la semaine ils sont nés. Laura trouve un autre usage au programme.

– Nous pouvons savoir si une date dans l’avenir tombe un week-end ou non. Nous devrions le garder dans la bibliothèque de subroutines.

Des gens des autres services, et même des autres centres de recherche de Poughkeepsie, viennent copier la subroutine “weekday”. Puisque mon travail à la bibliothèque a servi à quelque chose, j’y retourne. Je décide de soumettre à l’ordinateur le problème du cavalier : en sautillant selon son habitude, le cavalier du jeu d’échecs doit parcourir les soixante-quatre cases de l’échiquier et revenir à son point de départ.

---

<sup>30</sup> C’est un problème à résoudre de tête en réfléchissant très fort. Si vous n’y arrivez pas, vous pouvez donner votre langue au chat et lire la solution à la fin du livre.

## Élève delix

Avant d'écrire le programme, je réfléchis. Comment définir la position du cavalier ? Comment restreindre son déplacement aux mouvements autorisés ? Comment indiquer qu'une case a déjà reçu sa visite ? Si le cavalier arrive dans un cul de sac et ne peut pas continuer, je veux que le programme annule le parcours et recommence. Ainsi, il essaiera des parcours au hasard jusqu'à ce qu'il en trouve un bon. Katia me donne un conseil.

– Il faut que tu dises au programme d'abandonner s'il n'a pas trouvé la réponse au bout d'une demi-heure, sinon tes collègues vont protester.

Katia a raison. Après plusieurs essais infructueux qui me permettent d'éliminer les erreurs, j'obtiens enfin que la machine s'y mette. Les lumières clignotent pendant une demi-heure. Le programme n'a pas trouvé. Je demande à Laura, la grande prêtresse du temps de l'ordinateur, si je peux lui donner du travail pour la nuit.

– Si vous voulez. Il est libre ce soir.

– J'espère qu'il trouvera la solution de mon problème avant demain matin.

Le lendemain, je suis un peu inquiet en allant au laboratoire. Katia le voit bien.

– Tu vas trop vite. Tu seras bien avancé si tu as un accident.

– S'il n'a pas trouvé, j'aurai travaillé pour rien.

Laura est arrivée avant moi dans le bureau.

– Il a imprimé une page pour vous, Djinn-Djak.

– Merci. Regardez, je lui ai demandé d'indiquer l'heure d'impression : 5h12.

– Il a calculé pendant douze heures. Cela devait être un problème difficile.

C'est quand même bête, de chercher au hasard. En étudiant d'autres livres, je découvre que le mathématicien H. C. von Warnsdorff a proposé une méthode en 1823 : le cavalier doit toujours choisir la case lui offrant le plus petit nombre de portes de sortie. Quand j'ajoute cette contrainte, le programme trouve une solution en douze minutes. Katia est très savante.

– Ce genre de raccourci s'appelle une heuristique.

– L'ordinateur est comme un serviteur infatigable mais stupide. Si nous réfléchissons aux ordres que nous lui donnons, il ira plus vite. Est-ce que tu as trouvé des heuristiques pour ton problème de commis voyageur ?

## Élève delix

- C’est justement ça que je cherche.
- Tu pourrais essayer le système de von Warnsdorff. Le commis choisit comme prochaine ville celle dont sort le plus petit nombre de routes.
- Ah oui. Je vais y réfléchir.
- Pendant que j’y pense : Melvin, dont je partage le bureau, nous invite à dîner.
- Ce soir ?
- Non, vendredi soir.

### **Scandale à Poughkeepsie**

- Dans ces rues de banlieue, toutes les maisons se ressemblent.
- Il m’a dit 1216, mais je ne vois même pas où les numéros sont marqués.
  - J’habite au 87 rue Lepic. Personne n’habite au 8759 rue Lepic. Je me demande comment ils arrivent à avoir des nombres aussi élevés.
  - Ils sautent de cent à chaque nouveau pâté de maison. Nous allons croiser la douzième rue et ce sera juste après. Ah, c’est là. Je reconnais sa Ford.
- Melvin et Mme Melvin sortent en nous entendant garer la voiture.
- *Bonne soir*, Djinn-Djak. Vous devez être Katia. Il m’a beaucoup parlé de vous. Je vous présente Yael, ma femme.
  - J’ai une cousine en Israël qui s’appelle Yaël.
  - Vous êtes juive aussi, Katia ?
  - Mon père, mais pas ma mère.
  - Notre maison vous plaît, Djinn-Djak ?
  - Oui. Elle est mieux que l’appartement que nous louons en ville.
  - Je voulais vous demander votre avis, puisque vous étudiez l’architecture : je l’ai dessinée moi-même.
- Je vois que Katia est aussi étonnée que moi. Chacun des habitants de la rue dessine sa maison et à la fin elles sont toutes pareilles.

## Élève delix

Yael nous sert du poulet avec de grosses boules brillantes. Quand on les ouvre, on découvre de vulgaires pommes de terre. Katia examine de près la peau métallique. Yael sourit.

– C’est du papier d’aluminium. Vous n’en avez pas, en France ?

– Vous enveloppez les pommes de terre dedans avant de les plonger dans l’eau ?

– Elles sont cuites au four. La chaleur est mieux répartie. Sans le papier d’aluminium, la peau devient toute noire.

– Et ensuite, vous le réutilisez ?

– Mais non, nous le jetons.

– Ça ne pourrait pas marcher en France, parce que les gens n’aiment pas jeter.

Après le dîner, Melvin nous projette des diapositives.

– Ce sont les photos de notre voyage en Israël. Là, c’est l’avion d’El Al. Notre autocar. David, le chauffeur de l’autocar. Il était très sympathique. N’est-ce pas, Yael ? Ah, mais qui voilà ? La belle Yael devant notre hôtel. Il est six heures du matin, pourtant il fait déjà très chaud.

– Il fait trop chaud, dans ce pays-là.

– Vous êtes allé en Israël, Djinn-Djak ?

– Il y a trois ans.

– Quel pays formidable, vous ne trouvez pas ?

– Bah...

– C’est le pays des juifs, quand même.

– Il y a beaucoup de juifs, là-bas, je ne dis pas le contraire, mais ce n’est pas mon pays.

– Tous les juifs français pensent comme vous ?

– Je ne sais pas.

– Il ne faut pas dire ça à Bill. Déjà, il était étonné de ne pas vous voir à la synagogue le samedi matin. Vous ne m’avez même pas demandé où elle était.

– Si vous venez à Paris, ne me demandez pas où est la synagogue. Je serais bien incapable de vous répondre.

## Élève delix

– Normalement, Bill aurait dû vous inviter à dîner. C’est un bon patron, mais ils sont assez traditionnels. Surtout Nancy, sa femme. Il m’a dit qu’il ne pouvait pas vous inviter parce que vous habitez ensemble sans être mariés. Elle ne l’aurait pas supporté.

– Eh, nous sommes pauvres, alors nous nous sommes cotisés pour louer un petit appartement. Mais je dors dans la baignoire.

– Le jour même où vous êtes arrivés, vous avez rendu une des deux chambres d’hôtel et vous avez dormi dans la même chambre.

– Nous vivons dans le péché.

– Vous faites sensation dans le centre de recherche, je dois vous dire. Tout le monde me demande qui est le jeune homme en costume vert.

– À cause de mon costume vert ?

– Vous savez ce que disait Henry Ford quand les gens voulaient acheter un modèle T : “Vous pouvez choisir n’importe quelle couleur, du moment que c’est noir.” Les employés d’IBM peuvent choisir n’importe quelle couleur pour leur costume, du moment que c’est gris. Et le mot “chemise”, chez IBM, est en fait une abréviation de “chemise blanche”. À Paris, *of course*, c’est différent. Tout le monde sait que c’est la capitale de la mode.

– Je fais tout à l’envers, on dirait. Ici, je m’habille de façon fantaisiste. À Paris, c’est le contraire. Je porte un costume kaki, une chemise blanche, une cravate kaki et un képi. Tel que vous me voyez, je suis officier dans l’armée française. J’ai encore un an de service à accomplir. Au fond, tout irait bien si j’étais venu en uniforme.

– Vous devriez peut-être aller au Country Club. Les gens s’habitueraient à vous.

– Ils ne voudraient plus se baigner dans la piscine après notre passage. Les amants scandaleux. Même pas mariés.

– Nous y sommes allés une fois.

– Nous préférons profiter de notre séjour en Amérique pour visiter des endroits intéressants. Nous sommes allés à Plymouth. Demain, nous retournons à New York. Vous ne nous verrez pas à la synagogue.

## Élève delix

Dans la voiture, Katia plaisante :

– Voici le chauffeur de l'autocar et la belle Yael. Il est six heures du matin, pourtant il fait déjà très chaud.

– Toi, tu sais déjà ce que tu vas faire dans la vie. De l'enseignement, de la recherche. Ton avenir est tout tracé. Moi, je ne sais pas.

– Architecte.

– Ça se présente mal. J'ai des doutes. Je n'ai plus tellement envie. Les ordinateurs, c'était une possibilité. Il y a des voies nouvelles à explorer, c'est très ouvert. J'espérais vaguement. En voyant mon génie, IBM m'aurait proposé un pont d'or. "Mister Griff, personne n'a jamais appris le Fortran aussi vite que vous !" Au lieu de ça, ils me reprochent de vivre dans le péché et de porter une cravate à fleurs.

– Ils sont bêtes, c'est tout.

– Justement, je trouve ça très décourageant. J'ai rencontré des gens bêtes qui exercent des métiers stupides, comme de fabriquer des tourelles de char ou d'être chef de service dans une banque. Si les gens qui s'occupent de choses originales, comme l'architecture et les ordinateurs, sont bêtes eux aussi, qu'est-ce que je vais devenir ?

– Ne t'inquiète pas. Tu trouveras bien quelque chose.

Le samedi matin, à New York, nous nous promenons sur la cinquième avenue.

– Oh, le bureau de la Compagnie Générale Transatlantique.

– C'est le France, la grande maquette de paquebot, là ?

– Bien sûr. Viens, nous allons nous renseigner.

– Tu veux rentrer en bateau ?

– *Why not ?* Nous avons cinq jours à attendre après la fin du stage avant de reprendre l'avion. Qu'est-ce que nous pouvons faire ? Nous sommes déjà venus à New York deux fois. Même en choisissant un hôtel pas trop cher comme l'Aberdeen, nous dépenserons tout l'argent que nous avons économisé en habitant dans notre horrible deux-pièces. Si ça se trouve, nous pouvons rentrer en bateau pour le même prix.

## Élève delix

Ça se trouve. Par une heureuse coïncidence, le paquebot France quitte New York à destination du Havre le lendemain même de la fin de notre stage. Nous achetons deux billets.

Pendant que nous y sommes, nous demandons à Air France s'ils veulent bien rembourser les retours de nos billets d'avion. Ils ne veulent pas.

### **Retour en France**

– Nous aurions pu choisir un autre hôtel. Commenant par B, par exemple. Il y a peut-être un hôtel Bedford ou Bloomington à New York.

– Pour une seule nuit. C'était plus facile de réserver, puisque j'avais le numéro de téléphone.

– Les clients ont l'air encore plus vieux que la dernière fois.

– Ils ne peuvent pas rajeunir, qu'est-ce que tu veux. Coucou, les cafards ! Vous nous reconnaissez ?

J'ai promis à Katia une traversée fabuleuse. La nourriture est bonne, c'est toujours ça de pris. Pour le reste, je suis très déçu. Le paquebot France est un fossile tout neuf. Dépassé par Boeing. En 1961, je suis rentré de New York sur le paquebot Flandres. C'était un navire ordinaire, plein de passagers qui prenaient le bateau parce qu'on ne pouvait pas traverser l'Atlantique autrement. En quatre ans, le prix du billet d'avion a fondu comme un iceberg dans le Gulf Stream. Le paquebot France est un palace prétentieux destiné aux riches retraités américains. Ils ne sont pas pressés. Ils n'ont rien d'autre à faire. Ils souffrent d'une forme d'ennui qui ressemble à une maladie contagieuse. Babar et Tintin voyagent en bateau, mais les héros modernes volent en jet.

Vite ! Je vais au salon de la voiture d'occasion. J'hésite entre une Alfa-Roméo et une MGB. Le vendeur de la MG est amoureux de sa voiture.

## Élève delix

– Ah, c’est un bijou. Elle appartenait à quelqu’un de raffiné : vous voyez, il a mis une capote du même rouge que la carrosserie à la place de la capote noire d’origine. Elle partira avant la fin du salon. Je la regretterai.

– Je vais habiter à Montargis. J’ai besoin d’une voiture pour venir à Paris.

– Avec celle-là, vous montez à cent-quatre-vingts comme un rien. Vous êtes à Paris en moins d’une heure.

– Elle coûte combien ?

– Neuf mille.

– Je ne pensais pas mettre autant. Je suis un pauvre étudiant, vous comprenez.

– Vous pensiez mettre combien ?

– J’ai vu une Alfa Roméo, là-bas, à six mille.

– La bleue ? Il a baissé son prix. Ça ne m’étonne pas. C’est fragile comme tout, ces Italiennes. Une voiture anglaise, c’est quand même autre chose. Écoutez, je vous trouve sympathique. Je descends à huit mille cinq.

– Huit mille ?

– D’accord.

J’aurais dû essayer avant d’acheter. Elle présente un petit défaut, une bizarrerie : même en avançant le siège le plus possible, je touche à peine les pédales. Je suis obligé de me coucher un peu pour conduire, et je vois d’autant moins la route que le capot est très long. C’est surtout gênant en ville. Les aristocrates anglais qui achètent ce genre de voiture ont sans doute les jambes plus longues que moi. Ils conduisent leur MG de leur manoir au terrain de golf. Pour aller à la chambre des Lords, ils prennent la Bentley.

### **Retour à Paris**

– Tu ne vas pas un peu trop vite, là ?

– Le compteur exagère. Quand l’aiguille indique cent quatre-vingts, ça veut dire cent soixante.

## Élève Delix

J’emmène Tabouret à Montargis. Nous retrouvons une vingtaine de camarades, parmi lesquels Delmas et Berliner, à l’école d’application des Transmissions. Nous habitons dans une petite résidence de brique rouge.

Delmas a envie d’essayer ma MG.

– Tu pourras conduire la Triumph.

Nous suivons des cours, puisque c’est une école. Le professeur nous montre un poste émetteur-récepteur.

– Les transmissions jouent un rôle essentiel dans l’armée moderne. Les différentes unités doivent pouvoir communiquer pour coordonner leurs actions.

Je veux bien communiquer, mais je ne vois pas pourquoi j’ai besoin d’étudier le poste dans les moindres détails. Nous y passons des heures chaque jour. Pour nous changer les idées, des instructeurs nous emmènent sur un pas de tir dans la forêt. Je déteste le pistolet-mitrailleur. Les balles partent dans tous les sens. Je vais blesser quelqu’un, si ça continue.

– Il reste un chargeur. Greif, c’est pour vous. Arrondissez un peu le dos pour bien caler la crosse. Vous finirez par y arriver !

À la fin, nous démontons les armes pour les nettoyer, puis nous rentrons à la caserne. Le capitaine de notre compagnie nous appelle au moment où nous repartons dans notre résidence. C’est un homme qui a deux jambes, deux bras, deux oreilles comme tout le monde. Pourtant, la fée Carabosse lui a joué un vilain tour à sa naissance : elle a décrété qu’il n’aurait aucun sens de l’humour.

– Eh, les Polytechniciens ! L’armurier vient de me dire qu’il manque une came de pistolet-mitrailleur. Vous allez retourner sur le pas de tir pour la chercher.

– C’est une pièce à vingt francs, mon capitaine. L’essence pour aller jusqu’au pas de tir reviendra plus cher.

– Ce n’est pas une question de coût, mais une question de principe.

Vingt minutes de camion, vingt minutes à quatre pattes dans le sable pour retrouver la came perdue, encore vingt minutes de camion. Ils trouvent que la vie est trop longue, alors ils recherchent des activités idiotes pour meubler les temps morts.

## Élève-delix

Qui ne tente rien n'a rien. Je vais voir le capitaine.

– Mon capitaine, je vous apporte un certificat médical. L'année dernière, à Polytechnique, j'ai eu des douleurs dans le dos. Le médecin qui m'a fait des radios au Val de Grâce m'a dit que je devrais éviter l'équitation et le GMC. Je voudrais donc que vous me donniez une Jeep pour aller sur le pas de tir.

– Qu'est-ce que vous me racontez, Greif ? Vous croyez que je peux avoir une Jeep comme ça ?

– C'est écrit sur le certificat, mon capitaine : pas de GMC. Hier, nous avons fait deux allers-retours en GMC. Une heure et demie en tout.

– À quoi ça ressemblera, si je vous accorde ce privilège pendant que vos camarades continuent d'y aller en camion ?

– Vous pourriez me dispenser de tir.

– Les instructeurs m'ont dit que vous aviez justement besoin de vous entraîner plus que les autres. Je vais en parler au colonel.

Le colonel qui commande la base me convoque dans son bureau avec le capitaine.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Un officier doit pouvoir aller avec ses hommes. Si vous ne pouvez pas monter dans un GMC, vous ne pouvez pas être officier dans l'armée française. C'est un motif de réforme.

– Oui, mon colonel, mais si je me détruis la colonne vertébrale dans les camions, je ne serai pas plus avancé.

– Votre certificat date de l'année dernière. Vous n'avez qu'à aller à l'hôpital militaire de Bourges. S'ils confirment, je vous mets en congé en attendant le conseil de réforme.

– Bien, mon colonel.

J'aurais déjà été très content s'ils m'avaient dispensé de tir. Le résultat de ma démarche dépasse toutes mes espérances. Je sens que cette affaire prend bonne tournure. Le capitaine ne partage pas ma satisfaction. Il a l'air désolé.

– Venez dans mon bureau, Greif, je vais vous faire l'ordre de mission pour Bourges. C'est terrible, ce qui vous arrive.

– Oh, ça ne me fait pas tellement mal.

## Élève delix

– Je veux dire, si vous êtes réformé. Vous ne trouverez pas de travail. Votre vie est fichue.

– Ne vous inquiétez pas, mon capitaine, je me débrouillerai.

Bourges est aussi loin que Paris. Je passe au moins deux heures en GMC à l’aller et autant au retour. Heureusement, mon dos est solide. D’ailleurs, le médecin militaire de Bourges ne voit plus rien sur les radios.

– Un Scheuermann, c’est difficile à détecter. Même sur les anciennes radios, ce n’est pas net. Ce qui permet de porter le diagnostic, c’est la douleur. Vous avez encore mal ?

– Moins que l’année dernière.

– Nous n’avons pas besoin de prendre de risques. Je vais confirmer le diagnostic et appuyer la demande de congé. Voici votre nouveau certificat. Je vous préviens, le conseil de réforme est surchargé. Ils mettront au moins six mois avant d’examiner votre cas.

– Je ne suis pas pressé.

– Oui, mais vous restez officier d’active en attendant d’être réformé. Vous ne pouvez pas travailler, par exemple.

– Ça me fera six mois de vacances. Je ne vais pas me plaindre.

Quand le camion me dépose à l’école, je donne le nouveau certificat à la secrétaire du colonel.

– Le colonel n’est pas revenu de déjeuner. Je lui ferai signer la notification de congé. Repassez vers quatre heures, ce sera prêt.

– Et alors je pourrai rentrer à Paris ?

– Bien sûr.

Au moment où j’arrive à la résidence, je croise mes camarades qui partent en cours.

– Eh, Greif, tu viens avec nous ?

– Non, c’est fini. Je retourne à Paris.

– Vraiment ? Ils te réforment ?

## Élève delix

– Pour l’instant, ils me mettent en congé. Je passerai devant le conseil de réforme plus tard.

– Ben salut. Soigne-toi bien !

Il me semble que certains d’entre eux sont jaloux. Ils m’envient. Peut-être me trouvent-ils un peu trop malin. D’autres pensent comme le capitaine : réformé, c’est embêtant. Je suis marqué à vie. Comme dit Haddock – un autre capitaine : “Moule à gaufres ! Sapajou ! Coloquinthe ! Réformé ! Tire-au-flanc ! Va-nu-pieds ! Chômeur !”

Au plaisir de ne pas vous revoir, les gars. Amusez-vous bien dans vos banques et vos usines de chars.

J’enlève mon uniforme. Je le plie. C’est l’uniforme d’été. Je plie aussi l’uniforme d’hiver et le treillis de combat que j’avais suspendus dans l’armoire. Je fourre les deux uniformes au fond de mon sac marin. Je ne les mettrai plus jamais. Plus jamais ! Je range la veste de treillis et la musette au-dessus du reste. Besoin pour l’autostop. Ils me réforment en mai. En juin, je pars faire le tour du monde.

Je monte dans ma MG rouge. Je vais à l’école. Je gare ma voiture près de la grille d’entrée. La secrétaire du colonel me donne la notification de congé. Je sors de l’école. N-i-ni, fini. Libre ! Je remonte dans ma MG. Je démarre. J’ai la tête qui tourne aussi vite que le moteur. Ivre de joie. Je m’élance sur la route. Je ne reverrai plus ces horribles casernes. Je ne dirai plus : “Oui, mon capitaine.” Je peux oublier les équations de la modulation d’amplitude et de la modulation de fréquence, la structure cristalline des transistors, la longueur des antennes. Je ne tirerai plus à côté de la cible. Je n’irai plus chercher des cames de pistolet-mitrailleur oubliées dans le sable.

Douze jours à Montargis. Revenu une fois à Paris à cent-quatre-vingts kilomètres-heure. Je ne sais pas si je vais garder cette voiture. Dans les embouteillages de Paris, pas commode. Où vais-je habiter ? Ma cousine Ruth s’installe dans ma chambre la semaine prochaine. Avec Katia, comme à Poughkeepsie. Mon frère vit avec sa copine depuis son retour du Mexique. Annie. Rencontrée au début de l’année dans une soirée. Petite rouquine. Ses parents juifs roumains. Rouquins roumains. Étudie un truc idiot à la Sorbonne : les livres pour enfants. Ils ont trouvé un appartement en

## Élève-delix

banlieue. Fresnes. “J’étais en prison à Fresnes pendant la guerre”, a dit ma mère. Tout près de son labo d’aéromachin, mais loin de la Sorbonne. Tant qu’à habiter près d’une prison, mieux fait de choisir la Santé. La Sorbonne tout près et lui, toute façon, moitié de l’année en Australie et au Pérou. Tabouret veut continuer les Beaux-Arts. Six mois de congé. L’atelier Dengler tous les jours si je veux. Non. Ces sales types. À poil. Pas étonnant que les immeubles modernes soient moches. Et votre cycle court, ça vient ? Pisani en froid avec De Gaulle. Va quitter le gouvernement. Projet tombe à l’eau.

Que d’eau, que d’eau ! Des trombes sur la route. Je ralentis. Attention virage dérapage. Les essuie-glaces se mettent en congé. On pourrait croire que les Anglais ont l’habitude de la pluie, pourtant. Obligé de m’arrêter. Garé sur le bas-côté. Mon père disait toujours : “Ne touchez pas la capote, les enfants. Quand on touche, la pluie traverse.” La Peugeot 402 décapotable. Je touche pour voir. Ça ne traverse pas. Meilleure qualité que les essuie-glaces.

Le bonheur parfait. Oui mais. Je suis heureux d’échapper à l’horreur du service militaire alors que j’ai à peine subi ses inconvénients. Dispensé de Larzac, crapahuté seulement quelques heures à Saint-Cyr. Si j’étais allé au Larzac comme tout le monde, je détesterais vraiment l’armée et je serais encore plus heureux de lui tirer ma révérence. J’avais la jambe dans le plâtre et je me grattais avec une aiguille à tricoter. De nouveau en congé. Pareil. N’ai qu’à me remettre à la peinture.

Élève delix

1967

### **Le conseil de réforme**

Ils mettent presque un an à me convoquer. Centre de réforme du ministère des Anciens Combattants, dans le douzième arrondissement, le 6 octobre 1967. Mon père et son collègue Kassar travaillent dans ce centre comme experts depuis des années. Je montre la convocation à mon père.

– Regarde : à dix heures, l’expert ; à onze heures, le conseil de réforme. L’expert, c’est peut-être toi !

– On ne peut pas expertiser quelqu’un de sa famille. Je vais t’expliquer pourquoi. L’expertise et la réforme, ce sont deux choses différentes. Le conseil va décider si l’altération de ta santé justifie ta réforme. L’expert doit dire si l’armée est responsable de cette altération. Si oui, elle te versera une pension. Tu comprends bien que je ne peux pas attribuer une pension à mon propre fils.

– Ils m’ont offert un an de vacances, et maintenant une pension. Vive l’armée !

– Je vais en parler à Kassar. Il prendra ton dossier.

Le docteur Kassar est très content de me voir.

– Comment vas-tu, Jean-Jacques ? Ton père m’a dit que tu es allé au Japon cet été. Il faudra que tu me racontes ça.

– J’ai même traversé la Pologne au retour. Je suis revenu en train de Moscou à Paris. Le train passe par Varsovie, Poznan, Berlin, Cologne, Liège. Il arrive à la gare du Nord.

– Je connais bien ce train. Bon, voyons ton dossier. Scheuermann... À ton âge, ce n’est pas rare. Tu as mal ?

– J’ai eu très mal, mais en ce moment, ça va.

– Ta croissance s’achève. Ça ne devrait pas revenir.

## Élève-delix

– Tant mieux.

– Dans la mesure où c'est un trouble de croissance, l'armée n'y est pour rien. Je ne peux donc pas te donner de pension pour ça. Voyons s'il y a autre chose. Ah, un accident de football. Épanchement au genou. Ponction. Enlève ton pantalon, je vais examiner tes genoux.

Il mesure le tour de mes genoux avec un centimètre de couturière.

– L'épanchement était à droite ?

– Oui.

– Je trouve un demi-centimètre de moins. Je vais demander une pension de dix pour cent. C'est le minimum. Tu ne vas pas devenir riche. Cela représente à peu près cent francs par trimestre. Si tu as des rhumatismes en vieillissant, tu pourras la faire revaloriser.

– Je n'en demandais pas tant. Merci !

Le conseil de réforme se compose de trois messieurs aux cheveux gris. Je dirais un médecin militaire, un général, un fonctionnaire du ministère des Anciens Combattants. Le général jette un coup d'œil dans mon dossier.

– Polytechnicien. Promotion 64. Engagé pour trois ans en entrant à l'école. Eh bien, votre service militaire s'est terminé il y a six jours !

– Oui, monsieur.

– Dans ce cas, je ne vois pas l'utilité de vous réformer. Ça ferait de la paperasse pour rien. Vous devenez officier de réserve. Personne ne vous demandera de monter en camion. Vous pouvez disposer.

Le seul ennui, dans tout ça, c'est que j'ai pris goût aux vacances.

## Annexe

### **Le problème des douze pièces**

Une pièce fausse, plus légère ou plus lourde que les onze autres. Une balance à deux plateaux. Trois pesées.

J'espère que vous avez trouvé et que vous regardez pour vérifier. Sinon, cherchez encore un peu.

Vous ne réussirez pas à trouver la pièce fausse si vous commencez par peser six pièces contre six ou cinq contre cinq. Il faut commencer par peser quatre pièces contre quatre. C'est-à-dire que quatre pièces sont mises à l'écart.

Hypothèse 1. Les deux plateaux restent en équilibre. Les huit premières pièces sont bonnes. Il reste deux pesées pour quatre pièces. C'est simple. Je pèse une pièce contre une autre. S'il y a déséquilibre, l'une des deux est fausse. Sinon, c'est l'une des deux restantes qui est fausse. Dans les deux cas, j'ai deux pièces dont une fausse et une pesée. Je pèse l'une des deux contre une bonne pièce. S'il y a déséquilibre, la pièce est fausse. Sinon, c'est l'autre qui est fausse.

Hypothèse 2. Les plateaux ne restent pas en équilibre. La fausse pièce se trouve parmi les huit premières. Les quatre pièces écartées sont bonnes. Ici, il faut commencer à réfléchir sérieusement.

J'ai huit pièces dont une fausse et deux pesées. Je vais raisonner en commençant par la fin. J'imagine que j'en suis à la dernière pesée. Je sais me débrouiller si j'ai deux pièces, comme ci-dessus. Oui, mais est-ce que je peux trouver une fausse pièce au milieu de trois pièces en une seule pesée ? C'est le point clé.

Je vous laisse réfléchir encore un peu.

Avez-vous trouvé ?

## Élève delix

Il faut se souvenir que les pièces que j'examine appartiennent à un groupe de huit pièces qui ont déjà été pesées. Je vais appeler H les pièces qui étaient sur le plateau haut et B les pièces qui étaient sur le plateau bas lors de la pesée initiale. Supposons que j'aie deux pièces H et une pièce B. Je pèse les pièces H l'une contre l'autre. S'il y a égalité, c'est la pièce B qui est fausse. Sinon, c'est la pièce qui monte qui est fausse. En effet une pièce H ne peut pas être trop lourde. Elle est forcément trop légère.

Juste pour le plaisir, une variante. Je mets une pièce H et la pièce B sur un plateau, deux bonnes pièces sur l'autre. S'il y a égalité, c'est la seconde pièce H qui est fausse. Sinon ? Si le plateau monte, c'est la pièce H qui est fausse. S'il descend, c'est la pièce B.

Maintenant que j'ai compris comment me débrouiller avec trois pièces en une seule pesée, je reviens à mes huit pièces dont une fausse. J'en écarte trois. Attention : deux d'un plateau et une de l'autre, disons HH et B. Il me reste cinq pièces, HH et BBB, auxquelles je vais ajouter une bonne pièce (que j'appelle O). Je vais réaliser une pesée HBB contre HBO. S'il y a égalité, je me débrouille avec les trois pièces écartées selon la méthode exposée ci-dessus.

Sinon ? Si HBB monte, la fausse pièce est la pièce H de ce plateau ou la pièce B de l'autre plateau. Je le saurai en une seule pesée. Si HBB descend, alors la pièce fausse est l'une des deux B de ce plateau ou la pièce H de l'autre plateau. Je la trouverai aussi en une seule pesée.

Variante pour le plaisir. Je repars de mes huit pièces dont une fausse. J'en écarte seulement deux. Plus besoin de pièce O. Je pèse HBB contre BBH. Si HBB descend, la pièce fausse est l'une des deux B de ce plateau ou la H de l'autre. S'il monte, c'est la H de ce plateau ou l'une des B de l'autre.